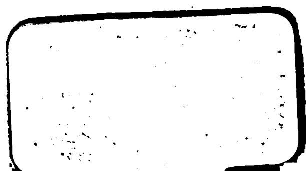






HISTOIRE
DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE
EN ÉGYPTE.

VOLUME 1.

HISTOIRE ANCIENNE.

TOME I.

Imp. de F. Locquin, 16, rue N.-D. des Victoires.

HISTOIRE

SCIENTIFIQUE ET MILITAIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE

EN ÉGYPTE,

D'APRÈS LES MÉMOIRES, MATÉRIAUX,

DOCUMENTS INÉDITS

Fournis par MM. le Comte Belliard (Lieutenant-général, Pair de France), Boucher (Secrétaire-général de la Marine), Marquis de Chateaugiron, Comte d'Aure (Commissaire Ordonnateur en chef de l'armée d'Orient), Baron Desgenettes (Médecin en chef de l'expédition), Dutertre (premier Dessinateur attaché à l'expédition), Baron Larrey (Chirurgien en chef de l'expédition), Général J. Miot, F. de Montrol, Peyrusse, Poussielgue (Administrateur-général des finances en Égypte), Comte Rampon (Lieutenant-général, Pair de France) Redouté (Membre de l'Institut du Kaire), Paix-Réal, Baron Taylor, etc., etc.

RÉDIGÉE PAR

MM. le Colonel Bory de Saint-Vincent, Marquis de Fortia d'Urban, Geoffroy Saint-Hilaire (Membre de l'Institut), Isidore Geoffroy Saint Hilaire, Général Gourgaud, Jullien de Paris, Marcel (Directeur de l'imprimerie du Kaire), Parceval de Grandmaison (de l'Académie française), Louis Reybaud, Rey-Dusseuil, X.-B. Saintine.

SOUS LA DIRECTION DE

MM. X.-B. SAINTINE, J.-J. MARCEL, L. REYBAUD.

Dédiée

A SA MAJESTÉ LOUIS-PHILIPPE Ier,

ROI DES FRANÇAIS.

—

TOME I.

PARIS

A.-J. DÉNAIN, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE VIVIENNE, 16.

1832.


ASHMOLEAN MUSEUM
EX LIBRIS
F. LL. GRIFFITH
ET
N.C.C. GRIFFITH
1937
OXFORD

AVIS
DES ÉDITEURS.

Cet ouvrage étant le produit d'un travail collectif, les Éditeurs ont cru devoir détailler ici la part que chacun des collaborateurs y a prise.

Il faut distinguer dans ce livre deux sortes de coopération : l'une de rédaction proprement dite ; l'autre de matériaux fournis, de manuscrits, de mémoires, de pièces officielles, de plans, de cartes, de journaux, rédigés sur les lieux, toutes pièces qui ont concouru à faire de cette Histoire une œuvre riche en documens neufs.

Ces documens, notre ouvrage les devra aux notabilités scientifiques ou militaires qui ont figuré comme acteurs ou comme témoins dans la campagne d'Égypte.

Ainsi le général BELLIARD, militaire si instruit et si regrettable, a fourni des notes sur la campagne de la Haute-Égypte et en a revu toutes les épreuves.

Le marquis de CHATEAUGIRON a livré aux rédacteurs, des mémoires et une correspondance de Kléber entièrement inédits.

Le comte D'AURE, ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte, s'est dessaisi, en faveur de l'entreprise, de pièces uniques, existant dans ses mains seules, pièces tenues secrètes sous l'Empire, même pour Napoléon. A ces documens précieux, il a joint une collection complète des ordres du jour, et la copie de sa correspondance administrative.

Les chirurgien et médecin en chef LARREY et DESGENETTES ont revu la partie des épreuves qui touchait aux points importans de l'histoire médicale.

Le savant GEOFFROY SAINT-HILAIRE et son fils M. ISIDORE GEOFFROY SAINT-HILAIRE ont apporté leur concours scientifique pour l'histoire naturelle et la géologie de l'Égypte.

Les généraux J. MIOT, D'ANTHOUARD, DIGEON, DODE et SABATHIER, TROMELIN, ont fourni ou des renseignemens précieux, ou des notes écrites sur les

lieux pendant le cours de la campagne. Le général GOURGAUD y a joint des documens inédits de la main de Napoléon, et le lieutenant-colonel MORET, un compte-rendu, écrit jour par jour dans les tranchées de Saint-Jean-d'Acre.

Le marquis DE FORTIA D'URBAN a communiqué aux rédacteurs ses recherches profondes sur l'Égypte, et M. J.-J. MARCEL, outre son concours de rédaction, a livré à l'entreprise tous les documens soit imprimés soit manuscrits de la plus riche bibliothèque.

Cette Histoire doit en outre,

A M. PEYRUSSE, secrétaire intime de Kléber et long-temps secrétaire de l'administration des finances, une *Relation inédite de son séjour en Egypte*, et une copie de la traduction de l'*Histoire de l'Egypte délivrée des mains des Français*, composée par Abd-ér-Rahmân-él-Geberty, effendy du Kaire;

A M. POUSSIELGUE, administrateur-général des finances de l'Égypte, sa correspondance avec Bonaparte pendant la campagne de Syrie, et le dossier complet du traité d'él-Arych, dans lequel il figura comme négociateur principal;

Au général MICHAUX, chef d'état-major général du

génie sous Kléber, la copie de pièces importantes qui se rattachent soit à son commandement de Kattyéh, soit aux divers siéges de Jaffa, d'Acre, du Kaire, d'Aboukir et d'Alexandrie; comme aussi une foule de vues, de cartes et de plans de siéges, tels qu'ils existent au dépôt des fortifications;

Enfin à la famille du prince Berthier, un recueil complet de mémoires sur les mœurs, les monumens et les arts de l'Égypte.

Le dessinateur Dutertre a fourni sa belle collection de portraits, gravés en Égypte même et dont aucun n'avait été publié. Les autres dessins sortent des cartons de MM. Redouté, Coste, Legentil, Vinache et J.-J. Marcel, et de l'ouvrage iconographique de Denon, dont les Éditeurs sont propriétaires.

La rédaction proprement dite de l'ouvrage s'est circonscrite dans un plus petit nombre de mains. Voici comment elle s'est distribuée :

L'Histoire de l'Égypte sous les Pharaons, les Ptolémées et les Romains, en 1 vol., a eu pour rédacteurs :

MM. Louis Reybaud;

J.-J. Marcel,

et Fortia d'Urban.

L'Histoire de la domination arabe, d'après les textes d'historiens orientaux, 1 vol.

Rédacteurs :

MM. Louis Reybaud,

et J.-J. Marcel.

L'Histoire scientifique et militaire de l'Expédition française, 6 vol.

Rédacteur :

M. Louis Reybaud.

L'Histoire de l'Égypte sous Mohammed-Aly, 2 vol.

Rédacteur :

M. A. de Vaulabelle.

L'orientaliste M. J.-J. Marcel a surveillé la géographie, la technologie et l'orthographe orientale.

—

INTRODUCTION.

Nul pays au monde n'a eu plus de splendeurs que l'Egypte ancienne; nul, à défaut de pages écrites, n'a laissé plus de pierres debout pour les raconter au monde. Si la lettre de cette histoire est morte avec sa clef alphabétique, l'esprit en reste gravé sur les assises de ses monumens, empreint sur les parois des ses hypogées.

L'Egypte est la terre des grands souvenirs et des pompes mystérieuses. Elle se montra plus sérieuse et plus sage que la Grèce, moins turbulente que Rome, plus libérale que l'Inde. Ce fut la patrie

des idées utiles, des coutumes nobles et sévères, de l'art grandiose et religieux. La théosophie naquit sur les bords du Nil; c'est de là sans doute qu'elle irradia sur le globe, et qu'elle nous est venue à la suite de transformations diverses.

Ce renom de profonde sagesse, de raison calme et supérieure, était si bien acquis à l'Egypte, dans les temps anciens, que les peuples voisins reconnurent tous et acceptèrent cette suprématie. Les héros, les philosophes, les pontifes, les poëtes, les législateurs des vieilles ères, s'inclinèrent tour à tour devant les trésors de science qu'elle possédait; ils allèrent, en pélerins altérés, mouiller leurs lèvres à ces sources fortifiantes. Homère y puisa les traditions héroïques qui devaient revivre dans ses chants divins; Lycurgue et Solon s'y formèrent à la science des lois par lesquelles fleurirent Sparte et Athènes. Thalès, Eudoxe et Pythagore, s'initièrent, dans les temples d'Isis, aux révélations

astronomiques. Platon, plus enthousiaste encore, après avoir conversé avec les prêtres de la Thébaïde, ne pouvait s'empêcher de s'écrier : « Solon! Solon! vous autres » Grecs, vous n'êtes encore que des en- » fans. »

Rien ne se faisait chez les nations étrangères qu'on ne prît l'Egypte pour point de comparaison et pour modèle. Salomon veut-il bâtir le temple de Jérusalem? C'est aux Pharaons qu'il demande des architectes. Les habitans de l'Elide projettent-ils d'organiser des jeux olympiques? Le plan de cette institution célèbre est envoyé aux Egyptiens, pour qu'ils le modifient ou l'approuvent? Ainsi, dans quelque histoire que l'on fouille, on y rencontre toujours l'Egypte veillant sur les autres nations comme sur des sœurs cadettes, les admettant peu à peu au partage de ses trésors acquis et de ses découvertes réalisées.

Ces témoignages de la grandeur égyptienne, fournis par des étrangers seuls,

ne sont sans doute que l'expression bien affaiblie de sa puissance initiatrice. Si les annales indigènes pouvaient parler, si les murs pouvaient rendre à leurs sculptures symboliques, le langage qu'elles ont eu, nous y trouverions sans doute des preuves de grandeur et de raison qui confondraient notre sagesse moderne. Mais cette Egypte procédait à sa mission féconde par des voies si obscures et si mystérieuses, elle tenait si bien à l'ombre les moyens employés, pendant que les résultats se produisaient sous le soleil, que surprise un jour par la conquête, elle y périt tout entière, villes et langage, monumens et traditions. Il n'en resta plus alors que des données confuses, dont les auteurs grecs ou romains furent les derniers échos. Pour juger ce peuple, pour juger ces pontifes, nous n'avons guère que ces documens; jalons fort peu sûrs, mal fixés, mal liés les uns aux autres, traçant à peine la route et n'aboutissant à rien.

Aussi l'histoire d'Egypte demande-t-elle à être dominée par la pensée et ramenée au point de vue philosophique. Hors de là, on se perd dans le vague des fables et dans les commérages des vieux auteurs.

Jugée de haut, l'Egypte, on ne peut le méconnaître, fut un pays de gouvernement durable et régulier, de monarchie héréditaire et théocratique. Cette terre, produit du limon du fleuve, était féconde et nourricière; les peuples s'y tinrent en paix, ils ne rêvèrent pas des conquêtes incertaines et coûteuses. Le principe de l'obéissance passive était en outre si bien entré dans les habitudes des régnicoles, que les révolutions intérieures y éclataient rarement et y duraient peu.

A quelle époque ce gouvernement fut-il fondé, quels furent ses premiers tâtonnemens, par quels moyens groupa-t-il des peuples épars, ce sont encore autant d'énigmes pour l'histoire et pour l'ethnologie. On verra, dans le cours de cet ou-

vrage, comment des édifices encore debout, après trente siècles de durée connue, se trouvent bâtis eux-mêmes avec les débris sculptés de monumens détruits, ce qui supposerait deux âges de civilisation et d'architecture. A la suite d'un tel fait toute conjecture devient possible; toute hypothèse est soutenable.

Ce que l'on a pu fixer d'une manière assez positive, c'est qu'après avoir été purement théocratique, le pouvoir royal se tempéra d'élémens politiques et militaires. La tête avancée de la nation, le prêtre régna d'abord et régna seul. Il parlait au nom du Dieu, et ne souffrait point que l'on discutât ses ordres. Puis le guerrier survint; il n'absorba point entièrement le prêtre, mais il l'effaça aux yeux de la foule. La vieille autorité sacerdotale survécut en réalité, mais elle ne fut plus aussi apparente. Maîtresse des traditions, elle s'imposa aux rois guerriers comme appui et comme conseil. Son influence

resta toujours active, mais elle devint secrète, et de là sans doute naquit cette organisation mystérieuse qui devait lui assurer pour de longs siècles le monopole des connaissances égyptiennes.

L'origine et l'organisation sociale de ce peuple ne sont pas moins confuses que les règles de sa constitution politique. Pour s'en former une idée approximative et rationnelle, il faut se reporter à la formation de la contrée, tel qu'elle ressort de son état géologique.

Sans doute, à une époque qu'il est impossible de préciser, la Méditerranée mordait bien avant sur cette terre aujourd'hui couverte de plantations et semée de villes. Le Nil qui semble, dans l'ère ancienne comme dans l'ère moderne, avoir été un agent de transport, dénudait déjà les flancs des montagnes éthiopiques et abyssiniennes pour charier au loin des vallées d'alluvion. Dans une première époque, il trouva un barrage de granit à

Syène, et dévia vers la Libye et la Cyrénaïque. Dans la seconde époque, ouvrant sa route à travers le granit, il se précipita en cataractes jusqu'au second barrage de Gebel-êl-Selseléh; et forma alors le Fayoum, les Oasis et le Fleuve sans eau. Enfin dans la troisième époque, quand le grès se trouva à son tour limé, quand cette porte de Gebel-êl-Selseléh dont les éperons subsistent encore, eut été largement et violemment produite, il se jeta dans la Méditerranée qu'il chassa peu à peu devant lui par des ensablemens graduels. Une foule de Deltas successifs se formèrent tour à tour avant le Delta moderne, et rétrécirent progressivement ce sinus immense, pour en faire un territoire riche et beau, un territoire aimé du ciel.

La population de l'Egypte dut venir sans doute d'où étaient venus son terrain et son fleuve. Elle descendit de la Nubie, de l'Abyssinie et de l'Ethiopie. Quand

même ce fait ne ressortirait pas d'une simple appréciation spéculative, on le trouverait écrit dans l'état physique des lieux et dans quelques analogies de mœurs entre les anciens Egyptiens et les habitans actuels des vallées supérieures du Nil. La civilisation des plateaux d'Axoum et de Gondar, le merveilleux empire de Meroë, ne sont pas, comme on l'a cru, de simples rêveries de poëtes. Les monumens trouvés par des voyageurs modernes prouvent que toute cette contrée montueuse d'où sort le fleuve fécond, a eu son ère d'architecture, sa période de magnificence comme la vallée inférieure.

Les nomades qui s'établirent sur les terrains d'alluvion étaient sans doute d'abord la partie déshéritée de la population éthiopienne, celle que la misère obligeait à l'exil. Mais peu à peu l'aisance vint avec le travail, et la civilisation avec l'aisance. Des villes se fondèrent, une société politique s'organisa; cette société eut son gouvenement

comme nous l'avons dit. Elle eut aussi ses lois.

Il paraît que les lois sociales avaient créé dans la vallée du Nil un certain nombre de catégories pour la population. On y comptait des prêtres, des militaires, des agriculteurs, des commerçans. Hérodote parle bien de bergers, mais ils n'étaient qu'une variété de la classe des agriculteurs; les interprètes tenaient à la classe sacerdotale, et les marins à la classe militaire. Le surplus de la population était esclave. Ce système de catégories avait des conditions plus rigoureuses encore; il liait le fils à la profession paternelle.

Le royaume, autant qu'il est possible de l'entrevoir, était divisé en préfectures ou nomes, régis par des fonctionnaires civils, militaires et religieux. Chaque nome payait sa quotité d'impôts dont le total s'affectait à l'entretien de la famille royale, des prêtres et de l'armée. Il y a même quelque lieu de croire qu'à des

époques données, une grande assemblée avait lieu où chaque nome pouvait se faire représenter par des délégués de son choix. Cette assemblée se tenait, croit-on, dans le monument appelé *le Labyrinthe*, dont il est question dans cette histoire. Hérodote parle de cet édifice comme d'un palais national; et Strabon ajoute que le nombre de ses palais égalait celui des nomes de l'Egypte, parce qu'il était d'usage que chaque nome y envoyât ses prêtres et ses prêtresses pour juger les affaires importantes.

Les codes égyptiens ne sont pas parvenus jusqu'à nous à l'état d'ensemble comme les codes indous, grecs et romains; mais ce qu'on en sait suffit pour trahir les emprunts que leur ont faits des législations plus modernes. Le serment était, chez les Egyptiens, un grand moyen de moralité et de police, et, comme contrepoids, le parjure était puni de mort: le viol encourait la mutilation; l'adultère ex-

posait la coupable à perdre le nez, et son complice à recevoir mille coups de verges; on arrachait la langue aux criminels d'État; on coupait la main aux faussaires; le parricide, connu et prévu en Egypte, envoyait un homme à la torture et au bûcher; les parens qui tuaient un enfant ne subissaient pas la mort, mais on les liait au cadavre de leur victime pendant trois jours et trois nuits. Ces lois pénales furent, dit-on, modifiées par le roi éthiopien Sadbakon, qui abolit la peine de mort, et créa le châtiment plus utile des travaux publics.

Les lois civiles paraissent avoir été empreintes de justice et de sagesse, de morale et d'hygiène; une clause formelle y mentionnait la circoncision. Tout citoyen devait faire devant le magistrat local la déclaration de ses moyens d'existence; quand il ne le faisait pas, on le surveillait comme suspect et vivant d'industries illégitimes. Les transactions entre particuliers ressortaient d'une cour arbi-

trale. On jugeait là les titres, et, dans l'absence de titres, le serment suffisait pour opérer la libération. En aucun cas, la somme de l'intérêt ne devait dépasser celle du capital. Les créanciers avaient droit sur les biens, jamais sur la personne : la personne appartenait à l'Etat. Hérodote ajoute pourtant qu'un Egyptien pouvait contracter un emprunt en donnant comme gage et comme hypothèque la momie paternelle.

La famille était réglée à peu près comme dans notre société chrétienne. La monogamie en était la base. Les femmes vivaient avec les hommes dans un état d'égalité sociale, qui semble aujourd'hui inconnu aux peuples de l'Orient. Du reste toute la partie des peintures hiéroglyphiques, qui reproduit des scènes de la vie égyptienne, semble respirer la gaieté, l'abondance, le plaisir. Ces peuples avaient des intérieurs doux et calmes. Ils se plaisaient aux joies domestiques; ils prati-

quaient ces vertus privées d'autant plus louables qu'elles sont moins soupçonnées au dehors.

Telles étaient leurs lois sommaires. L'exécution en était confiée aux prêtres, qui avaient à la fois et la science et l'autorité. Sans doute chaque nome avait son tribunal pour les affaires locales; mais les magistratures supérieures ne résidaient que dans la grande ville, la ville par excellence, qu'on la nommât Thèbes ou Memphis. A Memphis et à Thèbes se trouvaient les grands colléges des prêtres qui décidaient en dernier ressort. Chaque collége fournissait dix juges, qui élisaient leur président; une chaîne d'or, avec une image de la déesse *Saté* (la Vérité), était le seul insigne de ce poste. Ce tribunal jugeait d'après les lois de Thôth, l'Hermès Trismégiste, code général, sorte de charte égyptienne qui laissait une latitude fort grande à l'interprétation du juge.

Quand les prêtres régnaient seuls, la loi

écrite était vague et peu respectée; les prêtres constituaient la loi vivante. Mais dès le jour où le pouvoir nominal passa en d'autres mains, la loi se fixa; elle devint rigoureuse, absolue, inflexible, plus forte que le roi.

En outre, le roi était soumis à la tutelle officieuse du sacerdoce. L'emploi de toutes ses heures était minutieusement réglé. Il ouvrait les dépêches le matin, se rendait ensuite au temple, y écoutait la leçon du pontife, leçon grave et sentencieuse, accomplissait les autres fonctions de la journée, dans l'ordre prescrit, le bain, les repas, la promenade, le sommeil. Cette vie d'ordre et de symétrie constante imprimait aux souverains des pensées toujours méthodiques, roulant toujours dans le même cercle. Rien n'était laissé ni à la fantaisie, ni au caprice. Cette absence de spontanéité empêchait quelque bien sans doute, mais elle évitait aussi de grands maux. Elle sauvait le pays d'expé-

riences hasardées, de tentatives irréfléchies. Aussi l'Egypte, autant qu'il est possible de le juger d'aussi loin, vécut-elle heureuse et calme sous la longue série des dynasties indigènes. On bénissait le monarque pendant sa vie; on le pleurait après sa mort, dans un deuil prévu et officiel. Pendant deux mois et demi, les temples restaient fermés, après le décès du prince; la population se couvrait la tête de cendres, s'abstenait de certains alimens, et s'abîmait dans la prière. Au bout de ce temps, la momie royale était exposée publiquement pour subir la sentence du peuple. Chacun pouvait venir alors et lui dire ses vérités. Les uns rappelaient ses faiblesses, les autres disaient ses vertus; puis, après un panégyrique du grand-prêtre, le tribunal des quarante-deux jurés décidait si le défunt recevrait les honneurs de la sépulture dans l'hypogée Biban-êl-Molouk, la nécropolis royale. On cite des souverains à qui les malédictions po-

pulaires fermèrent l'entrée de cet asile funèbre.

Tous ces rois ne furent point pacifiques. Les Rhamsès, les Aménophis se montrèrent grands par les armes, et les parois des temples ont gardé le souvenir de leurs victoires. On les voit tantôt montés sur leur char, tantôt l'arc bandé, mais toujours gigantesques à côté de soldats pygmées; on les voit présider au mouvement des batailles, qu'ils activaient par leur présence et par leur initiative.

La royauté se transmettait par ordre de primogéniture. La reine assistait au sacre du roi; elle figurait également à ses côtés dans les cérémonies publiques. Ces cérémonies avaient lieu à propos des grands événemens, par exemple, la construction de nouveaux temples, ou une entrée en campagne, ou bien la fin d'une guerre. Elles s'accomplissaient au milieu d'un grand concours de peuple, et aux sons d'une musique de tambours, de

trompettes et de flûtes. Le roi et la reine se rendaient processionnellement vers l'édifice saint, suivis de leur fils aîné, héritier présomptif de la couronne. Assis sur un trône magnifique et entouré de ses principaux officiers, le roi écoutait avec recueillement la parole solennelle du prêtre, qui lisait les invocations prescrites par le rituel. Ensuite il faisait les libations sur l'autel et brûlait l'encens en l'honneur du Dieu, riche et belle statue portée, par vingt-deux desservans, dans un palanquin, environné de flabellums, de rameaux et d'éventails. Le symbole vivant d'Ammon, un taureau blanc, venait à la suite.

Dans l'intérieur de leurs palais, les rois dépouillaient ce luxe d'apparat et de représentation publique. Ils redevenaient de simples mortels, retrouvant, pour leur famille, des habitudes familières, dînant avec elle, servis par les dames du palais. Ces habitations privées n'avaient plus le grandiose du temple et de la salle d'au-

dience. C'était ce qu'on pourrait appeler de petits appartemens, comme on en retrouve dans les cours intérieures du palais de Karnak. Là s'étendaient ces magnifiques plates-formes, ces terrasses si fraîches le soir, d'où l'œil planait sur la vallée toute pleine de magnificences, sur ces obélisques hardis, sur ces pylones gigantesques, au milieu desquels le Nil roulait ses longs anneaux jaunes et vaseux. Là étaient les jardins royaux, dotés des plus riches produits de la Flore égyptienne, des berceaux couverts de plantes choisies, des allées d'arbustes rares; des vases de granit, des statues monolithes, des pièces d'eau jaillissante. Tout ce que l'art indigène pouvait fournir d'ameublemens somptueux, d'étoffes moelleuses, de vivres coûteux et recherchés, de fantaisies splendides et douces, tout était prodigué dans ces demeures bourgeoises de la royauté, qui aimait cette vie intérieure mieux que la vie officielle. Des danseurs, des danseuses, des

musiciens, des comédiens, étaient attachés au palais pour compléter le programme des distractions royales. Ces détails étaient du reste prévus par le rituel, car la vie du monarque était réglée dans ses plaisirs, comme dans ses devoirs.

La vie des souverains était donc aussi uniforme que leur règne. Nul d'entre eux ne pouvait marquer son passage en imprimant à ses actes un caractère excentrique et original; le cercle était tracé; il fallait le parcourir, il fallait subir ces conditions de monotonie et d'immobilité que les prêtres avaient imposées au pouvoir. Le seul fait par lequel ces rois cherchaient à caractériser leur époque, c'était la construction d'un plus grand nombre de temples, et sans doute cette manie de rivalité dans les érections votives dut être souvent funeste aux peuples qui en étaient les instrumens. Les prêtres, du reste, avaient eu soin de faire à ces maîtres nominaux, une vie si pleine et si occupée, ils savaient leur

ménager de telles jouissances d'amour-propre, de tels fardeaux d'ovations publiques, qu'ils éloignaient ainsi d'eux jusqu'à la moindre pensée d'empiétement. Ces monarques ne régnaient pas de fait; mais le peuple chantait leurs louanges, mais dans les temples l'encens ne fumait que pour eux, mais le monde retentissait de leur gloire! Que pouvaient-ils désirer de plus?

Voilà ce que la classe sacerdotale avait habilement calculé. Elle savait faire la part de toutes les passions humaines, les supposer, les prévoir et les vaincre. Quant à elle, son rôle était d'effacer son action, de la rendre la plus complète, mais aussi la moins apparente possible. Quand elle céda à la force, le sol lui appartenait; elle le garda par la ruse, maîtresse de ce levier, forte de ses trésors de sciences et d'arts; elle eut la double autorité de l'intelligence et de la richesse, réunie dans une seule main. Dans toute époque calme,

où ces élémens se produisent, ils sont les maîtres, ils règnent.

Le premier acte de l'omnipotence sacerdotale, fut d'exiger que les propriétés des colléges sacrés restassent exemptes de tout impôt. Les prêtres se réservèrent les revenus des temples; ils se firent allouer peu à peu une sorte de dîme, tant sur les biens territoriaux que sur les produits des récoltes; ils portèrent à un taux exorbitant le casuel affecté aux cérémonies funéraires. Cette dernière taxe s'élevait à des sommes considérables. La police des hypogées, où les momies s'entassaient comme dans des chantiers, appartenait entièrement à des délégués des colléges sacerdotaux, et chacune des momies déposées, en dehors du premier droit d'embaumement et de funérailles, acquittait encore un droit de séjour dans ces caveaux souterrains pendant un certain nombre d'années.

La caste sacerdotale formait ainsi en Egypte une seule grande famille, riche

d'un héritage immense qui passait, sous des conditions précises et immuables, d'une génération de prêtres à une autre génération de prêtres. La prêtrise était héréditaire ; les enfans mâles succédaient à leurs pères dans leurs fonctions ; l'existence de cette grande famille était douce et heureuse ; des propriétés considérables et des revenus qui ne l'étaient pas moins perpétuaient l'aisance, le luxe, la richesse, et toutes les douceurs de la vie, parmi ces privilégiés de la population égyptienne. Sans doute, comme dans toutes les corporations religieuses, la capacité entrait pour quelque chose dans l'ordre hiérarchique qui régissait ces sacrés colléges ; elle devait se combiner avec la loi d'hérédité de telle sorte qu'il y eût à la fois fixité et renouvellement dans le personnel des charges.

Nulle profession, nul emploi essentiel n'était laissé en dehors des influences sacerdotales. Les prêtres présidaient à la politique comme à la science, à l'industrie

comme à la littérature, aux arts comme au commerce. Les uns enseignaient, dans les temples, les lettres, la cosmogonie, la physique, l'histoire naturelle, la morale et la religion; les autres rendaient la justice, ou présidaient à la perception des impôts. Que la guerre se déclarât ou que la paix se fît, les prêtres étaient d'abord appelés comme conseils, puis comme agens nécessaires de l'intervention religieuse. Leur influence se révélait partout et en tout temps; au débordement et à la retraite des eaux, à l'ouverture des sillons pour la semence des grains, dans les affaires de la cité et de la famille, partout, chaque jour, et en tous lieux. Les scribes des temples étaient les historiographes du pays; ils formulaient, dessinaient les signes sacrés qui devaient couvrir les parois des temples, écrivaient des livres saints où toutes les pratiques religieuses se trouvaient codifiées.

Les prêtres professaient encore la mé-

decine et la chirurgie; seuls ils possédaient les traditions de l'astronomie, au moyen desquelles ils agissaient sur la foule, les notions mathématiques à l'aide desquelles l'arpentage, ce grand arbitre de la propriété territoriale, se faisait dans la vallée du Nil.

Chaque divinité avait du reste et ses prêtres et ses temples; gradués entre eux, suivant l'importance de leurs fonctions, et suivant la puissance du Dieu au culte duquel ils étaient attachés. Ainsi Ammon, Phtha, Kneph, Osiris, Thôth, Horus, avaient chacun leurs prêtres, ainsi que les déesses Thméi, Bubastis, Neith et Sovan.

Parmi les prêtres, on distinguait les grands-prêtres attachés au culte des rois, les pères-prêtres ou prophètes; les hiérogrammates ou scribes sacrés, les archiprophètes de Hathôr, les gardiens des temples, les sphragistes ou scribes des victimes, les stolistes, les ptérophores, les

hiéracophores qui présentaient les offrandes funéraires, les libanophères ou porteurs d'encens, les spondistes chargés des libations, les flabellifères et une foule d'autres, comme les pareschites et les chalchytes chargés d'opérer les embaumemens.

Soigneusement rasés et épilés, ces prêtres avaient des costumes qui variaient suivant les grades hiérarchiques. C'était presque toujours des vêtemens de lin, amples et larges, légers et fins, propres à toutes les saisons. Les scribes endossaient le *schinti*, tunique courte probablement réservée pour l'intérieur des maisons; un manteau plus ample et plus long, le *kalasiris*, couvrait le schinti; les prêtres d'Osiris y ajoutaient une peau de panthère jetée sur la tunique de lin. Quelquefois encore ils avaient des pectoraux en forme de petit naos, ou des images de la divinité, ou l'emblème de la génération, ou le scarabée symbolique. Des colliers à plusieurs rangs,

des bagues à plusieurs doigts, complétaient leur toilette.

La religion que prêchait ce clergé semble avoir eu pour base ces trois dogmes des religions modernes, l'unité de Dieu, l'immortalité de l'âme, et une seconde vie rémunératoire ou expiatoire. Ces trois dogmes ressortent de l'inspection des scènes dont les parois des temples égyptiens sont encore chargées. Le jugement des ames, leur transmigration dans d'autres corps durant trois mille ans, y sont exprimés dans un langage tellement clair, avec des figures tellement significatives, qu'il est impossible de s'y méprendre. Ainsi se retrouveraient en grande partie, dans ces cultes primitifs, les articles de foi dans lesquels roulent les cultes juif et chrétien, beaucoup plus plagiaires l'un et l'autre qu'on ne le suppose communément.

La loi religieuse, comme la loi civile, avait en Egypte ses glossateurs et ses interprètes. Chaque collége de prêtres éle-

vait ses phalanges de scribes pour fournir des commentaires sur les dogmes, les rites et les pratiques. Des livres sacrés, des papyrus presqu'innombrables existaient dans les archives sacerdotales; Manéthon les y feuilleta, Manéthon prêtre lui-même, et le seul écrivain qui ait laissé sur l'Egypte autre chose que des conjectures! Là se trouvaient les célèbres ouvrages d'Hermès dont Jamblique porte le chiffre à vingt mille, livres saints qui contenaient, dans ses moindres développemens, toute l'existence sociale des Egyptiens, leur vie politique et leur organisation religieuse. Précieux documens, qui sans doute, dorment aujourd'hui dans les hypogées; lettre morte, dont nul n'a encore retrouvé l'esprit; désespérante énigme, née sur une terre où les Sphinx sont encore debout, sans qu'il y reste un seul Œdipe!

Voilà comment se gouverna l'Egypte ancienne, autant qu'il est possible de l'éta-

blir d'aussi loin; voilà quelle fut sa vie intérieure, jugée à vol d'oiseau, sommairement, et en planant sur les siècles. Quand on veut la voir d'une autre façon, elle confond, elle écrase. L'Egypte est un sol mouvant; on peut y bâtir à grands frais d'ingénieuses théories, tant que le terrain résiste; mais une heure arrive où il cède et engloutit les plus magnifiques travaux. Rien n'en reste, il faut reconstruire à nouveaux frais pour aboutir à un nouvel avortement.

Maintenant que tant d'opinions diverses ont passé sur cette question mystérieuse, à quoi bon une opinion de plus? Que serait une hypothèse ajoutée aux cent hypothèses qui ont vu le jour pour mourir? On dirait que, tout en livrant à l'homme, presque chaque jour, des décrets vastes et infinis, la Providence laisse en suspens d'éternels problèmes, afin que notre orgueil trouve son contre-poids et que la preuve de notre impuissance reste tou-

jours à côté des témoignages de notre force.

Ainsi le long ouvrage qui va suivre ces rapides prolégomènes sera un livre de faits avant tout. Il jugera les spéculations des savans, sans en adopter, sans en proscrire aucune d'une manière systématique. Ce sera l'*Histoire complète de l'Égypte*, depuis son berceau connu jusqu'à sa date la plus moderne, l'histoire de sa science comme celle de sa politique; mais ce sera toujours une histoire, jamais une thèse.

Avant de nous engager dans ce long chemin que bordent tant de siècles, il était utile pourtant de prendre l'Égypte à son point de départ, de rappeler ses vertus calmes et graves, son esprit d'ordre et de stabilité empreint encore sur le front de ses monumens, sa civilisation et ses arts dont l'origine nous échappe, ses mœurs religieuses et douces, son gouvernement absolu tempéré de théocratie, ses codes sages et fixes, où tant de

peuples vinrent puiser comme à une source commune, ses coutumes, ses usages domestiques, son génie industriel et agricole, le luxe de ses fêtes et de ses cérémonies publiques, ses traditions dans les sciences, ses trésors de sculpture, sa puissance architecturale qui visait à l'éternité et l'a presque conquise; oui, il était utile de résumer tout cela, de peser en quelques pages ces simples et grandes prémisses, afin qu'on écoutât ensuite l'histoire de ce peuple avec ce respect que méritent les morts glorieux, avec ce recueillement que commande l'aspect d'un mystérieux hypogée, ou d'une grandiose nécropolis.

Louis Reybaud.

—

HISTOIRE

DE

L'EXPÉDITION FRANÇAISE EN ÉGYPTE.

ÉGYPTE ANCIENNE.

CHAPITRE I.

TEMPS MYTHOLOGIQUES.

Règnes des dieux et des demi-dieux.

Les annales des premiers siècles de l'Égypte, toutes fabuleuses et conjecturales, semblent appartenir plutôt aux rêveries du mythographe qu'à la critique de l'historien. Jusqu'où faut-il remonter dans les siècles pour trouver ce peuple dans son embryon, le voir naître, l'entendre vagir, le suivre quand il grandit, et le

conduire ainsi pas à pas jusqu'à la virilité? Quels registres sûrs et authentiques nous fourniront la date de sa naissance? Faut-il briser, comme tout l'indique, cette chronologie étroite, à laquelle la science qui marche donne de plus en plus le caractère d'une sainte puérilité? Faut-il ensuite, cette limite une fois franchie, aller avec les uns jusqu'à trente-quatre mille ans, ou se borner avec d'autres à vingt-trois mille, ou bien encore descendre, par des chiffres graduels, à dix-huit mille, quinze mille, douze mille, dix mille, huit mille années, chiffres qui attaqueraient tous plus ou moins les stipulations rigoureuses de la Genèse? Voilà ce que la tradition n'explique pas d'une façon précise, et ce qui reste un doute après bien des travaux essayés.

La Bible parle peu de l'Égypte; elle ne cite que de loin à loin les Pharaons avec lesquels les tribus juives eurent quelque chose à démêler. Les historiens profanes, plus explicites, ont tous été accusés, avec quelque raison peut-être, d'évaluations exagérées. Hérodote constate que les prêtres de Thèbes ne reportaient pas à plus de 11,340 ans en arrière l'existence antérieure de l'Égypte. D'autres pourtant ne

se montraient pas aussi modérés. Depuis leur premier roi jusqu'à Sethos, ils comptaient 341 générations, 341 rois, 341 grands-prêtres, calcul absurde évidemment, ne fût-ce que par la répétition impossible du même nombre.

Manéthon donne à son tour ses chiffres, les plus vraisemblables de tous ceux qui nous sont parvenus. Prêtre égyptien d'Héliopolis, vers le milieu du troisième siècle avant J.-C., Manéthon put écrire du moins sur des documens précis : le premier, il dressa et publia en 247 avant J.-C., par ordre de Ptolémée Philadelphe, les Tables chronologiques des dynasties égyptiennes, Tables que trois auteurs, Jules l'Africain, Eusèbe et le Syncelle, ont citées et copiées depuis, quoiqu'avec des variantes désespérantes dans les chiffres. Etait-ce de simples erreurs des copistes ou des infidélités systématiques? L'un et l'autre peut-être.

En dehors des supputations purement astronomiques, on trouve dans ces Tables que cinquante siècles s'étaient écoulés depuis la fondation de la monarchie égyptienne jusqu'au siècle des Lagides. Elles racontent que l'Égypte fut gouvernée d'abord par des dieux et des demi-dieux; et que le premier de tous,

Phtah, le Vulcain grec, avait eu un règne de mille ans. A ces divinités, Manéthon fait succéder trente-une dynasties qui occupèrent le trône pendant 5,300 ans, et dont il désigne nominativement tous les princes.

Manéthon du reste se tient dans des évaluations bien plus modérées que la *vieille Chronique égyptienne*, ouvrage dont l'auteur, resté inconnu, devait vivre du temps d'Alexandre, puisqu'elle s'étend jusqu'au règne de Nectanebus, quinze ans avant la conquête de l'Égypte par le roi de Macédoine. Cette chronique portait l'origine de la monarchie à 36,525 années en arrière, et citait dans cet intervalle trente dynasties et cent treize générations.

Il faut dire que, sur ce chiffre effrayant, les Egyptiens avaient été gouvernés 30,000 ans par le Soleil, 3,984 ans par Saturne et les douze grands dieux, 217 ans par huit demi-dieux, ce qui réduisait à 2,324 ans le règne des dynasties non mythologiques. En copiant cette nomenclature, Hérodote et Diodore de Sicile y ont ajouté encore tous les mensonges dont les prêtres d'Egypte se plaisaient à bercer la crédulité grecque. . . . .

Pour sortir de ce dédale, pour mettre d'ac-

cord entre eux Manéthon, Hérodote, Josèphe, Diodore et Erastothène, qui tous ont des nomenclatures différentes de chiffres comme de noms, des savans modernes ont imaginé une hypothèse à la fois simple et ingénieuse, faite pour concilier des récits en apparence contradictoires, et pour jeter quelque lumière sur des questions si obscures. Pezron et Marsham en sont les principaux champions.

Elaguant d'abord les temps mythologiques, ils ont pensé que l'Egypte avait pu, à diverses époques des temps postérieurs, être simultanément gouvernée par plusieurs princes, et qu'alors, pour n'en exclure aucun, les prêtres avaient dressé différentes listes de dynasties, prises à tort par les historiens comme si elles s'étaient succédé l'une à l'autre; ainsi les copistes de Manéthon auraient fait des dynasties successives de ce qui devait être des dynasties contemporaines et collatérales; ils auraient mis à la queue l'un de l'autre des noms qui devaient se classer parallèlement.

De là les erreurs et la confusion. Chaque auteur pouvait avoir sa liste, sans qu'aucune liste fût inexacte. Seulement c'était celle de princes d'Egypte gouvernant sur une portion

de son territoire, et non de souverains de l'Égypte régnant sur toute la vallée.

Qu'importe, du reste, ce débat de noms dans une histoire presque entièrement vide de faits? Les savans pointilleux, les monomanes de l'archéologie, peuvent se donner rendez-vous sur ce terrain, s'y escrimer inaperçus, sans résultat possible; mais les hommes de vraie science n'épuisent pas leurs forces dans ces luttes stériles; ils ne se battent pas contre des fantômes!

Le seul fait prouvé qui semble ressortir de ce chaos chronologique, c'est que la première époque de 36,525 ans, si diversement évaluée, est simplement une époque astronomique. Son calcul, qui n'était guère qu'une hypothèse, reposait sur la multiplication du nombre 1461 par 25. Le premier nombre représentait celui des années vagues nécessaires pour équivaloir à 1460 années fixes; le second nombre, celui de 25 cycles lunaires représentant 19 cycles solaires. La première de ces deux révolutions ramenait les astres dans les mêmes points et les mêmes rapports; la seconde en faisait autant pour la lune. Le résultat de la multiplication donnait le chiffre 36,525 dont les Egyptiens avaient fait

leur *grande année astronomique*, dont le premier jour était, suivant eux, celui de la naissance du monde.

Mais ce n'était pas le tout que de créer ainsi 36,525 années; il fallait les remplir. A cet effet, les Égyptiens imaginèrent un temps mythologique, rempli de dieux et de demi-dieux, échelonnés en seize dynasties. Cette période elle-même, ainsi que la période Julienne, varièrent suivant les auteurs, et se prêtèrent à toutes les supputations avec une élasticité merveilleuse. L'écrivain qui resserre le plus ce temps de convention est le commentateur Panodore, moine égyptien qui vivait après Eusèbe.

Voici le tableau qu'il dresse des 16 premières dynasties, durant la période mythologique ou astronomique.

DYNASTIES.	RÈGNES.	ANNÉES.	
1 (*Dieux*).	Vulcain.	8676	12028
2 —	Le Soleil, fils de Vulcain.	1032	
3 —	Agathodæmon.	672	
4 —	Saturne.	880	
5 —	Osiris.	420	
6 —	Isis.		
7 —	Typhon.	348	
	Total.	12028	

Report. 12028

DYNASTIES.		RÈGNES.	ANNÉES.	
8 (*Demi-dieux*).		Horus.	100	
9	—	Mars.	92	
10	—	Anubis.	68	
11	—	Hercule.	60	
12	—	Apollon.	100	1156
13	—	Ammon.	120	
14	—	Tithoës.	108	
15	—	Sosos.	128	
16	—	Jupiter.	80	
				13184

De cette période fabuleuse passant aux temps historiques, Panodore a cherché à faire concorder la chronologie égyptienne avec celle des Septante. Ne commençant l'histoire de l'Egypte qu'à l'an du monde 1058, il prend les années des règnes des sept premières dynasties *des dieux* pour des années de mois ou révolutions lunaires, de sorte que ce chiffre de 12028 se réduit à 969 années solaires.

DYNASTIES.	RÈGNES.	ANNÉES SOLAIRES.
1.	Vulcain ou Phtah.	723
2.	Le Soleil, fils de Vulcain.	86
3.	Agathodæmon.	56
	Total.	865

DYNASTIES.	RÈGNES.		ANNÉES SOLAIRES.
		Report.	865
4.	Saturne.		40
5.	Osiris.		35
6.	Isis.		
7.	Typhon.		29
			969

Puis, des années des neuf dynasties suivantes *des demi-dieux*, Panodore fait des années de saisons ou trimestrielles [1].

DYNASTIES.	RÈGNES.	ANNÉES SOLAIRES.
8.	Horus.	25
9.	Mars.	23
10.	Anubis.	17
11.	Hercule.	15
12.	Apollon.	25
13.	Ammon.	30
14.	Tithoës.	27
15.	Sosos.	32
16.	Jupiter.	20
		214

[1] On ne doit pas s'étonner de voir Panodore introduire dans son calcul des années *lunaires* ou d'un seul mois, et des années de *saisons* ou de trois mois. Tout prouve qu'anciennement les hommes connurent de telles années et fixèrent d'abord les temps d'après les révolutions lunaires plus faciles à observer que la révolution annuelle du soleil. Le mot qui désignait les années chez les anciens peuples était

Voilà dans quel cercle de commentaires roule la chronologie primitive de l'Egypte. Evidemment on s'y trouve encore au milieu d'une atmosphère de fictions insaisissables. Les temps qui suivent ne sont guère plus positifs, quoiqu'on s'y trouve pourtant en face de dynasties réelles et de noms humains.

celui de *senéh* qui indique seulement une révolution quelconque, soit du soleil, soit de la lune, soit de tout autre astre; ce ne fut que postérieurement que ce mot fut particulièrement appliqué à la révolution du soleil. Notre mot année lui-même, formé du latin *annus*, analogue à *annulus* (cercle, anneau), n'indique par son étymologie qu'une révolution sans en préciser le terme.

—

CHAPITRE II.

TEMPS FABULEUX.

Ménès. — Dynasties Thinites, Diospolites et Memphites jusqu'à l'invasion des Rois-Pasteurs.

La Bible désigne comme le premier habitant de l'Egypte et comme le fondateur de sa monarchie, *Messraïm*, fils de Kham; mais elle ne se rencontre en cela avec aucun des auteurs profanes qui ont écrit sur cette contrée. Eratosthène, Manéthon, Hérodote, Diodore, s'accordent au contraire à citer *Ménès* pour premier roi d'Egypte. Nul ne parle de *Messraïm*, dont il reste toutefois une trace dans le nom de *Metsréems*, que Manéthon attribue aux dynasties de demi-dieux dont ce chronologiste place le règne entre celui de Ménès et celui des douze grands dieux.

Ménès fut donc, au dire des plus concluantes

autorités, le premier souverain réel de l'Egypte. La contrée tout entière, à l'exception de la Thébaïde, n'était alors qu'un vaste marais. Ménès la rendit féconde et habitable, soit à l'aide de digues qui encaissèrent le cours du fleuve, soit au moyen d'un vaste lac qui absorba l'excédant de ses eaux. Quelques annalistes prétendent même qu'il bâtit Memphis, et la dota d'un temple magnifique dédié à Phtah (Vulcain); mais ces deux hypotèses ne sont guère admissibles, de telles érections supposant déjà une civilisation fort avancée. Diodore pousse la chose plus loin encore en reportant à cette date une foule de raffinemens de luxe, comme l'usage des lits et des tables, la fabrication d'etoffes précieuses et d'objets de prix.

La version la plus raisonnable des chronologistes égyptiens fait remonter le règne de Ménès à vingt-huit siècles environ avant l'ère vulgaire, c'est-à-dire à l'an 2765. Ce souverain, qu'Eratosthène nomme Ménès et Diodore Menas, régna soixante-deux ans, ou soixante ans suivant Eusèbe. Il est le premier prince de la dynastie des rois de Thèbes, comme aussi de la première dynastie de Manéthon appelée des Thinites, qui, suivant lui, se compose de huit

princes; laquelle dynastie occupa le trône d'Egypte pendant 263 ans suivant Jules Africain, et 248 ans seulement suivant Eusèbe.

Le nom de Thinites que prit cette dynastie, vient de leur capitale, This, qui paraît avoir été le centre d'habitation de la colonie égyptienne. Deux dynasties, l'une de sept rois, l'autre de neuf rois (première et deuxième dynasties de Manéthon), y régnèrent successivement après Ménès; et il paraît que ce fut pendant la durée du règne de ces princes (565 ans environ) que fut bâtie la grande Thèbes. Thèbes et Memphis, l'une chef-lieu de la Haute-Egypte, l'autre capitale de l'Egypte inférieure, déshéritèrent bientôt la ville de This de son importance, et peu à peu sa ruine fut si complète que ses vestiges même disparurent du sol.

Ménès périt enlevé, dit-on, par un génie qui avait la forme d'un hippopotame. Peut-être mourut-il dévoré par une bête carnassière.

Suivant Diodore, il eut cinquante-deux successeurs en ligne directe; suivant Hérodote qui a répété les exagérations des prêtres, il en compte trois cent trente. On fit même voir à ce dernier les trois cent trente statues placées à la file de celle du chef de la dynastie.

Sous Ménès la colonisation égyptienne, agrandie chaque jour par des conquêtes sur les marécages, resta sous la dépendance du seul et suprême chef; mais après lui son fils Athotis et ses successeurs n'eurent pas la main assez ferme pour garder tout le territoire paternel. Le faisceau se rompit; il y eut plusieurs souverainetés et plusieurs souverains. Pendant que les successeurs de Ménès régnaient à This, des puissances indépendantes s'établissaient au nord et au midi de leurs domaines. Des dynasties collatérales démembrèrent bientôt l'Égypte. Thèbes et Memphis (dynasties memphitiques et diospolitaines de Manéthon) eurent chacune leurs rois, qui finirent par absorber et dépouiller les princes Thinites. D'autre part, vers les Cataractes se formait le royaume d'Éléphantine, siége des rois éléphantins (cinquième dynastie de Manéthon), tandis que les rois héracléopolites (9 et 10ᵉ dynasties de Manéthon) touchaient presqu'aux portes de la capitale. Le Delta lui-même, à peine sorti des eaux, avait déjà sa monarchie et son chef-lieu. Les Xoïtes régnaient à Xoïs, et menaçaient déjà Memphis, qui devait périr à son tour, sacrifiée par cette rivale.

L'histoire de ces temps se borne à ces noms de rois et de villes. Ce que firent les uns, comment se gouvernèrent les autres, on n'en sait rien. Il faut se borner alors à de sèches nomenclatures jusqu'à ce que ce chaos se débrouille et que nous puissions en discerner les élémens.

Voici les listes de Manéthon.

1re DYNASTIE DES THINITES.

	ROIS.	DATES DE L'AVÉNEMENT.	RÈGNES.
1.	Athotis.	2703 avant J.-C.	57 ans.
	(Athotis fonda, à ce que l'on croit, Memphis; les traditions en font un savant.)		
2.	Cenchénès.	2646 avant J.-C.	31 ans.
3.	Venephrès.	2615 —	23
4.	Usaphædès.	2592 —	20
5.	Miébidès.	2572 —	26
6.	Semenpsis.	2546 —	18
7.	Bienachès.	2528 —	26

Bienachès mort l'an 2502 avant J.-C. fut le dernier roi de cette dynastie. Elle fut remplacée immédiatement par une autre dynastie de *Thinites*.

2e DYNASTIE DES THINITES.

	ROIS.	DATES DE L'AVÉNEMENT.	RÈGNES.
1.	Bokhos, ou Boëthos.	2502 avant J.-C.	38 ans.
	(Sous son règne la terre s'entr'ouvrit à Bu-		

ROIS.		DATES DE L'AVÉNEMENT.	RÈGNES.
	baste, et engloutit un grand nombre d'Égyptiens.)		
2.	Kæakos ou Katekos.	2464 avant J.-C.	39 ans.
	(Sous lui le culte du bœuf Apis s'établit à Memphis, et celui du bœuf Mnévis à Héliopolis.)		
3.	Benothrès.	2425 avant J.-C.	47 ans.
4.	Tlas.	2378 —	17
5.	Sethenès.	2361 —	41
6.	Chaerès.	2320 —	17
7.	Nepher-Cherès.	2303 —	25
8.	Sesokhrès.	2278 —	48
	(La tradition attribue à ce souverain cinq coudées de hauteur et trois de largeur.)		
9.	Chenerès.	2230 avant J.-C.	30 ans.

Cette dynastie éteinte l'an 2200 fut la dernière dynastie Thinite. Ensuite vient celle des Diospolites, la onzième de Manéthon et dont il n'a pas donné la nomenclature parce qu'elle régna dans l'Égypte supérieure, pendant que les Thinites occupaient encore l'Égypte moyenne. On sait seulement que leurs règnes embrassent une période de 43 ans, ce qui fait remonter la scission du trône Thinite à l'an 2243 avant l'ère vulgaire, c'est-à-dire sous le règne de Sesokhrès. Le seul prince que Manéthon nomme de cette dynastie dont la puis-

sance semble avoir été contestée, est Ammenemès Ier qui régna seize ans. Après lui vint une seconde dynastie diospolite, la douzième de Manéthon.

12e DYNASTIE, DIOSPOLITE.

	ROIS.	DATES DE L'AVÉNEMENT.	RÈGNES.
1.	Geson-Gosès.	2184 avant J.-C.	46 ans.
2.	Ammenemès II.	2138 —	38
3.	Sésostris.	2100 —	18

Ce dernier roi sous lequel eut lieu la terrible invasion des *pasteurs* a été confondu souvent et fort mal à propos avec le célèbre Sésostris, si puissant par les armes. Il n'y avait pourtant pas lieu de s'y tromper : l'un étendit au loin les frontières de l'Égypte, l'autre se laissa enlever son territoire par des hordes barbares.

Pendant que ces dynasties régnaient soit à This soit à Diospolis, d'autres dynasties rivales et contemporaines occupaient le reste de l'Égypte et formaient les royaumes d'Éléphantine, de Memphis, de Xoïs et d'Héracléopolis. En voici les listes toujours d'après Manéthon.

3e DYNASTIE, MEMPHITE.

Cette dynastie se fonda dans l'Égypte inférieure dès la mort de Ménès, et prit son nom de sa capitale.

	ROIS.	DATES DE L'AVÉNEMENT.	RÈGNES.
1.	Nekherophès.	2703 avant J.-C.	28 ans.
	(Il combattit des peuples libyens qui lui opposèrent la plus vigoureuse résistance : peut-être ne les eût-il point soumis, dit la tradition, si la lune ne se fût point montrée plus grande que de coutume. A cette preuve de la volonté céleste, les Libyens se résignèrent.)		
2.	Tosorthos ou Sesorthos.	2675 av. J.-C.	29 ans.
	(C'était un prince habile dans la médecine, qui fut déifié par les Égyptiens et devint leur Esculape (*Asclépios*). Il inventa en outre l'art de la peinture, et fut le premier qui établit des constructions en pierres de taille.)		
3.	Tyris.	3646 avant J.-C.	7 ans.
4.	Mesokhris.	2639 —	17
5.	Soïphis.	2622 —	16
6.	Tolerthosis.	2606 —	19
7.	Akhis.	2587 —	42
8.	Siphuris	2545 —	30
9.	Kerpherès.	2515 —	26

Ce prince fut le dernier de cette dynastie.

4e DYNASTIE, MEMPHITE.

	ROIS.	DATES DE L'AVÉNEMENT.	RÈGNES.
1.	Soris.	2489 avant J.-C.	29 ans.
2.	Souphis Ier.	2460 —	63

(Ce Pharaon paraît identique avec le *Chéops* d'Hérodote, puisque les annales égyptiennes lui attribuent la construction des Pyramides. D'abord contempteur des dieux, il se repentit ensuite et écrivit des livres sacrés fort estimés des Égyptiens.

	ROIS.	DATES DE L'AVÉNEMENT.		RÈGNES.
3.	Souphis II.	2397 avant J.-C.		66 ans.
4.	Meneherès.	2331	—	63
5.	Rathoesès.	2268	—	25
6.	Bicherès.	2243	—	22
7.	Sebercherès.	2221	—	7
8.	Thampthis.	2214	—	9

6e DYNASTIE MEMPHITE.

	ROIS.	DATES DE L'AVÉNEMENT.		RÈGNES.
1.	Othoës (tué par ses gardes).	2205 avant J.-C.		30 ans.
2.	Phios.	2175	—	3
3.	Methou-Souphis.	2172	—	7
4.	Phœops.	2165	—	100

(Il n'avait que six ans quand il monta sur le trône, et il y resta cent ans entiers, au dire des annales égyptiennes. Il était dans la 88e année de son règne séculaire quand les pasteurs débordèrent sur l'Égypte.)

Telles sont les listes des dynasties collatérales, dont l'existence eut un caractère durable; mais à côté de ces souverains puissans

naissaient des dynasties éphémères dont il est moins facile d'établir les phases. Les voici.

5e DYNASTIE, ROIS D'ÉLÉPHANTINE.

	RÈGNES.
Userchères.	28 ans.
Sephrès.	13
Nepherchères.	20
Sisiris.	7
Cherès.	20
Rathuris.	44
Mercheris.	9
Tacherès.	44
Oubnos.	83
Durée totale.	268

ROIS D'HÉRACLÉOPOLIS.

Cette série se compose de la neuvième et de la dixième dynastie Héracléote, la première comptant vingt-sept rois, et dont les règnes totalisent 146 années, selon Jules Africain ; la seconde comprenant, toujours suivant cet auteur, 19 rois, qui ont gouverné pendant 409 ans. De cette dernière dynastie il ne nomme qu'Achtoës. Du reste, les deux dynasties auraient ainsi duré 555 ans, ce qui porterait l'époque de leur séparation à l'an 2637 avant l'ère vulgaire, c'est-à-dire sous Mesokhris,

4ᵉ roi memphitique, et sous celui de Cenchénès, 2ᵉ successeur de Ménès sur le trône de This. Eusèbe ne compose cette dynastie que de quatre rois, sur lesquels il n'en nomme qu'un seul, Achtos, représenté dans les annales de l'Egypte comme le plus cruel des hommes.

ROIS DE XOÏS DANS LE DELTA.

Cette dynastie manque dans Jules Africain, et Eusèbe qui la cite est fort peu explicite ; il parle de 76 rois, chiffre exagéré, sans indiquer ni leurs noms, ni la durée de leur règne. Une autre liste toute aussi hypothétique comprend une série des rois de la Basse-Egypte, qui semblent avoir régné à Xoïs, capitale du Delta.

ROIS.	RÈGNES.
Sa, ou Kouroudès.	63 ans.
Spanis.	36
Deux anonymes.	72
Sesonchosis.	49
Amenemès.	29
Amosis.	32
Acestepithiès.	13
Achoreus.	9
Amyses.	4
Chamoès.	12

ROIS.	RÈGNES.
Amesisès.	65 ans.
Anonyme.	14
Ousé.	50
Ramessès.	29
Ramessès-Menos Ier.	15
Thysmarès.	30
Ramessès-Séos.	23
Ramessès-Menos II.	19
Ramessès-Baetis.	39
Ramessès-Vaphrès.	29
Concharis [1].	5

Ces chiffres sont évidemment fautifs puisque la somme de tous ces règnes, 637, ferait remonter au règne de Ménès la création du royaume Xoïte, circonstance impossible, à cause du seul état physique du pays.

L'Egypte en était là, gouvernée en partie par un centenaire, et découpée dans ses autres provinces en petites souverainetés; elle se trouvait de la sorte impuissante contre des ennemis extérieurs; faible, divisée, livrée à des querelles politiques et des conflits religieux, quand une tempête horrible passa sur son territoire. Les déserts voisins allaient vomir des

[1] Les historiens rapportent l'invasion des *pasteurs* à la sixième année du règne de Concharis.

hordes conquérantes, sans frein comme sans pitié, pour coucher un jour au ras du sol ces villes et ces temples bâtis à grands frais, arrosés des sueurs de tant de populations. Une ère de deuil et de sang était à la veille de s'ouvrir ; les peuples *pasteurs* s'ébranlaient pour surprendre la vallée du Nil, endormie au sein d'une civilisation naissante.

—

CHAPITRE III.

TEMPS FABULEUX.

Suite des dynasties égyptiennes. — Des Rois-Pasteurs à la 18e dynastie. — 2082 à 1822 avant l'ère chrétienne.

A ce moment l'Egypte était scindée en quatre grands royaumes subdivisés eux-mêmes en petites souverainetés. Ces annexes n'étaient toutefois ni compactes, ni obéissantes. Chaque jour il s'en détachait quelqu'une des métropoles respectives, et ces démembremens allèrent si loin que la vallée du Nil ne fut bientôt plus qu'une marqueterie de gouvernemens sans force et sans unité. Les dissidences n'étaient pas seulement politiques; elles prenaient parfois un caractère religieux, et s'envenimaient de toutes les haines de sectes. Vers les dernières années du règne de Phéops, monarque

centenaire, cette tendance au fractionnement avait morcelé tout le territoire égyptien.

Ce fut dans cet état que le surprit l'invasion des peuples pasteurs. On appelait *pasteurs* les Bédouins voisins de l'ancienne Egypte, les nomades qui peuplaient les déserts arabique et libyque. Habitués à une vie frugale et dure, hardis et forts, infatigables et avides, ces hommes s'abattirent par nuées sur un pays fécond, riche, glorieux de ses villes et de ses monumens; ils y trouvèrent une population que le luxe avait énervée, et que les divisions avaient affaiblie. La conquête fut facile. Les nomades vinrent camper sur le marbre de ces palais, s'asseoir à ces tables opulentes, se coucher sur ces moëlleux tapis; puis, quand ils eurent fait l'expérience de ces plaisirs nouveaux pour eux, ils oublièrent leurs sables ingrats, leurs déserts sans ombre et sans eau, leur vie errante et pastorale. Ils devinrent Egyptiens pour longues années.

Originaires de la Syrie et de la péninsule Arabique, autant qu'on peut le préciser d'aussi loin, ces pasteurs, qui entraînaient à leur suite un grand nombre de troupeaux, débouchèrent sur l'Egypte par l'isthme de Suez; ils détrui-

sirent d'abord les dynasties Tanites, puis les Bubastites, les Xoïtes et les Saïtes, qui se partageaient alors l'Egypte inférieure. Maîtres du Delta, ils se divisèrent en plusieurs dynasties inscrites au canon chronologique de Manéthon, sous les titres de 17e dynastie de pasteurs phéniciens (version d'Eusèbe), et de 15e et de 17e dynasties (version de Jules Africain). Ce dernier y ajoute, sous le titre de 16e, une dynastie de pasteurs grecs, qui serait venue se joindre aux Phéniciens, ou plutôt aux Arabes, durant les premières années de la conquête.

Ces trois dynasties de pasteurs que l'on nomme aussi *Hiksos* ou *Hikchos*, fondèrent ainsi dans l'Egypte une domination étrangère à cette contrée. Cette domination y prit des allures exclusives et despotes; elle s'implanta par le meurtre et l'incendie; elle ne supporta pas long-temps à ses côtés les vieilles dynasties indigènes. Les rois de Memphis et de Thèbes, bientôt chassés de leurs palais, furent obligés d'aller chercher un asile au-delà des Cataractes.

Ce ne fut point là une occupation de courte durée. Elle dura trois siècles marqués par des désastres intermittens. Manéthon donne peu

de renseignemens sur leur passage ; et à peine quelques-uns de leurs noms ont-ils été conservés dans ses livres. De la dynastie des pasteurs phéniciens dont il a été question, il ne cite que quatre rois :

Saïtès qui régna		19 ans.
Beon.	—	43
Aphophis.	—	14
Archlès.	—	30

Le total de ces règnes (106 ans) ne suffit pas pour combler l'intervalle pendant lequel l'Egypte demeura asservie à ces nomades : aussi les fragmens de Manéthon rapportés par Jules Africain comptent-ils trois dynasties de rois-pasteurs, savoir : la 15e de pasteurs phéniciens, conquérans de Memphis ; la 16e de pasteurs grecs, et la 17e de rois-pasteurs sans autre désignation. Il compose la 15e de six rois qui sont les rois cités, plus deux autres, mais avec des variantes. Voici la liste :

Saïtès qui régna	19 ans.
Beon, ou Anon.	44
Pachnan, ou Apachnas.	61
Staan	50
Archlès	49
Aphohis.	61

En tout 284 années, total plus satisfaisant que celui d'Eusèbe.

Jules Africain va plus loin; il parle d'une 16e dynastie de pasteurs grecs, qui, suivant lui, régnaient 518 ans, puis encore de 33 autres rois-pasteurs de la 17e dynastie, dont les règnes remplissent 151 autres années.

Evidemment, il y a ici confusion; déjà seulement la durée putative de la 16e dynastie empiéterait sur celle de la 15e, et n'entrerait pas dans le cadre où on veut la placer. Il faut croire que là encore il existe une sorte de parallélisme, une simultanéité d'existence entre les 15e et 17e dynasties, maîtresses chacune d'une portion distincte de l'Egypte. Il faut croire en outre qu'une troisième dynastie (la 16e des pasteurs grecs selon Jules Africain) marche à côté de ces deux dynasties contemporaines, ayant comme elles son lot de territoire et de puissance. Enfin il faut prendre la moitié du chiffre 518 articulé par Africain, et en faire sortir celui de 259 qui rentrerait dans les probabilités historiques; cette réduction de moitié se justifie par le double emploi où est tombé Jules Africain, en additionnant les noms des rois-pasteurs régnant de fait en

Egypte, et les rois égyptiens régnant de droit dans leur exil.

A côté de ces tables chronologiques, il en est une autre, tirée de la vieille chronique égyptienne, que rapportent à la fois le Juif Josèphe et le moine chrétien George Syncelle. Voici cette liste qui a deux versions, celle de Josèphe et celle de Syncelle.

ROIS.	DATES D'AVÉNEMENT.	RÈGNES.	
		Josèphe.	Syncelle.
Salatis, ou Saïtès.	2086	19	19
Béon.	2067	44	39
Apachnas.	2023	40	16
Apophis.	1983	59	61
Yanias, ou Sethos.	1924	50	50
Kertos	1874	44	29
		256	214

Le chiffre de Syncelle est évidemment trop faible; celui de Josèphe concorde, à quatre ans près, avec ceux que nous avons établis. Du reste, on peut concilier ces évaluations diverses, en y voyant les phases de la guerre qui précéda l'expulsion des pasteurs. La plus faible date serait celle de leur expulsion de Thèbes, la seconde celle de leur expulsion de Memphis,

la dernière celle de la délivrance complète de l'Egypte.

Cette époque est d'ailleurs confuse au point qu'on ne saurait pas même préciser le commencement de la conquête. Il semble pourtant qu'après avoir fondé un premier centre de puissance à Tanis sur le lac Menzaléh, les rois nomades s'établirent à Aouaris dans l'Egypte moyenne, d'où ils poussèrent leurs déprédations vers le haut Nil un peu avant Memphis; qu'enhardis alors par l'impunité, ils attaquèrent Memphis elle-même, puis Thèbes, après Memphis; ce qui les rendit maîtres de toute la contrée cultivable. Voilà ce qu'on peut conjecturer dans l'absence de documens précis, qui manquent toujours à une époque de troubles et de confusion.

On ne sait donc rien sur les trois siècles des rois pasteurs. Manéthon parle seul d'un déluge qui inonda l'Egypte inférieure en l'an 74 de la 17e dynastie, ce qui correspond à la destruction de la dynastie Tanite qui occupait les rives du lac Menzaléh. Cela veut-il dire que cet événement politique fut déterminé par un cataclisme partiel? On n'oserait l'affirmer.

Cependant à côté de ces rois-pasteurs qui s'agrandissaient peu à peu, en poussant leurs aventuriers vers le midi, les vieux rois égyptiens se succédaient les uns les autres, toujours plus affaiblis, toujours plus morcelés.

Pheops, roi de Memphis, était mort en 2086, quatre ans après l'invasion. Après lui vint Mentesaphis qui ne régna qu'un an; puis Nitoeris, fille de ce dernier, dont le règne dura douze années. La conquête de Memphis eut lieu sous elle l'an 2052 avant l'ère chrétienne. Les belliqueux conquérans n'eurent point de peine à enlever la couronne à une femme. Elle ne les attendit même pas; elle se réfugia vers Thèbes et laissa Memphis livrée aux plus grands désordres. Les pasteurs surprirent la ville en proie à une horrible anarchie. Soixante-dix compétiteurs se succédèrent sur le trône en soixante-dix jours, suivant Jules Africain. Ces soixante-dix rois forment une dynastie d'après ce dernier auteur (la septième de Manéthon); mais Eusèbe ne compte que cinq rois en soixante-quinze jours.

Bientôt, comme celle de Memphis, les autres dynasties ses vassales furent éteintes par la conquête. Les rois d'Heracléopolis (neuvième

et dixième de Manéthon) subirent le joug des vainqueurs ; la première comptant 409 ans d'existence suivant Jules Africain, et 100 ans suivant Eusèbe ; la seconde, 185 ans d'après l'un et l'autre. Tous ces souverains déchus se réfugièrent à Thèbes.

Thèbes obéissait alors au successeur d'Ammenenès, Sésostris-l'Ancien, qui régna quarante-huit ans. Après lui vinrent :

Lacharès en	2009 régna		8 ans.
Ammerès.	2001	—	8
Ammenenès II	1993	—	8
Schemiophès	1985	—	4

Schemiophès régnait depuis quatre années, quand les pasteurs, conduits par Pachnan, leur troisième roi, parurent devant Thèbes. La capitale ouvrit ses portes, et les souverains dépossédés eurent à peine le temps de se jeter sur le Nil et de fuir jusqu'au-delà des Cataractes.

Là continua pour eux, jusqu'en 1822 avant J. C., un règne nominal, dont les prêtres ne dédaignèrent pas plus tard de régler la succession et la chronologie. Déjà à cette époque on comprenait ces ingénieuses fictions ; on ne

voulait pas que le droit, prétendu ou non, eût tort contre le fait.

Jules Africain constate donc l'existence des dynasties exilées, la 13e diospolitaine et la 8e memphite; la première, avec 60 rois, régnant 184 ans (453 suivant Eusèbe, chiffre évidemment fautif); la seconde, avec 27 rois et 146 ans de règne (100 suivant Eusèbe).

Cet exil forcé des races royales détermina bientôt une sorte de réaction facile à prévoir. Les rois-pasteurs s'amollirent à la vie douce des cités opulentes; les rois proscrits se retrempèrent dans la vie sauvage du Désert. Cet effet ne se fit point sentir sur les dynasties vaincues en personne, mais il se manifesta dans les dynasties suivantes. Des hommes forts s'y montrèrent, qui voulurent reconquérir par la force ce que la force leur avait enlevé.

La dynastie qui se réveilla la première, fut la 16e dynastie thébaine de Manéthon, qui eut six rois et un règne de 190 ans. Son chef et son premier guerrier fut Misphraghmutosis, ou Misphrathoutmosis : ce chef appela les peuples du Nil supérieur à la conquête de la vallée. Grossie par les mécontens et par un noyau de sujets fidèles, cette armée marcha vers Thèbes, sur-

prit les rois-pasteurs, sans appui dans la population, et pouvant compter à peine sur quelques troupes amollies. Tour à tour Thèbes, Memphis, la Haute et Moyenne-Egypte se rendirent au chef vainqueur, et les nomades n'eurent plus d'autre asile et d'autre possession que leur ville d'Aouaris.

Ainsi c'est à Misphraghmuthosis qu'il faut rapporter la délivrance de l'Egypte des mains des rois-pasteurs [1]. La mort l'arrêta dans ses victoires, mais son fils continua l'œuvre paternelle. Amenoftep, que Manéthon nomme Toutmosis ou Tetmosis, fut le fondateur de la 18e dynastie diospolitaine et le régénérateur de l'Egypte. De son règne datèrent ces périodes calmes et prospères dont tant de débris attestent les grandeurs; avec lui aussi commença l'ère vraiment historique, celle qui ne s'appuie plus seulement sur des supputations

1 La Table d'Abydos qui contient la succession généalogique des monarques de la dix-huitième dynastie, offre en tête le cartouche royal de ce prince comme père d'Amenoftep (Amenophis Thoutmosis) qui fut lui-même le chef de cette dix-huitième dynastie.

La dernière planche de notre Atlas donnera la réunion de tous les cartouches royaux trouvés en Égypte. Le cartouche royal de Misphraghmuthosis est le n. 1.

hypothétiques, celle qui a ses âges de monumens gravés sur des parois et ses dates de règne écrites dans des cartouches royaux. A dater de ce jour, la chaîne des traditions se renoue : aux archives détruites par l'invasion des pasteurs succèdent des archives nouvelles ; chaque roi fait tailler un bloc à son image, multipliant ainsi les signes durables de son autorité, et voulant au besoin que la statuaire révélât des faits que les papyrus auraient laissé périr.

—

CHAPITRE IV.

TEMPS HISTORIQUES.

Première époque.

De 1822 à 1473 avant l'ère chrétienne. — De l'expulsion des pasteurs jusqu'à Sésostris, 18e dynastie.

Nous voici au moment où l'histoire pharaonienne se précise et se caractérise. Mêlée à la vie des autres peuples, l'Égypte sort alors du brouillard des premiers âges. Ses formes graves et nobles s'accusent et se dessinent; elle a des temples, des lois, des annales; on peut la suivre et la saisir sur le fait. Dès ce moment, ce n'est plus la seule tradition chronologique qui guide vers elle; l'archéologie devient un jalon plus sûr et moins conjectural.

Les plus anciens monumens que l'on ait jus-

qu'ici découverts en Égypte, s'appliquent à la série de rois que Manéthon appelle dans son Canon les Pharaons de la 18e dynastie, celle qui commence les temps historiques datant d'Amenoftep. A partir de ce roi, existe une suite non interrompue de statues colossales, de bas-reliefs votifs, de stèles funéraires, d'inscriptions signées du nom des divers princes ses successeurs. Ainsi le Canon de Manéthon trouve sa glose dans les témoignages monumentaux qui le confirment, jusqu'à Sésostris-le-Grand.

Le monument le plus important pour cette histoire pharaonienne, est celui qui a été découvert récemment à Abydos, sous les ruines d'un édifice antique de la Thébaïde. C'est le monument que les savans modernes ont nommé la Table d'Abydos. Il offre le tableau généalogique de quarante cartouches royaux, sculptés sur la paroi du temple, au milieu des ruines. Ce monument, en partie fracturé, présentait sans doute la série successive de plusieurs dynasties antérieures à Ramessès-le-Grand (Sésostris), chef de la dix-neuvième dynastie [1].

[1] La dernière planche de notre Atlas reproduit les cartouches royaux de la Table d'Abydos.

Plusieurs des cartouches de la partie conservée, expliqués par des méthodes qui semblent exactes, ont présenté un caractère de concordance avec les noms cités par Manéthon.

18e DYNASTIE. — 1. THOUTMOSIS Ier.

Thoutmosis, nommé aussi Amosis ou Aménophis Ier, et Amenoftep sur les monumens, était fils de Misphraghmuthosis, ou Misphrathoutmosis. Il monta sur le trône l'an 1822 avant l'ère chrétienne, et compléta la reprise de l'Égypte sur les peuples pasteurs. Manéthon rapporte qu'il conduisit quatre cent quatre-vingt mille hommes contre les étrangers qui s'étaient renfermés dans la ville d'Aouaris; mais, après un siége long et infructueux, le Pharaon accorda, en 1816 avant l'ère chrétienne, un traité d'évacuation aux rois assiégés. Ce traité pacifia l'Égypte et la laissa dans les mains de la dynastie restaurée, c'est-à-dire la 18e dynastie dite des Diospolitains. Il régna depuis cette époque vingt-cinq ans et quatre mois, suivant Manéthon, et mourut l'an 1791 avant J. C., laissant le trône d'Égypte à son fils Chebron, après un règne total de trente ans et sept mois.

Le cartouche royal dans lequel on a cru reconnaître ce prince est double [1]; celui de gauche offre le prénom royal *dévoué au soleil;* dans celui de droite, on lit le nom propre du prince Amenoftep.

Ce cartouche royal se trouve au 9e rang de la seconde ligne de la Table d'Abydos. On le remarque aussi gravé derrière la tête d'une statue du musée de Turin. Cette statue fait partie d'un groupe où le prince figure avec sa femme [2], dont le cartouche royal porte le nom de *manè Atarè* (la bienfaisante Atarè).

D'autres monumens appellent le prince *Dieu bienfaisant*, dont le *Theos evergetes* des Lagides est la traduction littérale. On y joignait encore les titres de *fils du soleil*, *seigneur des régions supérieures et inférieures*, *vivificateur*, etc., titres que le vainqueur des rois-pasteurs mérita sans doute, mais qui perdirent ensuite de leur valeur en devenant stéréotypés et héréditaires.

Quant à la reine, l'histoire ne cite rien de

[1] Dernière planche de l'Atlas, n. 2.

[2] Atlas, même planche, n. 3.

sa vie. Le monument cité plus haut lui donne les titres de *royale épouse* et de *fille de la lune*. Le cartouche de cette princesse se retrouve ailleurs, sur une autre statue, où elle est figurée coiffée d'un vautour dont le col et la tête se dressent sur son front comme le serpent Uræus, ou serpent royal, sur la tête des rois. Ce vautour était, chez les Égyptiens, le symbole de la maternité. Enfin, sur une autre statue de cette reine, on lit : « La divine épouse » d'Ammon, la puissante dominatrice du » monde, la souveraine de la portion supé» rieure et de la portion inférieure de l'É» gypte. »

2. CHEBRON.

Chebron, second roi de la 18e dynastie et fils d'Amosis-Thoutmosis, est nommé Thout-Mès ou Thoutmosis Ier, sur les monumens, et les chronologistes lui donnent aussi les noms de Tmosis et de Tethmosis.

Il régna pendant seize ans, jusqu'à l'an 1778 avant l'ère vulgaire.

Le cartouche de ce prince [1] offre, l'un le

[1] Atlas, dernière planche, n. 4.

prénom royal de ce prince, *dévoué au grand soleil de l'univers*, l'autre le nom propre du prince Thout-Mès, ou fils de Thôth. Une statue du musée de Turin, qui devait être la personnification de ce monarque, offre l'inscription hiéroglyphique suivante : « Dieu bienfaisant, » chéri d'Ammon-Ra, vivificateur pour tou» jours, fils du soleil, seigneur du monde, roi » des deux régions, etc. etc. »

Le nom de ce prince, assez rare sur les monumens de l'Égypte, a été retrouvé sur un obélisque, dans la partie la plus ancienne du palais de Karnak, avec son prénom royal. Ce prénom se trouve aussi sur une stèle du cabinet des antiques à Paris, avec cette inscription : « Dieu vivant et » gracieux, aimé du victorieux Mendès, vivifi» cateur comme le soleil. » Du reste, les pièces archéologiques de ces deux règnes sont choses peu communes ; non qu'il ne soit à croire que les premiers rois de la dynastie bâtirent des monumens comme leurs successeurs ; mais, soit que l'âge les ait moins respectés, soit qu'à peine sortis de la guerre civile ils n'aient eu ni le loisir, ni les bras nécessaires pour en édifier beaucoup, on retrouve peu de ces cartouches et de ces effigies de la première époque.

3. AMÉNOPHIS Ier.

Aménophis, premier du nom, l'*Amoun-Maï* des monumens, c'est-à-dire aimé d'Ammon, était fils de Chebron et lui succéda.

Il régna vingt ans et sept mois, et mourut l'an 1757 avant l'ère vulgaire.

Les cartouches royaux de ce prince [1] sont, l'un sur la Table d'Abydos, sur une stèle de Turin, et sur plusieurs amulettes, et c'est celui qui contient le prénom; l'autre, qui énonce le nom propre, se trouve sur une momie du musée de Turin.

4. AMENSÈS (REINE).

Amensès, que les monumens égyptiens nomment Amensê ou Amensî, était sœur d'Amoun-Maï ou Aménophis Ier, et avait comme lui pour père Chebron (Thoutmosis Ier).

La mort de son frère sans postérité la fit reine d'Égypte, et elle occupa le trône vingt-un ans et neuf mois. Elle mourut l'an 1736 avant J.-C.

Son cartouche (nom propre) [2] est inscrit sur une momie de Turin.

1 Atlas, dernière planche, n. 5.

2 Atlas, dernière planche, n. 6.

5. MOERIS (THOUTMOSIS II).

Voici l'un des rois les plus célèbres de la 18ᵉ dynastie : fils de la reine Amensès, ce prince que l'on connaît aussi sous le nom de Miphrès et de Miphra (sans doute le Mœris d'Hérodote et le Myris de Diodore de Sicile), est désigné sur les monumens égyptiens sous le nom de Thoutmosis II. Après un règne de douze ans et neuf mois, il mourut l'an 1723 avant J. C.

Le double cartouche de ce prince [1] se trouve sur la ceinture d'une statue colossale du musée de Turin.

Une légende hiéroglyphique y laisse lire : « Roi d'un peuple obéissant, soleil du monde, » approuvé par Phré, chéri d'Amoun-Ra, » seigneur des trois zônes de cet univers, fils » du soleil, vivificateur pour toujours. »

Du reste, les légendes de Mœris sont très-multipliées en Egypte. On en voit sur les pilastres de granit et sur les portes de Karnak à Thèbes, dans l'édifice nommé vulgairement tombeau d'Osymandias, dans les bas-reliefs d'un temple nubien à Eguiss. Il paraît enfin

[1] Atlas, dernière planche, n. 7.

que c'est le même roi qui a fait exécuter le grand obélisque debout aujourd'hui à Rome, sur la place de Saint-Jean-de-Latran. Les colonnes médiales des hiéroglyphes inscrits sur chaque face reproduisent ce que l'on regarde comme son prénom et son nom propre, avec les titres suivans :

« Puissant Aroueris, aimé du soleil, domi-
» natèur de la région supérieure et de la région
» inférieure, roi du peuple obéissant, soleil
» de l'univers, enfant d'Ammon qui le pro-
» tège, engendré dans la région céleste, roi
» comme le soleil dans le ciel. »

Cet obélisque, admiré par Zoéga et par Winkelman lui-même, prouve que sous ce Pharaon les arts étaient déjà fort avancés en Égypte. Une statue de ce prince, portant son cartouche royal, parfaitement conservé, avec le titre de *Dieu bienfaisant*, se trouve encore sur le sol de Thèbes, dans les dépendances du palais de Karnak.

6. MISPHRA-THOUTMOSIS, OU AMÉNOPHIS Ier.

Ce prince, l'Aménophis Ier des monumens, le Misphrathoutmosis de quelques chronologistes, était fils de Miphrès ou Mœris. Il régna

vingt-cinq ans et dix mois, et mourut l'an 1697 avant J. C.

Les cartouches de ce prince [1] portent, l'un le nom Amenof, l'autre le prénom qui suit immédiatement celui de Moeris dans la Table d'Abydos. On le trouve aussi sur un colosse de granit rose, parfaitement exécuté, qui existe au musée de Turin. Son nom, répété plusieurs fois sur les monumens d'Égypte et de Nubie, *Amenof*, dont les Grecs ont fait *Aménophis*, figure entre autres dans le temple d'Amada ou Amadou, au-delà de la première Cataracte, à côté de son prénom, et l'un et l'autre se retrouvent encore sur le troisième propylée du palais de Karnak.

7. THOUTMOSIS III.

Le Thout-Mès ou Thoutmosis III des monumens, que quelques chronologistes nomment Thoutmosis II, succéda à son père Misphrathoutmosis, régna neuf ans et huit mois, et mourut l'an 1687 avant J. C.

Les cartouches royaux de ce prince [2] figurent sur deux stèles du musée de Turin. Son

[1] Atlas, dernière planche, n. 8.

[2] Atlas, dernière planche, n. 9.

nom suit sur la Table d'Abydos le nom du précédent. Du reste, ce nom de Thoutmosis, d'après Manéthon, était le nom à peu près générique de cette dynastie thébaine. On retrouve le nom de celui-ci et sur les parois du temple d'Amada, et sur les faces latérales de l'obélisque de Saint-Jean-de-Latran.

8. AMÉNOPHIS II.

Ce prince, fils du précédent, et portant le même titre sur les monumens, régna trente ans et cinq mois, et mourut vers l'an 1657 avant l'ère vulgaire.

Une foule d'inscriptions fort importantes consacrent le souvenir de ce monarque, l'un des plus illustres de la grande dynastie thébaine, connu des Grecs sous le nom de Memnon, Memnon l'ancien, et non celui de Troie, le Memnon de l'harmonieuse statue.

Une statue de ce Pharaon, qui existe au musée de Turin, porte sur la ceinture ses noms et surnoms. Ils figurent aussi, mais avec bien plus de pompe et d'éclat, sur les anciennes constructions du palais de Louqsor à Thèbes, et sur les salles du temple de Chnouphis à Eléphantine, dont l'ensemble est si élégant et si pur,

sur les grands débris du Memnonium, sur les colonnades du palais de Soleb, édifices fondés ou décorés sous son règne long et tranquille.

Sur quelques-unes de ces statues, celles du musée de Turin, on lit dans l'un des cartouches [1] :

« Dieu vivant et grand, chéri de Phtah,
» dominateur de ce monde, Dieu puissant,
» Dieu bienfaisant, fils du soleil, sauveur du
» monde, vivificateur comme le soleil pour
» toujours, etc., etc. »

Souvent à côté de son cartouche se trouve celui de la reine Taya [2], dont existent des figures sur le temple de Chnouphis à Eléphantine où elle offre des fruits et des fleurs au dieu.

9. HORUS.

Horus, l'Hôr et Hor-Hem-Neb des monumens, fils d'Aménophis II, régna 38 ans et 7 mois, et mourut l'an 1618 avant J.C., d'après le chiffre d'Eusèbe, suivant une traduction arménienne publiée à Venise, qui semble moins fautive que le texte grec.

1 Atlas, dernière planche, n. 10.
2 Atlas, dernière planche, n. 11.

Les cartouches de ce prince [1] sont sculptés en divers endroits; et entre autres au musée de Turin, où on les retrouve entourés des titres suivans :

« Le Dieu vivant et gracieux, soleil, directeur des mondes, approuvé par Phré, chéri » d'Amoun-Ra. » Cette légende est répétée avec les variantes qui suivent : « Le roi du peuple » obéissant, Seigneur de l'univers, le soleil di» recteur des mondes, approuvé par Phré, le » fils du soleil, dominateur des régions, le chéri » d'Ammon, vivificateur comme le soleil pour » toujours. »

Les nom et prénom d'Horus, *Amoun-Maï* (le chéri d'Ammon), se trouvent dans la Table d'Abydos, à la suite de ceux d'Aménophis II; on les voit aussi sur des monumens contemporains, entre autres dans le palais de Louqsor, fondé par Aménophis II, continué par Horus; on les remarque enfin sur une magnifique porte de granit à Karnak.

C'est à tort que des chronologistes anglais, et entre autres le docteur Laughton, ont voulu rapprocher de 70 ans, l'époque du règne de

[1] Atlas, dernière planche, n. 12.

ce prince pour la faire coïncider avec la naissance de Moïse. Les dates qui précèdent sont les plus vraies.

10. TMAUHMOT, OU AKENCHERSÈS (REINE).

Akenchersès ou Akenchrès, la Tmauhmoth des monumens et fille aînée d'Horus, succéda à son père, à l'exclusion de son frère alors trop jeune. Elle régna douze ans, et mourut vers l'an 1606 avant J. C.

Son cartouche [1] semble être la seule chose qui reste d'elle. Manéthon n'en parle pas, soit qu'il l'oublie, soit qu'il la comprenne sous des noms de règne, différens de son nom propre, comme cela se voit dans les dynasties chinoises.

La Table d'Abydos omet aussi le nom de cette reine, comme elle a omis le nom de la reine Amensès qui gouverna l'Egypte 21 ans entiers, parce que cette Table est non historique, mais généalogique, et qu'elle offre non des règnes, mais des générations.

Cette reine figure à côté du roi Horus son père, dans l'un des groupes du musée de Tu-

[1] Atlas, dernière planche, n. 13.

rin. Son nom Tmauhmot (*la mère de la grâce* ou *la gracieuse mère*) est accompagné des titres *chérie d'Isis*, *la puissante mère divine*. Ces titres ne sont guère explicites, ils n'indiquent pas ce qu'était Akenchersès ; mais une inscription presque immédiate stipule positivement que la princesse représentée est la reine Tmauhmot, fille d'Horus, qui lui succéda au trône d'Egypte.

11. RATHOTIS-ATHORIS (RAMSÈS Ier).

Le Ramsès Ier des monumens, frère de la reine Akenchersès, et fils comme elle d'Horus, régna après sa sœur, pendant 9 ans, et mourut l'an 1597 avant l'ère chrétienne. La Table d'Abydos le place à la suite d'Horus son père.

Dans les cartouches de ce prince [1], on trouve que son véritable nom était Ramsès; et en effet, c'est le nom qui est gravé sur les parois de la grande salle hypostyle de Thèbes. Ce nom de Ramsès devait plus tard devenir illustre dans le Ramsès ou Ramessès VIe, le grand Sésostris.

1 Atlas, dernière planche, n. 14.

12. ACHENCHERÈS Ier.

L'Ousireï des monumens, le Chenchrès, l'Akencherès, l'AchenserèsII de quelques chronologistes, était fils de Rathotis-Athoris, et lui succèda sur le trône d'Egypte. Après un règne de douze ans et cinq mois, il mourut l'an 1585 avant l'ère chrétienne.

Le cartouche de ce prince [1] figure dans un beau bas-relief du musée de Turin, et dans la salle hypostyle de Karnak. Par une particularité au moins bizarre, sa légende royale se trouve presque toujours réunie à celle de son successeur Mandouéi, tous les deux portant le titre de *serviteur de Phtah*, et ayant en commun le même prénom royal. Cette circonstance, en prouvant qu'ils étaient frères, établit la distinction des deux noms confondus par Manéthon.

13. ACHENCHERÈS II.

Frère d'Achencherès Ier et le Mandouéi des monumens, probablement l'Osymandias des Grecs, ou *Och-Mandouéi; Och* signifiant en langue égyptienne, *grand*, *seigneur*, *maître*,

1 Atlas, dernière planche, n. 15.

souverain. Il régna 20 ans et 3 mois, et mourut l'an 1565 avant l'ère chrétienne. C'est sous son règne que la plupart des chronologistes placent la naissance de Moïse. On a des cartouches de ce prince [1].

Ce prince fonda divers palais et divers temples, entre autres le temple de Kalabchéh, en Nubie : son nom est consacré par un magnifique bas-relief du palais de Turin, par le bel obélisque flaminien qui décore à Rome la *Piazza del Popolo*; enfin par les deux beaux obélisques de Louqsor, dont l'un a été transporté à Paris.

14. ARMAÏS (RAMSÈS II).

Le Ramsès II des monumens, fils d'Achencherès II, régna quatre ans et un mois, et mourut l'an 1561 avant l'ère vulgaire. On a de ses cartouches [2].

15. RAMESSÈS (RAMSÈS III).

Le Ramsès III des monumens ne régna qu'un an et quatre mois, et mourut vers l'an 1559 avant J. C. On a de ses cartouches [3].

[1] Atlas, dernière planche, n. 16.
[2] Atlas, dernière planche, n. 17.
[3] Atlas, dernière planche, n. 18.

L'un et l'autre de ces princes continuèrent avec magnificence l'ère monumentale de l'Egypte. Les travaux furent poussés sous eux dans les palais de Louqsor et de Karnak.

16. RAMESSÈS-MEÏ-AMOUN (RAMSÈS IV).

Le Ramsès IV des monumens, avec le surnom de *Meï-Amoun* (aimé d'Ammon), eut le règne le plus long de toute cette dynastie, règne qui dura soixante-six ans et deux mois; il mourut l'an 1493 avant notre ère. On a des cartouches de ce prince [1].

Ramessès Meï-Amoun ne resta pas en arrière de ses devanciers pour les érections votives. On lui doit les magnifiques palais de Médinet-Abou.

17. AMÉNOPHIS-RAMESSÈS (RAMSÈS V).

Le Ramsès V des monumens, l'Aménophis de quelques chronologistes, fils de Ramessès Meï-Amoun, régna dix-neuf ans et six mois, et mourut l'an 1473 avant l'ère vulgaire. On a de ses cartouches [2].

Il continua le palais de Karnak, dont la dé-

[1] Atlas, dernière planche, n. 19.

[2] Atlas, dernière planche, n. 20.

coration se prolongea pendant plusieurs dynasties et n'employa pas moins de neuf siècles.

Il fut le père de Sethos-Ramessès (le grand Sésostris) qui lui succéda, et devint le chef de la 19e dynastie diospolitaine.

Ainsi s'arrête à Sésostris cette 18e dynastie qui occupa le trône d'Egypte pendant trois cent quarante-huit ans suivant Eusèbe, et la vieille chronique égyptienne, conservée par Georges Syncelle, ou trois cent quarante ans suivant quelques chronologistes.

Cet intervalle fut rempli par des règnes tranquilles et progressifs. Des érections pompeuses couvrirent presque tout le sol de l'Egypte; le pays délivré des pasteurs reprit son indépendance et sa force, et l'ordre de la succession au trône ne semble pas y avoir été troublé par des révolutions de palais. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la sortie des Hébreux de l'Egypte sous la conduite de Moïse, et l'émigration en Grèce des colonies égyptiennes sous la conduite de Danaüs.

Malgré les assertions de quelques archéologues tranchans et prévenus, bien des faits de cette époque qui sont du domaine de la philologie et de la chronologie doivent être arti-

culés avec cette réserve et ce doute sous lequel on devrait toujours laisser des événemens lointains. Les preuves de ces choses-là ne peuvent jamais avoir qu'une valeur hypothétique, et nous n'entendons pas présenter autrement la série des cartouches royaux, et leur traduction jusqu'ici rationnelle.

Du reste, à mesure que nous avançons vers les siècles modernes, les âges anciens s'éclairent, se dilucident; on retrouve les points d'attache de chaque peuple avec les peuples qui ont eu aussi leurs annales et leurs tables chronologiques. On a plus de points d'appui, plus de moyens de comparaison. Telle est par exemple l'ère du grand Sésostris dans laquelle nous allons entrer.

—

CHAPITRE V.

TEMPS HISTORIQUES.

Deuxième époque.

De Sésostris à la 22. dynastie ou à la fondation du temple de Salomon. — De l'an 1473 à l'an 1014 avant l'ère chrétienne.

19e DYNASTIE. — SETHOS (SÉSOSTRIS), (RAMSÈS VI).

Le prince illustre connu sous le nom du grand Sésostris était fils de Ramessès V, dernier prince de la 18e dynastie qui avait régné avec tant d'éclat sur l'Egypte. C'est lui que Manéthon nomme Sethosis ou même Sesoosis. Il monta sur le trône l'an 1473 avant J. C., et régna suivant Jules Africain 51 ans, 55 suivant Eusèbe. Ce second chiffre paraît plus exact que le premier.

Sésostris fut le fondateur de cette 19e dynastie pharaonienne, dite des Diospolites, qui

eut six rois suivant Jules Africain, et cinq seulement suivant Eusèbe. Il mourut l'an 1418 avant l'ère vulgaire, et fut contemporain de Minos qui commença à régner l'an 1432 avant l'ère vulgaire.

Le premier cartouche royal de ce conquérant[1] contient son prénom avec le titre : *approuvé par le soleil;* son second cartouche, très-commun sur les monumens, renferme constamment l'énonciation suivante : *le chéri d'Ammon, Ramessès.*

Les monumens nous disent encore que la reine épouse de Sésostris se nommait *Nané-Ari*, et le cartouche de cette princesse[2] se retrouve fréquemment dans les bas-reliefs du petit temple d'Ibsamboul en Nubie, monument exécuté en l'honneur ou sous les ordres de cette reine. Dans ses légendes royales, son nom propre est toujours précédé du titre de « servante de Mouth, ou de Neith (la Minerve des Égyptiens). »

2. RHAPSAKÈS, OU RAPSÈS (RAMSÈS VII).

Ce roi, que les monumens nomment Ram-

[1] Atlas, dernière planche, n. 21.

[2] Atlas, dernière planche, n. 22.

sès VII[e] du nom, était fils de Sésostris. Eusèbe le nomme Rapsès; Jules Africain, Rhapsakès; quelques chronologistes, Rhampsès. Eusèbe le fait régner 66 ans, chiffre confirmé par les calculs historiques; le second, 61 ans seulement.

Rhapsakès mourut l'an 1352 avant l'ère chrétienne. Il fut contemporain du roi d'Athènes Erechtée, qui commença à régner l'an 1409 avant l'ère vulgaire, de Triptolême, le civilisateur grec, et de Cyniras, qui régnait en 1406 à Biblos en Phénicie.

Dans ses cartouches [1], on lit son prénom : « approuvé par Ammon ; » et son nom propre : « le chéri d'Ammon, Ramsès. »

3. MÉNOPHRÈS.

Ce prince, second successeur du grand Sésostris, est nommé Ammenephtès par Jules Africain et Eusèbe. Le premier ne lui donne que 20 ans de règne; le second, plus exact et plus concordant en cela, soit avec les monumens historiques, soit avec les calculs astronomiques de Théon d'Alexandrie, lui assigne 40 ans. C'est dans la 31[e] année du règne de ce prince qu'eut lieu le renouvellement de

[1] Atlas, dernière planche, n. 23.

la grande période du cycle cynique de 1460 ans fixes.

Menophrès mourut l'an 1312 avant l'ère vulgaire. Il faut constater pourtant que quelques chronologistes ne lui donnent, sous le nom d'Aménophis IV, qu'un règne de 38 ans en plaçant entre lui et son prédécesseur Rhapsakès un autre roi qu'ils nomment Aménophis III, auquel ils attribuent un règne d'une année seulement. Ni Jules Africain ni Eusèbe ne font toutefois mention de ce dernier prince. L'un de ses contemporains était Pandion, fils de Cécrops, qui régnait à Athènes l'an 1326 avant l'ère chrétienne.

4.° RAMSÈS VIII.

Ce prince n'est pas nommé par Eusèbe, mais Jules Africain l'a placé dans sa liste en lui attribuant un règne de 60 ans : toutefois le calcul historique réduit ce chiffre à 21. Il mourut, en effet, l'an 1291 avant l'ère chrétienne. C'était le contemporain d'Egée qui régnait à Athènes vers 1295, et dans la dernière année de son règne eut lieu la mémorable expédition des Argonautes, qui se rendirent en Colchide sous la conduite de Jason.

5. AMMENEMMÈS.

Eusèbe assigne 26 années de règne à ce prince, qui ne paraît pas avoir régné plus de 5 années, suivant Jules Africain. D'autres chronologistes poussent ce chiffre à 27 ans. Il mourut en l'an 1286 avant l'ère vulgaire.

6. THUORIS.

Ce prince aurait régné 17 ans suivant plusieurs chronologistes dont les calculs exagérés excéderaient la durée totale de la dynastie. Eusèbe et Jules Africain se bornent à lui assigner 7 ans de règne. Le premier ajoute que c'est le Polybos d'Homère. Thuoris mourut en l'an 1279 avant notre ère.

A lui finit la 19[e] dynastie dite des *Diospolites*, qui avait occupé le trône pendant 194 ans.

Jules Africain donne à cette dynastie 209 ans de durée, d'autres chronologistes 267 ans; mais le chiffre de 194 donné par Eusèbe rentre seul dans les conditions historiques.

20[e] DYNASTIE.

La 19[e] dynastie, dite des *Diospolites*, s'étant ainsi éteinte à la sixième génération des descendans de Sésostris, fut remplacée sur le trône

d'Egypte par la 20e dynastie également nommée *Diospolite*, qui comprend 12 rois, dont Manéthon ne nous à pas même transmis les noms. Tout ce que l'on sait de leurs règnes, c'est qu'ils forment un total de 125 années d'après Jules Africain, nombre qu'Eusèbe pousse jusqu'à 178 années. Le chiffre 125 concordant plutôt avec les probabilités historiques, on peut établir que cette dynastie, aux noms ignorés, régna de l'an 1279 à l'an 1154 avant notre ère. Elle fut en partie contemporaine de Thésée qui régna à Athènes vers 1259. C'est aussi à cette époque que les chronologistes reportent la guerre de Troie commencée, suivant les marbres de Paros, l'an 1218 avant notre ère. Quoique la plupart des historiens aient reporté la prise de cette ville célèbre à l'an 1184, la chronique monumentale que nous venons de citer indique d'une manière trop précise la date de 1209, pour qu'on ne redresse pas une erreur si capitale dans la chronologie grecque.

21e DYNASTIE.

Composée de sept rois suivant Jules Africain et Eusèbe, elle prit le nom de *Tanites*, parce que Tanis devint le siége de la monarchie.



1. SMERDIS.

Ce prince, le *Smerdès* de Jules Africain, monta sur le trône l'an 1155 avant l'ère vulgaire. Eusèbe et Jules Africain s'accordent à lui attribuer un règne de 26 ans. Il mourut en l'an 1128 avant J. C. L'avant-dernière année de son règne, les Héraclides ou descendans d'Hercule fondèrent plusieurs royaumes dans le Péloponèse.

2. PSUSENNÈS Ier.

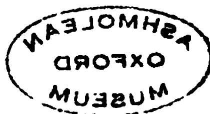
Le *Psusenès* ou *Psunesis* de Jules Africain qui lui attribue un règne de 46 ans. Le chiffre d'Eusèbe (41 ans) semble plus exact. Il mourut l'an 1087 avant J. C. De son temps Athènes fut gouvernée par des archontes perpétuels, dont le premier fut Médon, fils aîné du roi Codrus.

3. NEPHERCHERÈS.

Nephelcheres de Jules Africain, régna 14 ans suivant lui; 4 ans seulement suivant Eusèbe. Il mourut l'an 1073 avant J. C.

4. AMENOPHTÈS.

Eusèbe et Jules Africain s'accordent à lui donner un règne de 9 ans. Il mourut l'an 1064 avant J. C.



5. OSOCHOR.

Osochon de Jules Africain; régna 6 ans et mourut l'an 1058 avant J. C. L'année qui précéda sa mort, fut celle de l'avènement de David au trône de Judée après la mort de Saül.

6. PSINACHÈS.

Il régna 9 ans suivant Eusèbe et Jules Africain, et mourut l'an 1049 avant J. C. La fondation de Smyrne en Asie répond à l'année qui précéda la mort de ce prince.

7. PSUSENNÈS II.

Le *Susennès* de Jules Africain qui ne lui donne que 14 ans de règne quoiqu'il en ait réellement régné 35, conformément au chiffre d'Eusébe. Il mourut l'an 1014 avant J. C.

Avec lui finit la dynastie des *Tanites* qui avait occupé le trône d'Egypte pendant 140 années.

Ce prince fut contemporain d'Hiram, roi de Tyr. C'est vers la 30e année de son règne, c'est-à-dire en l'an 1019 avant J. C., que la chronologie biblique fixe la mort de David et l'avènement de Salomon : ce fut quelques années plus

tard, à une époque correspondante à la mort de Psusennès II, que ce grand roi des Juifs commença la construction du célèbre temple de Jérusalem.

Ainsi d'un côté s'en allaient les vieilles dynasties de l'Égypte avec leurs lois et leurs cultes en décadence, tandis que de l'autre grandissaient les rois de cette Judée qui devait donner au monde une autre foi et une autre civilisation.

—

CHAPITRE VI.

DYNASTIES ÉGYPTIENNES.

TEMPS HISTORIQUES.

Troisième époque.

22e, 23e, 24e, 25e et 26e dynasties jusqu'à Cambyse, embrassant 500 années environ. — De l'an 1014 à l'an 525 avant l'ère vulgaire.

22e DYNASTIE.

A la 21e dynastie, dite des *Tanites*, succéda la 22e, qui prit le nom de *Bubastite*, parce qu'elle choisit la ville de Bubaste pour sa résidence. Suivant Jules Africain, cette dynastie eut neuf rois : Eusèbe, moins exact en cela, ne lui en donne que trois.

1. SESONCHIS.

Le *Scheshonk* des monumens, et le *Sesonchosis* d'Eusèbe, eut suivant toutes les autorités

21 ans de règne. Il régna de l'an 1014 à l'an 993 avant J. C.

Sesonchis est le Pharaon Sesak, ou Schishak, dont il est fait mention dans la Bible. Il se fit élever, comme monument funéraire, une pyramide de briques, qu'il décora d'une inscription fastueuse. Son prénom renferme le titre « approuvé du soleil, » et son cartouche nom propre [1] présente la légende suivante : « Le » Chéri d'AMMON Scheshonk. »

2. OSORCHON (OSORTHON Ier).

L'*Osorthon* d'Eusèbe, l'*Osoroth* de Jules Africain, qui lui affecte, comme Eusèbe, un règne de 15 ans. Osorchon mourut l'an 978 avant J. C. La chronologie biblique fixe à la 13e année du règne de ce prince, c'est-à-dire à l'an 980 avant notre ère, la mort de Salomon, l'avènement de son fils Roboam, et la séparation du royaume de Judée en deux royaumes, Israël et Juda.

Osorchon était contemporain de Baleassar, ou Bale-Astarte, et d'Abd-Astarte, rois de Tyr, l'un en 992, l'autre en 985.

On ajoute qu'à la sollicitation de Jéroboam,

[1] Atlas, dernière planche, n. 24.

ennemi de Roboam, Osorchon essaya de porter la guerre en Judée. Il ravagea le royaume et pilla le temple de Jérusalem ; mais il mourut dans cette expédition. La Bible le nomme Zarach ou Zorach, nom qui concorde mieux avec l'Osorchon des monumens qu'avec l'Osorthon d'Eusèbe ou l'Osoroth de Jules Africain.

Ses cartouches royaux [1] offrent les légendes suivantes: le cartouche prénom le titre, « ap» prouvé par Ammon ; » le cartouche nom propre, « le Chéri d'Ammon Osorkon ou Osor» chon. »

3, 4 ET 5. (ANONYMES).

A Osorchon Eusèbe fait succéder immédiatement Tacellothis ; mais Jules Africain plus exact place, entre ce dernier prince et le second roi de la dynastie, trois autres Pharaons, dont il ne spécifie ni le nom, ni le règne, n'indiquant que la totalisation de cet intervalle, qu'il fixe à 25 années, ce qui reporte la fin de leur administration à l'an 953 avant J. C.

Ces trois princes prédécesseurs de Tacellothis, et les trois princes qui lui succédèrent,

[1] Atlas, dernière planche, n. 25.

ne firent rien d'ailleurs qui fût digne de mention. Sortes de rois fainéans, les annalistes égyptiens ne jugèrent pas même utile de transmettre leurs noms à la postérité.

6. TACELLOTHIS.

Pris à tort par Eusèbe pour le 3e de cette dynastie; il régna 13 années et mourut l'an 940 avant J. C. Hésiode qui florissait à Athènes en 944, sous l'archonte Megaclès, était contemporain de Tacellothis.

7, 8 ET 9. (ANONYMES).

Ces rois, oubliés par Eusèbe, sont comptés par Jules Africain qui totalise 42 ans pour leurs règnes. Le troisième de ces princes cessa de régner l'an 898 avant J. C. En lui se termina la 22e dynastie dite *Bubastite*, qui avait occupé le trône d'Égypte pendant 116 ans, de l'an 1014 à l'an 898 avant notre ère.

C'est sous le règne de l'un des trois derniers anonymes, et en l'an 907, que la chronique de Paros reporte l'existence du grand Homère, c'est-à-dire, trois siècles après la prise de Troie.

23e DYNASTIE.

Quand la 22e dynastie se fut éteinte, parut sur le trône d'Égypte la 23e dynastie dite des *Tanites*, laquelle selon Jules Africain comprend quatre rois, quoiqu'un de ces rois soit omis par Eusèbe, qui n'en compte que trois dans cette dynastie.

1. PETUBASTÈS.

Le *Petoubatis* des monumens, et le *Petubatès* de Jules Africain, régna suivant ce dernier 40 ans, suivant Eusèbe, fautif en cela, 25 ans. Il mourut l'an 858 avant J. C.

Ce fut le contemporain de Pygmalion à Tyr et de Lycurgue à Athènes, et sans doute il vit ce législateur, lorsque, dans son exil héroïque et volontaire, ce dernier visita l'Égypte.

Dans le cartouche royal [1] de ce prince, son nom se lit *Ptah-Fteb*, ou par abréviation *Ptahf;* son cartouche prénom est inconnu encore.

2. OSORTHON II.

L'*Orsorchon* de Jules Africain et fils de Petubastès, régna 8 ans selon Jules Africain, 9 selon Eusèbe, dont le chiffre est plus exact.

[1] Atlas, dernière planche, nos. 26 et 27.

Manéthon assure que le nom de ce prince est le même que celui de l'Hercule égyptien. Il mourut en l'an 849 avant J. C.

D'autres chronologistes nomment Osorthos ce prince, dont le nom est écrit Osortasen sur les monumens, en caractères hiéroglyphiques phonétiques. Cette légende se trouve sur le grand obélisque de granit encore debout au milieu des ruines d'Héliopolis [1].

3. PSAMMUS.

Fils d'Osorthon II, régna 10 ans suivant Eusèbe et Jules Africain, et mourut l'an 839 avant J. C. Son prénom était *Amôum Mai* (chéri d'Ammon); son nom propre est exprimé dans ses légendes royales [2] d'une manière symbolique par les parties antérieures d'un lion. Or, Horapollon nous apprend que c'est là l'emblême de la force. D'un autre côté, *Psam* ou *Psom*, étant, comme on le sait, le nom égyptien d'Hercule, il faut en conclure que le Dieu de la force et ce roi portaient le même nom propre. Ce qui ferait rapporter l'observation de Manéthon à ce prince et non à son prédécesseur.

[1] Atlas, dernière planche, n. 28.

[2] Atlas, dernière planche, n. 29.

4. ZET.

Ce prince, mentionné par Jules Africain, est omis par Eusèbe. Il régna 31 ans et mourut l'an 808 avant J. C. A lui finit la 23e dynastie dite des *Tanites*, qui avait occupé le trône d'Égypte pendant 90 ans.

Dans l'avant-dernière année du règne de Zet, l'an 807 avant l'ère vulgaire, fut fondé le royaume de Macédoine par l'Héraclide Caraneus, dont un successeur, Alexandre-le-Grand, devait à son tour, cinq siècles plus tard, faire la conquête du royaume d'Égypte.

24e DYNASTIE.

La 24e dynastie n'occupa le trône d'Égypte que pendant 46 ans. Manéthon lui donne le titre de *Saïte* et la compose d'un seul prince, Bocchoris, qui régna 46 ans suivant Jules Africain, et 44 seulement suivant Eusèbe. Bocchoris monta donc sur le trône l'an 808 et mourut l'an 762 avant l'ère vulgaire.

C'est dans la 32e année du règne de Bocchoris, c'est-à-dire 776 ans avant l'ère chrétienne, que commença la 1re olympiade, désormais terme régulateur de la chronologie grecque ; alors disparaissent les erreurs et les

incertitudes historiques, surtout quand on a soin de ne pas perdre de vue que l'année des olympiades commençait vers le solstice d'été.

25e DYNASTIE (ÉTHIOPIENNE).

Cette dynastie prit, à ce qu'il paraîtrait, possession du trône, à la suite d'une invasion victorieuse d'Éthiopiens, qui intrônisèrent une famille éthiopienne, d'où le nom est resté à cette dynastie. Elle régna 46 ans, quoique Eusèbe ne lui en attribue que 44 et Jules Africain que 40. Elle se composa de trois rois.

1. SABAKON.

Sabbacon ou Sabakon s'empara de l'Egypte l'an 762 avant J. C. Il régna suivant Jules Africain 8 ans, 12 ans selon Eusèbe, et mourut l'an 750 avant J. C.

C'est à la sixième année du règne de ce prince, c'est-à-dire à l'an 752 avant l'ère vulgaire, que les fastes capitolins placent la fondation de Rome, reculée ensuite d'une année seulement par les calculs de Varron. Cette ère, comme celle des olympiades, sert à constater les concordances ou les dissemblances des diverses chronologies [1].

[1] Porcius Cato, suivi par Denis d'Halycarnasse, rapproche cette epoque d'un an; et Fabius Pictor de quatre années.

2. SEVECHUS.

Successeur de Sabakon, ce prince régna 12 ans suivant Eusèbe, et 14 ans suivant Jules Africain. Il mourut l'an 736 avant J. C.

Ce fut dans la troisième année du règne de ce prince que s'établit dans l'Orient une nouvelle ère fort importante à connaître, l'ère de Nabonassar qui commence avec l'avènement de ce prince au trône de Babylone. Hipparque, Ptolomée et d'autres anciens astronomes et chronlogistes s'en sont servis. Cette ère est celle qui est suivie dans le Canon mathématique ou Canon des Rois.

3. TARAKOS.

Ce prince que Jules Africain nomme Tarkos régna, suivant lui, 18 ans, et suivant Eusèbe 20 ans. Il mourut l'an 716 avant J. C.

26e DYNASTIE.

L'an 716 avant J. C. les Égyptiens secouèrent le joug éthiopien; la dynastie étrangère fut expulsée d'Égypte et remplacée par une dynastie de monarques Saïtes qui fut la 26e, et qui se maintenant sur le trône pendant près de deux siècles, n'en fut chassée qu'à la suite de l'épou-

vantable irruption de Cambyse qui fit encore de l'Égypte une esclave tremblante et malheureuse.

1. AMMERIS.

Suivant Eusèbe, Ammeris, premier roi de cette dynastie, régna douze années. Jules Africain ne parle pas de ce prince. Ammeris mourut l'an 704 avant notre ère. Il fut contemporain de Sennachérib, roi de l'Assyrie, et de Dejoces ou Deyokes, roi des Mèdes.

2. STEPHANATIS.

Stephanatis, ou Stephenatès, le second prince de la dynastie suivant Eusèbe, et le premier suivant Jules Africain, régna 7 ans, et mourut l'an 697 avant J. C.

3. NECHEPSOS.

Necheptos d'Eusèbe, régna 6 années et mourut l'an 691 avant l'ère chrétienne.

4. NECHAO Ier.

Nechao Ier régna 8 ans, et mourut l'an 683 avant l'ère vulgaire. Un an avant sa mort, les archontes annuels avaient été installés à Athènes, époque qui est la 33e des marbres de

Paros. Ces magistratures annuelles sont, comme les dates des olympiades, un jalon de plus pour les chronologies.

Nechao mort, l'Égypte eut pendant quelque temps douze rois à la fois; l'un d'eux fut Psammetik ou Psammeticus I[er] qui régna 12 ans avec eux; mais l'an 671 avant l'ère vulgaire, il écarta ses rivaux et demeura seul souverain de l'Égypte.

5. PSAMMETICUS I[er].

Ce prince régna 45 ans suivant Eusèbe, et 54 ans suivant Jules Africain. Quelques chronologistes portent même jusqu'à 55 ans la durée de ce règne. Il mourut l'an 629 avant J.-C.

La 20[e] année de son règne, c'est-à-dire vers 651, Baltus le Lacédémonien, venu de Thera avec une colonie entière d'émigrans, fonda la ville de Cyrène sur la côte d'Afrique aux frontières même de l'Égypte. Cette ville devint bientôt le centre d'un royaume qui, resté indépendant durant près de deux siècles, finit par être réuni à l'Égypte.

Psammeticus fut en outre contemporain de Cyaxare, roi des Mèdes.

Le cartouche royal[1] qui contient le nom de

[1] Atlas, dernière planche, n. 30.

ce prince, porte en hiéroglyphes phonétiques, *Psametek* ou *Psametig*. Cette légende royale se lit sur le pyramidion de l'obélisque *Campensis* que l'empereur Auguste fit transporter d'Égypte à Rome, et qu'il plaça au Champ-de-Mars pour servir de gnomon. On lit aussi cette légende dans les inscriptions perpendiculaires qui décorent trois des faces de cet obélisque.

Ce souverain fut un des plus célèbres de l'Égypte. Il encouragea le commerce, agrandit la sphère des échanges, protégea la navigation, ouvrit ses ports aux autres peuples, accueillit dans l'intérieur de son royaume les étrangers qui jusque-là en avaient été exclus; fit fleurir les beaux-arts, l'agriculture, les sciences, rappela en un mot et rendit à l'Égypte les beaux temps de Sésostris. Il paraît qu'une attaque de barbares, que les historiens nomment *Scythes*, eut lieu sous son règne et qu'elle fut vigoureusement repoussée.

Ce prince est souvent représenté sous la figure d'un sphinx ailé et à bras humains, faisant son offrande au dieu Phré (le Soleil), sur les quatre faces du pyramidion de l'obélisque du *Monte Citeriot*.

La légende royale de ce Pharaon, placée à droite de l'animal emblématique, paraît ne laisser aucun doute à cet égard.

6. NECHAO II.

Nechao II ou Necos ne régna que 6 ans suivant Jules Africain; mais Eusèbe lui attribue un règne de 17 ans. Il mourut l'an 612 avant l'ère vulgaire, et fut le contemporain de Nabopolassar, roi de Babylone.

L'Égypte, sous ce prince, semble avoir atteint un degré incalculable de puissance territoriale et maritime. Les vieux historiens parlent de flottes tyriennes et égyptiennes qui, du temps de Nechao II, firent le tour entier de l'Afrique, partant les unes de la Mer-Rouge, les autres de la mer Méditerranée. La gloire de Nechao II ne se borna point à ces explorations maritimes. Il eut des victoires sur terre, et détrôna Joakaz, 17e roi de Juda, pour intrôniser en sa place Joakim, fils de ce prince. On attribue à Nechao II le premier creusement du canal de la Mer-Rouge à la Méditerranée, dont les ruines subsistent encore.

7. PSAMMUTHIS (PSAMMETICUS II).

Psammuthis, fils de Nechao II, régna selon

Eusèbe 17 ans. Jules Africain ne lui affecte que 6 ans de règne. Contemporain de Thalès, de Solon, de Nabuchodonosor, il mourut l'an 595 avant J. C. Sous son règne les armées réunies de Cyaxare, roi des Mèdes, et de Nabuchodonosor, roi de Babylone, détruisirent la ville de Ninive. De son temps fut fondée, sur le territoire européen, la ville de Marseille, la plus ancienne de toutes les Gaules, bâtie vers l'an 600 avant notre ère par une colonie de Phocéens.

Le nom propre de ce prince se lit de la même manière que celui de Psammetichus Ier, car la légende des deux princes ne diffère que par le second signe de chaque prénom [1]. Les historiens grecs mentionnent l'un et l'autre de ces deux rois.

8. VAPHRÈS OU APRIÈS.

Fils du précédent, régna 19 ans, suivant Jules Africain, 25 ans suivant Eusèbe. Il mourut l'an 570 avant J. C.

Jérémie cite ce prince sous le nom de Vaphriès ou Vaphrès. En 591, Vaphrès fut entraîné dans une guerre contre Nabuchodo-

[1] Atlas, dernière planche, n. 31.

nosor, le destructeur de l'empire de Ninive. Devenu ensuite maître de Tyr, après 13 années de siége, ce conquérant avait tourné ses armes contre Jérusalem. Menacé dans sa capitale, le roi de Juda Sedekyas implora le secours de l'Égypte, et Vaphrès, dont les livres hébreux font Pharaon-Ephrée, intervint vaillamment dans le débat. Mais battu par l'armée chaldéenne, il fut obligé de rentrer en désordre sur le territoire égyptien, désormais voué aux vengeances du terrible roi de Babylone.

Jérusalem fut prise, saccagée et détruite de fond en comble. Les habitans, chassés de leurs demeures, vinrent alors chercher un asile en Égypte. Le prophète Jérémie était du nombre. Les Juifs, trouvant au lieu de leur pays brûlé un pays riche et beau, des maisons commodes et somptueuses, au lieu de maisons sales et mal tenues, admirant des arts, une industrie qu'ils n'avaient pas soupçonnés jusqu'alors, s'habituèrent aisément, à ce qu'il paraîtrait, à un exil qui avait ses beaux côtés. Sujets du roi Vaphrès, ils eurent bientôt adopté les mœurs, les coutumes et jusqu'à la religion du pays. Le prophète Jérémie tonna bien de toute son éloquence contre cette apostasie et cette tendance vers des ado-

rations idolâtres; mais le seul résultat qu'il obtint alors, ce fut de se faire jeter dans une prison et déporter ensuite, chargé de chaînes, dans les terres de Judée.

Cependant l'heure de la vengeance approchait; Nabuchodonosor n'avait pas pardonné à Vaphrès son intervention dans la guerre juive. Il entra en Égypte, l'an 584 avant J. C., à la tête d'une puissante armée, la ravagea dans tous les sens, la greva de taxes énormes, et l'eût dès-lors réunie à sa vaste couronne si des intérêts plus graves ne l'eussent tout d'un coup rappelé vers l'orient de ses Etats. Jérémie ne fut pas, dit-on, étranger à cette guerre des Chaldéens contre les Égyptiens; il reparut même dans le pays à la suite des Babyloniens vainqueurs, et y mourut l'an 577 avant l'ère vulgaire.

Quoiqu'absent de l'Égypte, le vainqueur Nabuchodonosor n'avait pas renoncé à conserver sur elle un patronage lointain, mais réel. En partant il avait laissé Amasis ou Amosis pour gouverner l'Égypte au nom du maître.

Vaphrès pourtant tenait encore dans un coin du territoire, tandis qu'un autre roi, Perthamis, s'était fait proclamer sur un autre point. Ainsi

l'Égypte avait trois rois. Ils régnèrent concurremment pendant quelques années, au bout desquelles Vaphrès étant mort, Amosis réunit dans ses mains tous les pouvoirs et se déclara lui-même roi indépendant de toute l'Égypte.

9. AMOSIS OU AMASIS.

Suivant Eusèbe, ce prince ne régna que 42 ans; mais Jules Africain, cette fois plus exact, fixe à 44 ans la durée de son règne. Devenu maître de l'Égypte, et n'ayant plus rien à redouter de son ancien suzerain de Babylone, dont l'empire venait d'être détruit par les Perses, Amosis fit alliance non-seulement avec les rois de Tyr et d'autres villes syriennes nouvellement affranchies, mais encore avec les Grecs, et entre autres avec Polycrate, roi de Samos.

Ce fut sous Amosis qu'Anaximandre parcourut l'Egypte, d'où il rapporta aux Grecs la connaissance du zodiaque, que les astronomes égyptiens et chaldéens connaissaient depuis de longues années.

Ce prince fut le contemporain du Cyrus qui poussa si loin les armes des Perses et agrandit tant cet empire qui devait plus tard absorber l'Egypte et y procurer une guerre d'iconoclastes.

Amosis mourut l'an 526 avant l'ère vulgaire.

10. PSAMMECHERITES OU PSAMMENITE.

Ce prince n'eut qu'une royauté éphémère. A peine était-il sur le trône d'Egypte depuis six mois, que le fils de Cyrus, Cambyse, parut aux frontières avec une armée innombrable. Il fut impossible de lui opposer de la résistance. L'Egypte devint, en 525, une province persane.

En Psammecherites s'éteignit la 26e dynastie qui avait donné à l'Egypte dix souverains, et qui avait gardé le trône pendant 191 années.

—

CHAPITRE VII.

L'ÉGYPTE SOUS LES PERSES.

De Cambyse à Alexandre. — De l'an 525 à 322 avant l'ère vulgaire, comprenant les 27e, 28e, 29e et 30e dynasties.

27e DYNASTIE.
(PERSES).

Eusèbe et Jules Africain donnent l'un et l'autre huit règnes à la 27e dynastie. Seulement Eusèbe nomme comme second règne celui des Mages omis par Jules Africain. Jules Africain présente pour 4e roi Artabanus omis par Eusèbe.

Eusèbe donne à cette dynastie une durée de 120 ans et 4 mois. Jules Africain lui en attribue 124 ans et 3 mois. Suivant le T. C..., la durée est d'abord de l'an 525 à l'an 413, ce qui fait 112 ans, à quoi ajoutant l'interruption causée par les règnes des dynasties égyptiennes de 352 à l'an 332, on totalise cent

trente ans. A ce propos il faut remarquer toutefois que Manéthon termine ses listes à Nectambo II, et qu'il n'a par conséquent tenu aucun compte des règnes des rois de Perse, depuis que l'Égypte est définitivement devenue une des provinces de l'empire persan.

1. CAMBYSE.

Cambyse, fils de Cyrus, monta sur le trône l'an 529 avant l'ère vulgaire, et l'occupa pendant 7 ans et cinq mois.

Ce fut en 525 et dans la quatrième année de son règne que, marchant tour à tour contre la Lydie et contre l'Égypte, Cambyse dépouilla Crésus du premier de ces royaumes, et Psammecherites du second. Suivant quelques historiens le motif ou le prétexte de l'invasion égyptienne fut le refus du Pharaon-Amasis au roi persan qui lui demandait sa fille en mariage.

Pour laver cet affront Cambyse, s'il faut en croire Ctésias, Hérodote et Athénée, jura la perte de l'Égypte ; il tint parole.

Amasis expira ; mais la haine du Persan lui survécut. A peine Psammecherites était-il installé sur le trône, que les envahisseurs se présentèrent à la frontière d'Egypte. La grande

muraille construite par Sésostris pour assurer le territoire de ce côté ne les arrêta pas un instant ; ils entrèrent. Les ports de mer leur furent aussi livrés par un traître nommé Kombaph, nomarque ou gouverneur du nome littoral. Sa trahison valut plus tard à cet homme le gouvernement de l'Égypte conquise. Les perfidies se tiennent et s'enchaînent. Après celle de Kombaph vint celle d'un Grec d'Halycarnasse nommé Phanès, depuis fort longtemps au service des Pharaons. Cet étranger connaissait les ressources du pays, le fort et le faible de sa défense. Il passa aux Perses et leur dressa un plan de campagne qui décidait la conquête.

Ainsi la prise de Péluse, clef orientale de l'Égypte, fut due aux conseils de Phanès. Sachant que ses habitans adoraient le chat, l'ibis et l'ichneumon, Phanès fit, en montant à l'assaut, porter ces animaux par les soldats du premier rang. Dans la crainte de blesser leurs dieux, les Égyptiens n'osèrent frapper leurs ennemis, et la place se rendit sans coup férir.

Maître de Péluse, Cambyse marcha droit vers la capitale pour y rencontrer le roi son

antagoniste. Psammecherites l'attendait avec une armée mi-partie de Grecs et d'Égyptiens. Dès le premier choc, les Egyptiens plièrent, et les Grecs, trop faibles pour vaincre seuls, opérèrent leur retraite en bon ordre et regagnèrent leur patrie.

Psammecherites avait fui vers sa capitale, Memphis; Cambyse l'y poursuivit. Derrière ses murailles le roi égyptien consulta ses oracles; on ne sait au juste ce qu'ils dirent, mais une ondée de pluie, phénomène dans cette partie de l'Egypte, qui tomba en ce moment, fut regardée par le souverain et par le peuple comme un présage d'infaillibles malheurs. Se croire perdu, c'est l'être. D'ailleurs un acte de lâcheté barbare vint exaspérer le vainqueur, et lui donner une ardeur nouvelle. Des parlementaires envoyés par Cambyse furent égorgés par la garnison de Memphis. Le guerrier persan, furieux, ordonna l'assaut. La capitale égyptienne fut enlevée de vive force, mise à feu et à sang, pillée de fond en comble. Le Pharaon devenu prisonnier du vainqueur, avec toute sa famille, eut à subir comme elle des outrages sans nombre. La princesse dont la main avait été refusée à Cambyse, dégradée de son rang,

et vêtue en esclave, devint une servante du palais, chargée de charrier de l'eau aux cuisines. Le fils du Pharaon et 2,000 Egyptiens, des plus riches et des plus puissans, furent égorgés sous les yeux de ce monarque. Lui-même fut pourtant épargné dans les premiers temps; mais l'histoire ajoute qu'ayant tramé un complot contre l'autorité persane, et trahi par l'un de ses complices, il fut plus tard empoisonné sur l'ordre de Cambyse.

Devenu maître de l'Egypte, le roi persan poussa la haine et la vengeance jusqu'à la folie. Son ennemi Amosis étant mort, il voulut rendre son cadavre responsable de ses fureurs; il se rendit à Saïs, où le roi égyptien avait été inhumé, et fit tirer sa momie du monument funéraire. En sa présence on la perça d'aiguilles brûlantes, on la battit de verges; puis, après avoir épuisé sur elle tous les opprobres et toutes les ignominies, on la fit jeter dans les flammes.

Cambyse était encore à Saïs quand il reçut des lettres de Polycrate, tyran de Samos. Polycrate, long-temps l'allié d'Amosis, l'avait trahi pour entrer dans les plans d'invasion du roi des Perses. A peine fut-il Cambyse établi dans sa nouvelle capitale qu'il expédia vers les

comme il en existe peu dans l'histoire des rois et des peuples.

C'est au règne de Cambyse que l'on reporte la construction de la citadelle nommée la Babylone d'Égypte, et dont les ruines visibles de nos jours portent encore le nom de *Bablyoun*. Des archéologues ont cru pourtant qu'il fallait faire remonter la Babylone d'Égypte au règne de Nabuchodonosor [1].

Cambyse ne quitta l'Égypte que lorsqu'il y eut épuisé la mesure de toutes les cruautés. Dès l'an 522 avant l'ère vulgaire, Cambyse tomba dans un délire furieux et fit tuer son beau-frère Smerdis, auquel il ne survécut que peu de temps.

2. SMERDIS LE MAGE OU FAUX-SMERDIS.

Après la mort de Cambyse, les mages s'emparèrent du pouvoir. Choisissant l'un d'eux nommé par quelques historiens Phendadates, ils le donnèrent pour le frère de Cambyse, Smerdis mort assassiné.

Smerdis le mage régna sept mois de l'année

[1] On a trouvé sur des monumens égyptiens le cartouche royal de Cambyse, où son nom est inscrit en caractères hiéroglyphiques : voyez la dernière planche de notre atlas, n. 32.

522 avant l'ère vulgaire. Son règne n'est pas compté par Jules Africain. La conspiration ayant été découverte, ce faux Smerdis fut tué par sept principaux officiers de la cour de Perse, qui, ne voyant ensuite autour d'eux aucun rejeton de la famille royale, résolurent de tirer au sort pour savoir à qui échoirait la couronne. Le hasard favorisa Darius, fils d'Hystaspes, qui monta sur le trône l'an 522 avant J. C.

3. DARIUS, FILS D'HYSTASPES, OU DARIUS Ier.

Ce prince régna 36 ans. L'histoire de l'Egypte offre peu d'événemens saillans à cette époque. La vieille série des Pharaons semblait comme effacée à côté des civilisations littéraires et guerrières qui se produisaient alors. La Grèce offrait, avec orgueil, Pindare, Phrynicus, Pythagore, Démocrite, Zénon : Harmodius chassait les tyrans d'Athènes : Rome expulsait les Tarquins et proclamait la république. L'an 505, Darius marchait contre les Scythes qui taillèrent son armée en pièces; puis, à la prière de Phrotime, mère d'Arcésilas, il envoyait contre Cyrène, le gouverneur persan de l'Egypte, Aryandès, qui soumit cette

ville. En 503, commença une autre guerre, où Mardonius s'empara de l'Ionie, de la Thrace, de la Macédoine et d'autres provinces qu'il rallia à la Perse; elle eût été fatale à l'indépendance grecque, si l'immortel Miltiade n'eût sauvé son pays par la victoire navale de Marathon.

La nouvelle d'un échec essuyé par les Perses redonna quelques velléités d'indépendance au reste des annexes de ce royaume. L'Egypte avait depuis le triomphe de Cambyse supporté avec une résignation passive le joug sanglant et lourd de la dynastie étrangère. L'an 487 avant J. C., moins de quatre ans après la bataille de Marathon, elle se crut assez forte pour se soulever contre l'autorité persane. Ce mouvement eut un plein succès. Le gouverneur nommé par Darius fut chassé de Memphis.

Réunie à la Cyrénaïque, au pays de Barqah, et à une partie de la Libye, l'Egypte formait alors une des plus belles satrapies de la Perse. On réservait pour le trésor royal de Suze les produits de la pêche du Nil et du lac Mœris, et outre plus de six cents talens d'impôt qui étaient exigés de la nation égyptienne, on la contraignait à nourrir et à payer la nombreuse garnison de Memphis, aussi bien que

120,000 soldats persans qui gardaient ses frontières.

Des forces aussi considérables ne purent rien toutefois contre la révolte, tant il y avait, au cœur de la population, de haines contre les bourreaux de l'Egypte. Darius mourut dans l'année même de la révolte, après avoir désigné son fils aîné Xercès pour son successeur au trône.

4. XERCÈS Ier, OU LE GRAND.

L'avènement de ce prince date de l'an 486 avant l'ère vulgaire.

Xercès était roi de Perse depuis deux ans, quand il résolut de ramener sous sa domination l'Egypte, redevenue indépendante. Il envoya une armée considérable, qui réalisa de nouveau cette conquête avec promptitude et bonheur; puis il désigna pour régner sur cet État son frère Achemenès qui prit le titre de vice-roi. Dans la même année où l'Egypte fut reconquise, naquit le Grec Hérodote qui devait écrire d'une manière si remarquable l'histoire de ce pays.

Cette facile victoire sur l'Égypte enfla l'ambition de Xercès, et ce fut trois ans plus tard, l'an 481 avant l'ère vulgaire, qu'il recommença

cette guerre contre les Grecs, guerre si fatalement terminée par son père. Ses premières armes furent heureuses. Avec une armée innombrable, il parvint à se rendre maître d'Athènes, après avoir laissé 200,000 hommes sur le chemin; mais battu la même année à Salamine (480 ans avant J. C.), il se vit forcé de prendre honteusement la fuite, expiant sa hardiesse par de nouvelles défaites à Platée et à Mycale.

En 465 avant notre ère, ce prince, après 21 ans de règne, fut assassiné par un officier de ses gardes, Artaban, qui s'empara du trône.

On possède à Paris, parmi les antiques du musée de la bibliothèque royale, un monument bien remarquable du règne de Xercès, et de sa domination en Egypte. Ce monument est un vase d'albâtre, portant à la fois une double inscription, l'une en caractères cunéiformes ou persépolitains, l'autre en hiéroglyphes égyptiens. L'inscription persépolitaine [1] offre le nom de Xercès parfaitement reconnaissable et écrit KH-CH-Ê-A-R-CH-A, selon l'orthographe persane altérée par les Grecs suivant leur coutume. L'inscription égyptienne est un car-

[1] Atlas, dernière planche, n. 33.

touche royal [1] où ce même nom se lit en caractères phonétiques. Rozières a découvert en Égypte, pendant l'expédition française, un monument portant des caractères de même nature.

5. ARTABAN.

L'usurpateur accusa du meurtre royal qu'il venait de commettre, Darius fils puîné de Xercès Ier, et frère d'Artaxercès, héritier présomptif du trône. Il installa un tribunal pour le faire juger et condamner à mort, puis il se hâta d'exécuter la sentence, les uns disent de ses propres mains.

L'usurpation et le mensonge n'eurent toutefois qu'un temps. Le véritable coupable fut reconnu, détrôné, condamné à mort et exécuté à son tour après quelques mois de règne.

6. ARTAXERCÈS Ier, OU LONGUE-MAIN.

Cet Artaxercès avait été, suivant la plupart des chronologistes, associé à l'empire par son père Xercès Ier, neuf ans auparavant.

Comme ses prédécesseurs il eut à soutenir cette guerre toujours allumée et toujours fatale entre les Perses et les Grecs. Cette guerre n'é-

[1] Atlas, dernière planche, n. 34.

tait pas seulement désastreuse par ses résultats immédiats; mais elle exerçait encore une réaction fâcheuse sur les anciennes conquêtes de la Perse, à qui l'état précaire de ce grand empire donnait de nouvelles espérances d'émancipation. L'Egypte fut de ce nombre.

L'Egypte avait été heureuse et assez tranquille sous Achemenès, dont l'administration fut paternelle et douce; mais à la mort de ce vice-roi survinrent des maîtres moins clémens, plus occupés à pressurer les populations qu'à les régir. De là intermittence de troubles et de séditions; l'Égypte n'était alors ni dépendante, ni libre; elle murmurait, elle s'agitait toujours, tantôt avec éclat, tantôt dans la poussière. Les élémens d'une indépendance glorieuse existaient de nouveau; mais personne ne se présentait pour les mettre en œuvre. La révolte avait des bras; mais il lui manquait une tête. Cette tête se trouva; ce peuple d'esclaves eut son Spartacus.

C'était un étranger nommé Inare, possesseur d'une petite souveraineté dans la région Libyque. Il sema partout des germes de révolte; puis, quand il les vit suffisamment fécondés, il se déclara le chef des mécontens, mar-

cha sur Memphis et s'en empara malgré l'armée persane. Ainsi un aventurier bravait les colères du plus puissant roi du monde. Inare, d'un côté, Artaxercès de l'autre; ce ne fut pas Artaxercès à qui le terrain resta.

Sentant combien son succès était précaire, s'il ne s'appuyait que sur les peuples qu'il venait d'affranchir, Inare tourna les yeux vers la nation dont le courage remplissait alors le monde; il songea aux Grecs, aux vainqueurs de Platée et de Marathon; il les appela comme auxiliaires. La politique ordonnait aux Athéniens de ne pas repousser cette offre, et de venir attaquer sur son propre territoire le colosse qui les menaçait depuis si long-temps. Leur alliance fut conclue.

Le premier concours des Athéniens fut la destruction de cinquante vaisseaux persans qui couvraient les côtes de l'Egypte sur la Méditerranée; après quoi, remontant le Nil, ils s'unirent à Inare, et l'aidèrent à délivrer les villes du Delta et de l'Heptanomide des garnisons persanes.

A ces nouvelles la Perse se réveilla. 100,000 hommes et quatre-vingts vaisseaux furent envoyés en Egypte, sous la conduite d'Acheme-

nide, frère du souverain régnant. Ce choix était une faute. Achemenide, homme de cour plutôt que soldat, ayant offert la bataille aux Egyptiens d'une manière désavantageuse pour lui, se fit battre et tuer. Les débris de son armée purent à grande peine se replier sous les murs de Memphis, où ils se renfermèrent.

Inare les y assiégea; à l'aide de ses Grecs et de ses Egyptiens, il enleva deux enceintes de la ville; mais il en restait une troisième, plus forte, mieux gardée, presqu'inaccessible. Ce siége fut prolongé pendant trois ans. La garnison, espérant toujours qu'Artaxercès se souviendrait d'elle, tint bon contre tous les efforts des assaillans. Cette résistance fut fatale à Inare et aux soldats qui combattaient sous ses drapeaux.

En effet Artaxercès songea enfin à l'Egypte et à l'armée dévouée qui y combattait pour lui. Un nouveau général, Megabyze, partit avec 200,000 soldats et trois cents voiles, se grossit sur sa route de tous les auxiliaires épars qu'il rencontra, entra dans Memphis débloquée, rejoignit Inare, qui, vaincu et blessé dans une action décisive, se vit contraint de s'enfermer dans Byblos. Les rôles avaient changé; l'insurrection n'attaquait plus; elle en était réduite à

se défendre. La Byblos d'Egypte était située dans l'île Prosopitide, formée par deux bras du Nil, navigables l'un et l'autre. Les Grecs auxiliaires d'Inare abritèrent leur flotte dans l'un de ces bras, et soutinrent contre toutes les forces persanes un siége d'un an et demi.

Désespérant d'entrer dans Byblos, l'épée à la main, Megabyze eut la patience de creuser des canaux dans la plaine environnante pour pouvoir, à un jour donné, épuiser le bras du Nil dans lequel stationnait la flotte grecque. La saignée eut lieu en effet, et les vaisseaux restèrent si complètement à sec, que, pour éviter de les voir tomber entre le mains des Perses, les Athéniens y mirent le feu eux-mêmes. Ce sacrifice consommé, ces héroïques guerriers se formèrent en bataillon carré, et au nombre de quelques mille se présentent devant 100,000 ennemis en leur offrant fièrement le combat. Les Perses savaient quelles ressources de courage possédaient les Grecs dans les heures critiques; ils savaient ce qu'il en avait coûté à Xercès, pour les avoir réduits au désespoir. Megabyze aima donc mieux leur ouvrir un libre passage que de les combattre.

Il ne restait plus alors à réduire qu'Inare

et les restes de l'armée égyptienne. Bloqués dans l'île Prosopitide, sans espoir d'être secourus, ces derniers n'en persistèrent pas moins dans une héroïque résistance.

Ils tinrent si long-temps en échec l'armée de Megabyze, que celui-ci, touché de cette valeur et de ce dévouement, accorda à Byblos une capitulation honorable. Quand ce dernier boulevard de l'indépendance égyptienne eut été livré au vainqueur, la Perse régna de nouveau en souveraine et en despote dans la vallée du Nil, l'an 456 avant l'ère vulgaire. Inare ne jouit pas long-temps du bénéfice de la capitulation de Byblos : au mépris de la parole donnée, Artaxercès le fit jeter dans une prison et attacher ensuite sur une croix.

Depuis ce temps jusqu'à la mort d'Artaxercès, l'Egypte resta tranquille et soumise. Mais la Grèce se vengeait. La Grèce était alors dans sa période de gloire, dans l'ère des Eschyle et des Périclès. Elle força en l'an 449 avant J. C. le monarque persan à signer une paix honteuse; mais bientôt des dissensions intérieures gâtèrent cette situation, et permirent à Artaxercès de raffermir sa puissance ébranlée. Après un règne de 41 ans, Artaxercès I[er]

mourut l'an 424 avant J. C., laissant ses frontières intactes et ses conquêtes pacifiées.

7. XERCÈS II; — 8. SOGDIANOS.

Le fils de ce monarque, Xercès II, ne régna que deux mois. A peine était-il installé sur le trône qu'il fut assassiné par Sogdianos, le Sogdien de nos historiens et l'un des fils naturels d'Artaxercès Ier.

Le fratricide ne resta que sept mois sur le trône. L'un de ses frères, Darius, surnommé *Nothus* ou le Bâtard, suivant quelques historiens, *Ochus*, suivant d'autres, fils naturel comme lui d'Artaxercès Longue-Main, le tua à son tour pour s'installer à sa place.

9. DARIUS II, OU LE BATARD.

Darius-Ochus, ou Darius-Nothus, est aussi nommé Darius II. Il monta sur le trône de Perse, l'an 424 avant l'ère vulgaire, aussitôt après le meurtre de Sogdianos. Son règne dura 19 ans; il mourut l'an 405 avant l'ère vulgaire.

Sous lui l'Égypte se souleva de nouveau et proclama une dynastie nationale. Cette révolution eut lieu l'an 413; elle eut pour chef un prince nommé Amyrtéos, qui fonda une nouvelle dynastie pharaonienne.

Darius occupé alors à suivre de l'œil les guerres intestines qui dévoraient les contrées grecques, tenu d'ailleurs en échec par les Mèdes qui avaient secoué le joug persan, Darius ferma les yeux sur la nouvelle insurrection égyptienne. Le vaste empire des Cyrus et des Cambyse portait déjà en lui ces symptômes de décadence et de démembrement qui allaient bientôt se révéler au monde d'une manière plus éclatante.

28e DYNASTIE (SAÏTES).

Depuis que l'Egypte était rentrée sous la domination persane, c'est-à-dire depuis l'an 456 avant l'ère vulgaire, elle avait eu, au lieu de gouverneurs, des rois tributaires de race égyptienne, il est vrai, mais se reconnaissant comme vassaux et feudataires des rois de Perse. Ces rois dépendans et avilis ne sont pas même mentionnés par les annalistes égyptiens; leurs noms ne figurent pas sur leurs tables officielles. Tout ce que l'on sait, c'est qu'il y eut parmi eux :

1o. Un Gnarus, ou Gnaros, sans qu'on sache l'époque certaine de son règne, et que Manéthon ne cite pas.

2o. Un Pausirès, ou Pausiris, aussi peu connu.

3°. Un Psammeticus, descendant, dit-on, de l'ancien roi Psammeticus.

Ces trois princes, étrangers aux annales égyptiennes, ne sont mentionnés que par les auteurs grecs qui ne précisent ni le temps de leur règne ni les événemens qui ont pu se passer pendant leur durée.

Le seul fait que cite Diodore de Sicile, est l'assassinat commis par Psammeticus sur un Egyptien nommé Tamos, qui, après avoir passé quelques années au service de la Perse, s'était retiré à Memphis. On le tua pour avoir ses trésors.

AMYRTÉOS.

Ce prince, l'Amyrthœus ou Amyrthanus d'Eusèbe, est le premier roi de la 28e dynastie suivant Manéthon. Ce fut en effet à lui que commença la nouvelle ère d'indépendance; il régna malgré la Perse et contre la Perse.

Amyrtéos descendait d'une branche des anciens Pharaons, dont quelques rejetons avaient survécu aux massacres de Cambyse. L'an 413, il sortit des marécages du Delta à la tête d'une troupe d'élite, tomba à l'improviste sur les Persans qui gardaient les frontières, les défit

et s'empara peu à peu de toute l'Egypte, où il rétablit une souveraineté indigène. Ce prince, suivant Eusèbe et Jules Africain, ne régna que six années; il mourut l'an 407 avant l'ère vulgaire.

En lui s'éteignit cette 28e dynastie dont il était à la fois le premier et le dernier monarque, ayant dans un règne de quelques années assuré la nouvelle émancipation de l'Egypte.

29e DYNASTIE.

Cette dynastie, suivant Eusèbe et Jules Africain, est celle des *Mendésiens*. Eusèbe lui donne cinq rois, tandis que Jules Africain ne lui en attribue que quatre. Eusèbe lui attribue aussi 21 ans 4 mois de durée; Jules Africain 20 ans et 4 mois seulement.

D'après les tables chronologiques, cette dynastie de quatre rois seulement aurait régné de l'an 407 avant l'ère vulgaire à l'an 375, ce qui lui donnerait une durée de 32 ans. Ce dernier calcul paraît le plus exact.

1. NEPHRÈS, OU NEPHERITÈS.

Intrônisé l'an 407 avant l'ère vulgaire, ce prince, le Nepheréïtes ou Nephereus de quelques annalistes, régna 6 ans suivant Eusèbe et

Jules Africain. Les tables chronologiques portent toutefois son règne à 18 ans, c'est-à-dire jusqu'à l'an 389 avant l'ère vulgaire.

Résolu d'asseoir mieux encore une indépendance si vaillamment conquise par Amyrtéos, il contracta, l'an 396 avant l'ère vulgaire, une alliance avec Agésilas, roi de Lacédémone, alors en guerre avec le roi de Perse. Son contingent d'auxiliaire consista en 100 galères, chargées de munitions et de soldats. Malheusement ces vaisseaux abordèrent à Rhodes, et les Rhodiens s'en emparèrent. Plus tard d'autres convois parvinrent et furent d'un utile secours aux Grecs.

La guerre tourna, comme on le sait, en faveur des Lacédémoniens, et sans doute l'Egypte pouvait revendiquer sa part de cette gloire. Ainsi cette puissance était remontée au rang de nation libre; son alliance était recherchée par tous les princes ennemis de la Perse. Evagoras, qui venait de rentrer dans l'île de Chypre, ne put s'y maintenir que grâce à l'appui et au concours de Néphrès. Après un règne de 18 ans, ce prince illustre mourut l'an 389 avant notre ère.

Champollion le jeune a trouvé le cartouche

de Néphrès sur l'un des monumens égyptiens qui existent à Paris [1]. Ce monument est l'un des beaux sphinx en basalte, placés au Musée du Louvre, dans la salle de Melpomène.

Le prénom du prince renferme le titre : *chéri des dieux;* dans le second cartouche on lit le nom propre du prince *Naï-Froués* ou *Naï-Frouïs*.

2. HAKORIS.

Fils et successeur de Néphrès, il eut à défendre la position indépendante de l'Egypte contre la Perse, alors plus forte que la Grèce, qui à son tour s'était vue réduite à signer une paix honteuse. Hakoris non-seulement résista à cette puissance, mais put encore envoyer des secours utiles à Evagoras que les Perses menaçaient toujours dans son île de Chypre.

Sous Hakoris, la Perse, qui ne s'était pas résignée encore au fait accompli de l'indépendance égyptienne, combina de grands préparatifs de guerre. Mais l'importance même de ces préparatifs empêcha que l'invasion ne fût ni prompte ni immédiate. On voulait envoyer des milliers d'hommes et un matériel immense,

1 Atlas, dernière planche, n. 35.

et plusieurs fois, au moment de se mettre en campagne, des impossibilités empêchèrent ces masses de se ruer vers la vallée du Nil.

Hakoris mourut sur ces entrefaites l'an 376 avant notre ère, laissant l'avenir gros de tempêtes.

Le cartouche royal [1] de ce prince a été également retrouvé par Champollion le jeune sur le second des sphinx dont il a été question plus haut. Le nom de Hakoris sur les monumens est *Hakor*.

3. PSAMMOUTHIS.

Fils de Hakoris, il hérita de son trône et de son courage.

Il était à peine couronné roi qu'Artaxercès II, successeur de Darius II, envoya enfin des masses d'hommes contre l'Egypte, sous la conduite de Pharnabaze et d'Iphicrate. Les Perses, conduits par des chefs incapables et indolens, échouèrent dans leur entreprise; mais la victoire coûta cher aux Egyptiens. Le brave Psammouthis fut tué dans l'un des glorieux combats qui marquèrent cette campagne. Cette catastrophe arriva l'an 375 avant notre ère.

1 Atlas, dernière planche, n. 36.

4. ANAPHÉRITÈS.

Soldat courageux comme son prédécesseur, Anaphéritès périt comme lui dans une bataille contre les Perses, heureuse pour les Egyptiens puisqu'ils y triomphèrent, fatale parce qu'ils y perdirent un autre vaillant souverain.

A ce roi se termina la 29e dynastie, éteinte par la mort presque simultanée des trois derniers princes. Alors commença une autre dynastie de princes égyptiens, la 30e de Manéthon, dite des *Sébennytes*.

Après Anaphéritès Eusèbe place un 5e prince qu'il fait régner un an, et qu'il nomme Muthis; mais ce nom qui ne se trouve pas dans la liste de Jules Africain semble constituer un double emploi et une simple transposition du nom d'*Amyrthéos* altéré par les copistes.

30e DYNASTIE (PRINCES DE SEBENNYTUS).

Cette dynastie se compose de trois rois suivant Eusèbe et Jules Africain, qui ne diffèrent que sur le nombre d'années de règne attribuées au premier et au dernier de ces princes. Aussi le total que chacun d'eux affecte à la dynastie entière est-il très-différent. Eusèbe

dit 20 ans, Jules African 38; les tables chronologiques disent 25.

1. NECTANEBIS I[er].

Premier souverain de la 30[e] dynastie, se nomme aussi *Nectanebès* et *Nectenabo*. Eusèbe le fait régner 10 ans, Jules Africain 18; les tables chronologiques 12.

En prénant possession du trône, ce prince se trouva face à face avec les lieutenans d'Artaxercès II, mais il était entouré de soldats héroïques que le seul nom de *Perse* exaspérait jusqu'à la fureur. Cet élan des troupes, la mésintelligence survenue entre les généraux ennemis, le débordement imprévu du Nil sauvèrent l'Egypte d'un nouvel esclavage; les Perses furent chassés de son territoire.

Libre du souci de l'invasion, Nectanebis assit mieux sa force et sa puissance. Il contracta alliance avec divers souverains de la Grèce, et Agésilas vint en personne à Memphis pour le faire entrer dans une ligue contre les Thébains qui menaçaient la liberté de sa patrie.

Nectanebis I[er] mourut l'an 363 avant l'ère chrétienne.

2. TAKHOS.

Takhos, le Teos d'Eusèbe et de Jules Afri-

cain, régna suivant eux deux années, et un an seulement suivant les tables chronologiques.

A son avènement, le roi des Perses Artaxercès II était sur le point de lancer de nouveaux bataillons contre l'Egypte, quand la révolte des satrapes vint faire diversion à ce projet. Ne s'abusant point toutefois sur les intentions de la Perse, Takhos comprit qu'il serait utile d'annuler l'effet d'une agression en la prévenant; il marcha vers la Phénicie qui alors était vassale de la Perse, et s'en empara.

Ce triomphe eut lieu en partie à l'aide d'auxiliaires grecs, dont Takhos avait su se ménager l'alliance. Malheureusement il manqua de tact dans une occasion importante et gâta ainsi lui-même ses affaires. Le général qui l'aidait dans ses expéditions contre la Perse était le grand Agésilas. Agésilas était, comme on sait, d'une taille petite et grêle. Takhos ne vit le général que sous ce côté; il ne crut pas qu'un pareil physique cachât un héros; il poussa l'absurdité jusqu'à lui refuser le commandement de l'infanterie des troupes alliées pour le donner à l'Athénien Chabriès qui déjà commandait la flotte. Cette faute perdit Takhos. A peine était-il arrivé en Phénicie que la nouvelle parvint

au camp d'une révolte en Egypte. La contrée avait proclamé un prince de la famille royale sous le nom de Nectanebis II. Ce n'était rien, si l'on avait eu l'armée pour soi. Mais Agésilas se déclara pour l'usurpateur, et avec lui les Grecs auxiliaires. Abandonné de ses soldats, Takhos resta seul dans son camp, et s'échappa avec peine pour se réfugier dans les rochers arabiques, tandis que son fils allait mendier un asile à la cour du roi de Perse.

3. NECTANEBIS II.

Nectanebis II ne trouva plus d'obstacle alors à la libre possession du pouvoir. La Perse même ne chercha point à lui contester la jouissance du trône tant que régna Artaxercès II; mais ce monarque étant mort l'an 360 avant notre ère, et dans la deuxième année du règne de Nectanebis II, le fils du roi de Perse, Artaxercès-Ochus ou Artaxercès III (l'Assuérus de la Bible suivant quelques historiens), exigea du roi d'Egypte qu'on lui livrât les familles juives qui à diverses époques étaient venues chercher un asile dans la vallée du Nil. Pour ne pas allumer la guerre, Nectanebis II se soumit à cette remise, et aussitôt le roi de Perse fit déporter ces familles en Hircanie.

Une lutte avec la Perse eût été, à cette époque, d'autant plus dangereuse, qu'une guerre intestine désolait alors la contrée. Un mécontent, à la tête de 100,000 hommes, disputait alors à Nectanebis II la couronne enlevée à Takhos. Tant que Nectanebis II se refusa à suivre les conseils du Grec Agésilas, la fortune lui fut contraire; l'armée rebelle battit son armée, et lui-même se vit assiégé dans sa capitale; mais dès que le soin des opérations eut été remis au général grec, la chance tourna, les révoltés furent battus, et leur chef tomba au pouvoir du vainqueur.

Agésilas avait sauvé l'Egypte d'un ennemi intérieur; mais quand un ennemi plus terrible lui arriva du dehors, ce chef n'était plus là.

Les Phéniciens s'étant révoltés contre la Perse, Nectanebis II se crut assez bien assis pour envoyer à leur secours Mentor de Rhodes avec 4,000 Grecs. Cette démonstration impolitique causa sa ruine. Artaxercès-Ochus marcha sur la Phénicie, y massacra 100,000 hommes, incendia Sidon, la capitale de la contrée, puis se rabattit sur l'Egypte. Trois armées y pénétrèrent à la fois; la première, commandée par le Thébain Lacharès, mit le siége devant

Péluse ; la seconde, sous les ordres de Nicostrate, remonta le Nil, et menaça à la fois les métropoles du Delta et de l'Heptanomide ; la troisième, devant servir de réserve, était sous les ordres de ce même Mentor de Rhodes, peu auparavant au service de l'Egypte et qui l'avait quitté pour se mettre à la solde des Perses.

Les Egyptiens amollis et mal commandés ne résistèrent nulle part : un corps de troupes auxiliaires fit seul son devoir, mais il fut battu par Nicostrate, et le Pharaon, désespérant de tenir la campagne, abandonna ses lignes pour aller s'abriter derrière les murs de la capitale.

Abandonnée, Péluse capitula ; profitant des passages ouverts, Mentor marcha vers le Delta, offrant d'une main l'amnistie, de l'autre montrant le glaive. Tout s'amenda et se soumit. A l'aspect de cet abandon général, Nectanebis II n'osa même plus tenir dans Memphis ; il ramassa à la hâte ses trésors, et se réfugia en Ethiopie, où il vécut encore trois années.

Telle fut l'issue de cette révolution qui livra pour la troisième fois l'Egypte aux Perses, l'an 350 avant l'ère vulgaire.

Ce fut l'extinction totale et définitive des dynasties pharaoniennes qui, depuis vingt-quatre siècles, avaient, au nombre de vingt-neuf, régné successivement sur l'Egypte.

SUITE DE LA 27e DYNASTIE (ROIS DE PERSE).

11. ARTAXERCÈS II, OU OCHUS; —12. ARSÈS; —13. DARIUS III.

Cette restauration si facile pour les conquérans devint sanglante et fatale aux peuples conquis. Les promesses royales furent violées; l'amnistie ne fut qu'une amère dérision. Artaxercès-Ochus traita l'Egypte comme une ville prise d'assaut, mettant pendant de longues années tout le territoire à feu et à sang, fier d'imiter en cela Cambyse, et se croyant plus grand et plus fort à mesure qu'il ordonnait plus d'atrocités révoltantes.

Pour mieux singer Cambyse, il voulut insulter aussi les dieux et les temples. On renouvela les incendies et les mutilations de monumens; enfin, par un plagiat ridicule et barbare, Artaxercès-Ochus alla jusqu'à arranger à son tour une cérémonie publique dans laquelle, entouré de ses officiers, il tua de sa main un autre bœuf Apis.

Le roi de Perse mourut l'an 339 avant notre ère, après un règne de vingt ans, sur lesquels il faut compter onze ans de souveraineté égyptienne.

A ce prince succéda Arsès ou Arsamès, qui périt l'an 335.

Puis vint Darius-Codomanus, ou Darius III, qui devait, après cinq ans seulement de règne, clore cette nouvelle série de souverains persans.

Pendant tout cet intervalle, le sort de la malheureuse Egypte alla toujours empirant. Les indigènes n'étaient plus alors que de misérables ilotes, au service et à la merci des vainqueurs, n'ayant ni le courage ni la force de briser leurs chaînes.

Ce fut alors qu'arriva pour eux un libérateur inattendu, maître nouveau, plus clément, plus humain, et qui devait leur imposer des conditions moins onéreuses et un patronage moins abrutissant.

L'étoile d'Alexandre-le-Grand s'était levée sur l'Orient.

CHAPITRE VIII.

L'ÉGYPTE SOUS LES GRECS.

Alexandre et les Lagides. — D'Alexandre à Auguste. — De l'an 332 à l'an 30 avant l'ère vulgaire.

C'était alors une époque fatale pour le grand empire des Perses. Des guerres extérieures et des révolutions de palais se combinaient pour pousser ce colosse vers sa ruine. Artaxercès-Ochus était mort empoisonné par l'eunuque Bagoas, qui intrônisa un fantôme de roi, Arsès, le plus jeune des fils de sa victime, et régna sous son nom pendant deux années : puis Arsès avait été lui-même immolé à son tour à l'ambition de Bagoas, qui l'avait remplacé par Darius-Codomanus.

La Grèce, au contraire, venait de comprendre la nécessité de former un faisceau soit comme moyen d'agression, soit comme moyen de défense contre la Perse. Un traité d'union

fut signé, et le roi de Macédoine, Philippe, devait être le chef de toutes les forces grecques dirigées contre les Persans. La mort de cet habile général, assassiné par Pausanias, retarda l'ouverture de la campagne; mais l'an 335 avant l'ère vulgaire, les Grecs, réunis à Corinthe, transmirent les droits du défunt à son fils Alexandre, et en de telles mains la guerre devint bientôt active et sérieuse.

ALEXANDRE-LE-GRAND.

A peine élu, Alexandre fit passer ses troupes en Asie. Elles consistaient en 30,000 fantassins et 5,000 chevaux. Les Perses méprisèrent d'abord cette poignée d'hommes, mais les victoires du Granique et d'Issus leur apprirent bientôt ce que pouvaient l'audace, la tactique et le courage. Alexandre, maître du littoral de l'Asie-Mineure, se rabattit sur l'Égypte, l'un des plus beaux fleurons de la couronne persane. Sur sa route il distribua des royaumes; emporta Tyr après la plus vive résistance, réunit cette ville orgueilleuse à Sidon qu'il donna à Abdolonyme, se rendit maître de Damas et de tous les trésors qu'elle renfermait; prit ensuite Gazzah et Jérusalem, puis entra en Egypte l'an 332 avant l'ère vulgaire,

Péluse, la clef du territoire, se rendit et reçut une garnison macédonienne; Héliopolis et Memphis se rendirent aussi à leur tour. Partout les armées persanes se retirèrent devant le jeune et hardi conquérant; partout les populations indigènes se rallièrent à un maître qui ne brûlait ni dévastait, et s'annonçait plutôt comme le libérateur que comme le dominateur de la contrée. Aucune ville ne fut détruite, aucun homme ne fut immolé après la victoire. Alexandre récompensa même les guerriers qui avaient tenu bon jusqu'au dernier moment pour leur ancien souverain le roi des Perses. Le jeune héros savait reconnaître le courage et la fidélité même chez ses ennemis.

Alexandre fit plus encore. Les conquérans perses ne s'étaient révélés aux indigènes que par une haine profonde contre l'ancien culte du pays. Lui, il rendit un hommage public à ce culte. Au lieu de mutiler des statues comme Cambyse, il en fit ériger. Loin d'éventrer de sa main le boeuf Apis, et de le faire servir à sa table, il fit rendre des hommages publics à ce dieu de l'Egypte.

Cette conduite si politique et si sage gagna au nouveau conquérant les cœurs des sujets

que ses armes avaient soumis. Il régna sur l'Egypte pacifiée et tranquille ; il fonda sur les ruines de l'ancienne Racotis une ville à laquelle il donna son nom, Alexandrie, qui devait grandir si vite en importance et en population. Peu de siècles après sa fondation, Alexandrie était l'une des principales villes du monde, et le centre le plus actif des échanges commerciaux de l'univers entier [1].

On sait comment Alexandre poussa vers l'Orient sa marche hardie et triomphale, la bataille d'Arbelles qui décida du sort de la Perse et du roi Darius, le mariage du vainqueur avec la fille du vaincu, Statira, son couronnement comme roi des Perses, sa domination sur toute la Haute-Asie et sur les Indes, enfin sa mort arrivée à Babylone, l'an 324 avant l'ère vulgaire, ses obsèques et le transport de son cercueil d'or, l'an 322, dans sa ville d'Alexandrie, pour y être renfermé dans un magnifique sarcophage de basalte [2].

[1] Voyez les cartouches royaux d'Alexandre-le-Grand, dernière planche de notre atlas, nos. 37 et 38.

[2] Ce sarcophage fait aujourd'hui le principal ornement du Musée de Londres. (Neuvième salle, n. 1).

LAGIDES. — 1. PTOLÉMÉE I[er], SURNOMMÉ SOTER I[er].

Les généraux d'Alexandre s'étant partagé entre eux les conquêtes de ce prince, la satrapie d'Egypte échut à Ptolémée fils de Lagus, malgré l'opposition de Perdiccas, qui essaya vainement d'élever dynastie contre dynastie, et périt en traversant le Nil.

Ptolémée monta donc sur le trône d'Egypte, l'an second de la CXIV[e] olympiade, l'an 322 avant J. C. Cette date est celle que tous les historiens adoptent et qui figure même sur les monnaies, quoiqu'en prenant possession du trône d'Egypte, Ptolémée ne prît point d'abord le titre de *roi*, mais celui de *gouverneur* à l'imitation de ses co-partageans dans l'héritage immense du grand roi. Il paraîtrait même que Ptolémée reconnut, pour un temps, la suzeraineté au moins nominale de Philippe-Aridée, frère d'Alexandre, quoique fils d'une autre mère. Cette circonstance semble résulter d'un double cartouche hiéroglyphique [1], dessiné par M. Huyot, membre de l'Institut, sur une paroi du palais de Louqsor, cartouche qui lui a paru plus moderne que le reste de l'édifice.

[1] Atlas, dernière planche, n. 39.

Ce cartouche porte en effet le nom *Philippos*, précédé du titre : *roi approuvé et chéri par Ammon-Ra, fils du Soleil*, titre que l'on sait n'avoir jamais été attribué qu'au souverain.

Le seul Philippe dont il puisse être question ici est évidemment Philippe-Aridée, l'autre Philippe, père d'Alexandre, n'ayant jamais eu aucun rapport direct ou indirect avec l'Egypte. On sait d'ailleurs que Ptolémée, fils de Lagus, ne prit point le titre de roi, durant les sept années que vécut, après son installation en Egypte, cet Aridée roi de Macédoine. Antipater lui-même, qui était alors tout-puissant en Grèce, confirma, l'an 319 avant J. C., Ptolémée dans son gouvernement égyptien, ce qui implique une idée de dépendance et de vasselage.

Gouverneur ou roi, Ptolémée Ier eut à cœur d'assurer et d'affermir sa position en Egypte. L'an 317 avant l'ère vulgaire, il envoya une flotte en Cilicie, prit ensuite parti pour Seleucus, qu'Antigone, à qui étaient échues la Phrygie et la Lydie, avait chassé de Babylone, puis il fit sa paix avec cet ennemi, quand une révolte des Cyrénéens ses sujets le rappela dans ses États.

Cependant l'année suivante, cette insurrec-

tion étant apaisée, Ptolémée reprit les armes, et s'empara de l'île de Chypre. Son épouse, la reine Bérénice [1], venait de le rendre père d'un fils qui lui succéda, sous le nom de Ptolémée Philadelphe, et tous les généraux successeurs d'Alexandre, s'étant couronnés rois, il en prit dès-lors le titre et le déclara sur-le-champ transmissible par voie d'hérédité.

Sous le prétexte de secourir quelques villes grecques opprimées, Ptolémée essaya vers ce temps une descente malhéureuse et impolitique. Attaqué à son tour par Antigone, l'an 306 avant l'ère vulgaire, il fut obligé d'user de toutes ses ressources pour repousser cet envahisseur. Chassé de l'Egypte, Antigone se rabattit sur l'île de Rhodes, qui eût succombé sous ses coups, si Ptolémée n'y avait fait passer à l'instant des secours considérables. Ce fut à l'occasion de ce service signalé que les Rhodiens décernèrent à Ptolémée le surnom de *Soter* (Sauveur), surnom qu'il adopta et qu'il porta par la suite [2].

[1] Voyez le cartouche de cette reine, dernière planche de notre atlas, n. 41.

[2] Voyez le cartouche de ce prince, dernière planche de notre atlas, n. 40.

Cependant les armes de Ptolémée n'étaient pas partout heureuses. Démétrius lui enlevait Sicyone, et Antigone menaçait de nouveau l'Egypte, ainsi que la Syrie, qui depuis dix ans était échue à Seleucus Necator. Pour annuler cette nouvelle tentative, il fallut former une autre coalition contre Antigone qui périt à Ypsus dans une bataille. Le partage des dépouilles du vaincu faillit déterminer une nouvelle guerre entre les trois vainqueurs coalisés. Seleucus parvint toutefois à l'empêcher en intervenant à propos entre Ptolémée et Démétrius.

La fortune sembla dès-lors sourire au roi d'Egypte. Le roi de Macédoine Cassandre étant mort, son fils Alexandre IV, à peine monté sur le trône, demanda en mariage Lysandra, fille de Ptolémée. En même temps, l'île de Chypre se livrait à lui; Pyrrhus cherchait à lui plaire en donnant à son propre fils le nom de Ptolémée I[er]; un autre Ptolémée, prince de Phalère, implorait un asile à la cour d'Egypte; Lysimaque son ennemi venait de tomber au pouvoir du roi des Gètes, Drochimoese; enfin sa fille Lysandra, devenue veuve du roi de Macédoine après quatre ans de ma-

riage, trouvait un époux non moins puissant que le premier dans Agathocles, fils de Lysimaque.

Dès que sa situation fut ainsi assurée, Ptolémée renonça aux éventualités guerrières; il dota les villes d'Egypte, et Alexandrie surtout, de magnifiques monumens; il fit régner la paix avec son cortége de bonheur, de repos, de progrès, de richesses sans nombre. Son dernier ennemi, Démétrius, homme inquiet et brouillon, succomba aussi vers ce temps à la suite d'une ligue de tous les anciens capitaines d'Alexandre réunis contre lui.

Quand cette situation eut été ainsi assise et consolidée, Ptolémée songea à mettre à exécution un projet qu'il nourrissait depuis longtemps. Dans la trente-huitième année de son règne, il abdiqua la royauté en faveur de son fils et le fit proclamer roi d'Egypte, l'an 3 de la 123e olympiade, 285 ans avant l'ère vulgaire, déclarant qu'il ne se réservait qu'un titre, celui de capitaine des gardes du jeune roi.

Ptolémée Soter Ier vécut encore deux années après son abdication. Il avait été marié quatre fois, d'abord à Apamé, fille d'Artabaze, puis à Thaïs, Athénienne, ensuite à Eurydice, fille

d'Antipater, enfin à Bérénice, veuve de Philippe.

2. PTOLÉMÉE II, SURNOMMÉ PHILADELPHE.

Ptolémée II n'avait que vingt-trois ans quand son père lui céda le trône [1]. Les premières années de son règne furent calmes et heureuses, tandis qu'autour de lui, dans les divers royaumes des lieutenans d'Alexandre, prévalaient des calamités de tout genre. En Macédoine, Lysimaque sorti d'esclavage par les soins de son fils Agathocles, le faisait en revanche jeter dans une prison et empoisonner. En Syrie, Seleucus était tué par Ptolémée-Keraunos (la Foudre); et Keraunos à son tour tombait sous les coups des Gaulois de l'Asie-Mineure.

Comme pour payer son tribut à une époque de sang et de crimes, Ptolémée II fit poignarder, en 280 avant l'ère vulgaire, ses deux frères Argæus et Méléagre, forfait horrible que l'ironie grecque flétrit par le surnom donné au souverain : *Philadelphe* (aimant ses frères). Cette ironie est restée dans l'histoire, et y occasione souvent des méprises.

[1] Voyez son cartouche royal, dernière planche de notre atlas, n. 42.

L'expiation ne se fit pas attendre. La propre épouse de Ptolémée, Arsinoé, fille de Lysimaque, conspira contre sa vie. Prise sur le fait, elle fut épargnée par son époux qui se contenta de l'exiler à Coptos.

La leçon était sévère, elle ne fut point perdue. Dès ce moment Philadelphe, d'assassin qu'il s'était montré, devint un grand prince, clément, magnanime, humain. Il épousa, comme il y était autorisé par la coutume dynastique de l'Egypte, sa propre sœur également nommée Arsinoé, dont les noces furent célébrées dans les fêtes sacrées d'Adonis.

Vers ce temps, pour la première fois, l'Egypte eut quelques relations avec Rome. Voici à quel sujet : Pyrrhus II, monarque remuant et aventurier, mécontent de ses possessions en Epire et en Thessalie, avait, à diverses reprises, menacé les territoires qui avoisinaient le sien, et l'Égypte entre autres. Rome eut son tour, l'Italie vit fondre sur elle une armée commandée par ce prince. Désireux de s'en débarrasser, Philadelphe envoya à Rome, en 273 avant notre ère, des ambassadeurs chargés d'y proposer une alliance contre l'ennemi commun. Les Romains rendirent à l'Egypte poli-

tesse pour politesse, ambassade pour ambassade; mais la mort de Pyrrhus, tué à Argos par une tuile que lui lança une vieille femme, coupa court à ces négociations en les rendant inutiles.

Cependant la nouvelle épouse de Philadelphe ne lui ayant point donné d'enfant, le roi lui fit adopter les trois fils qu'il avait eus d'Arsinoé la répudiée, et cette adoption était formulée de manière à avoir la valeur d'une maternité réelle. En effet, l'inscription du monument d'Adulis donne à ces enfans le titre de fils de la seconde reine, quoique leur mère fût réellement la première.

Vers l'an 269 avant J. C., Philadelphe parut se mêler aux opérations militaires de ses voisins. Il envoya tour à tour des renforts à Aréos Ier, roi de Sparte, puis aux Athéniens qui se défendaient alors contre Antigone. Ce fut Patrocle qui commanda ces troupes auxiliaires, et, en reconnaissance de ce service, les Athéniens donnèrent à une de leurs tribus le nom de *Ptolémaïde*.

Dans le même temps la guerre éclatait sur le territoire égyptien. Cyrène, vassale de Ptolémée, venait de se déclarer indépendante, et

Magas s'y était fait proclamer roi. Ce Magas, ayant épousé Apamé, fille d'Antiochus Ier, roi de Syrie, avait entraîné son beau-père dans sa levée de boucliers, de sorte que l'Egypte avait alors à se défendre sur l'une et l'autre de ses frontières, celle d'orient et celle d'occident. Heureusement que la mort d'Antiochus fit diversion à cette guerre désastreuse. Magas fit sa paix avec l'Egypte, et la cimenta en donnant sa fille Bérénice au fils de Philadelphe.

Ces guerres insignifiantes n'arrêtaient pas l'Egypte dans ses voies de grandeurs et de pompes pacifiques. Des créations utiles et nombreuses s'élevaient de toutes parts. Ptolémée II fit creuser un canal de la Mer-Rouge à Coptos, il bâtit divers palais; et, l'an 263 avant l'ère vulgaire, il fit exécuter cette version des livres sacrés des Hébreux connue encore de nos jours sous le titre de *version des Septante*, parce que soixante et dix interprètes choisis parmi les Juifs les plus savans coopérèrent à cette œuvre immense. En outre, plusieurs savans grecs, et entre autres Aratus de Sicyone, furent appelés et fêtés à sa cour. Mais de toutes ces créations la plus grande et la plus belle fut celle de la bibliothèque d'A-

lexandrie, dans laquelle il réunit à grands frais les manuscrits les plus précieux que possédât alors le monde connu. Cette bibliothèque que son père Soter I[er] avait d'abord établie dans le *Bruchium*, fut transportée par lui dans le magnifique palais du *Serapéum*, l'an 249 avant l'ère vulgaire.

Les dernières années de Ptolémée Philadelphe furent troublées par divers chagrins. Le premier prit sa source dans une assez longue guerre qu'il eut à soutenir contre le roi de Syrie, Antiochus II, et qui ne put se terminer encore que par un mariage riche et fastueux entre son ennemi et sa propre fille Bérénice. Le second était une maladie cruelle, la goutte, qui le poursuivait de ses douleurs aiguës. Enfin ce qui affligea le plus vivement la vieillesse de ce roi, ce fut la mort de sa femme et soeur Arsinoé II. Consumé de douleurs et de regrets, il voulut que l'Egypte entière gardât la trace de son deuil. Une foule de statues votives, d'édifices commémoratifs furent élevés à la reine défunte [1]. La ville d'Alexandrie vit s'élever en son honneur un temple magnifique et un obé-

[1] Voyez son cartouche, dernière planche de notre atlas, n. 43.

4. PTOLÉMÉE IV, SURNOMMÉ PHILOPATOR.

Ptolémée IV, surnommé *Philopator* (aimant son père), était fils d'Evergètes Ier et de Bérénice II, fille de Magas roi de Cyrène.

Les premières années de son règne ne présentent rien d'important, si ce n'est la mort de Cléomène III, roi de Lacédémone, tué l'an 218 avant J. C. en Egypte, où il s'était réfugié pour fuir la vengeance du roi de Macédoine. On imputa ce crime à Ptolémée IV qui venait d'ailleurs de se souiller de deux forfaits plus grands encore en immolant sa mère et son frère, nommé Magas comme son beau-père.

L'an 218 avant l'ère vulgaire fut remarquable également par le commencement de la seconde guerre punique. Jusqu'alors inconnus dans l'Orient, les Romains, conquérans patiens de l'Italie, s'y trouvaient déjà trop à l'étroit. Remis de l'alerte décisive que leur avait donnée le vaillant Annibal, ils avaient repris l'offensive, et dirigeaient tous leurs efforts contre Carthage, la seule barrière qui leur murât encore les terres orientales. Depuis cette époque, rien ne fut négligé par le sénat de Rome, jaloux de se mêler aux affaires des princes de ces con-

trées. Négociations, traités, intervention armée ou arbitrale, tout fut mis en œuvre, tout fut essayé.

Loin de songer à ce qu'une pareille tendance avait de menaçant, les rois orientaux se combattaient l'un l'autre. Antiochus-le-Grand roi de Syrie et Ptolémée-Philopator se disputaient la Célésyrie. En 219, le roi de Syrie avait enlevé Seleucie au roi d'Egypte, et une bataille sanglante s'était livrée à Raphia, après laquelle Antiochus battu fut trop heureux d'obtenir de son vainqueur une trève d'un an. Philopator entré triomphant dans Jérusalem commença par y manifester des sentimens hostiles à la population juive, prétendant même lui faire abjurer ses croyances pour la contraindre à professer le culte égyptien. Mais cette phase de persécution dura peu; le roi d'Egypte revint à des sentimens plus favorables.

Cependant les Romains persévéraient toujours dans leur système d'empiétement vers les contrées orientales. La guerre avait été déclarée contre Philippe V, roi de Macédoine, et ancien allié d'Annibal; des auxiliares venaient d'être envoyés à Attale, roi de Pergame, alors en guerre avec les Macédoniens;

en Afrique on signait une alliance avec Syphax, roi de Mauritanie; enfin l'an 208 une double ambassade fut envoyée de Rome, l'une à Attale, roi de Pergame, l'autre à Ptolémée IV, roi d'Egypte.

Dans les dernières années de sa vie, Philopator eut le fils qui devait lui succéder, et fit, dit-on, périr sa femme Arsinoé, troisième du nom, qui était aussi sa sœur. Ainsi son règne avait commencé et fini par l'assassinat. Il mourut l'an 204 avant l'ère vulgaire, après avoir occupé le trône d'Egypte pendant dix-sept années.

5. PTOLÉMÉE V, SURNOMMÉ EPIPHANES.

Ptolémée Ve du nom, surnommé *Epiphanes* (l'illustre), n'était âgé que de quatre ans quand la mort de son père lui plaça la couronne égyptienne sur le front. Agathocles et Tlepolemos furent chargés de sa tutelle. Au bout de quelques années, ce dernier jugea utile de se débarrasser de son collègue en l'assassinant.

Tlepolemos ne resta pas toutefois seul régent de la couronne. On s'adressa à Rome, tant était grande déjà son influence, pour qu'elle nommât un nouveau tuteur au jeune roi, et les

Romains acceptèrent ce mandat avec d'autant plus d'empressement que Tlepolemos était soutenu ouvertement par leur ennemi Philippe V, le roi de Macédoine.

Philippe n'était pas désintéressé en cela. Il lui importait peu de soutenir l'un des tuteurs du jeune prince, à l'exclusion de tout autre : ce qu'il voulait, c'était d'arriver à une usurpation de la couronne égyptienne, à l'aide d'un patronage officieux, et même d'une attaque de vive force. Dans ce dernier but, un complot avait eu lieu entre Philippe et le roi de Syrie Antiochus II, qui devaient se partager les dépouilles du jeune prince. En effet, une double attaque eut lieu contre l'Egypte l'an 197 avant notre ère. L'intervention romaine sauva seule le jeune roi ; mais alors le sénat changea d'attitude. Il se déclara lui-même tuteur d'Epiphanes, et envoya Marcus Æmilius Lepidus pour administrer les Etats de son royal pupille. Pressé par les légions romaines, Philippe fut contraint de rappeler ses troupes et de renoncer au partage de l'Egypte. Antiochus de son côté fut sommé de cesser toute hostilité et d'évacuer la Célésyrie envahie déjà. Il obéit d'abord, et Scopas, général romain, occupa la

contrée ; mais bientôt après Antiochus qui venait encore de trouver le *veto* romain entre lui et Attale qu'il voulait combattre, se décida à braver cette puissance. Il attaqua Scopas près du mont Panéas, le battit, et le poursuivit jusque dans Sidon où le vaincu s'était enfermé. En vain l'Egypte envoya-t-elle trois armées pour secourir Scopas ; elles ne purent faire lever le siége, et la famine obligea bientôt ce général à se rendre.

Antiochus III poursuivit ses triomphes, il prit tour à tour Gazzah, Batanée, Samarie, Abyla et Gadara, dont les Juifs de Jérusalem lui ouvrirent volontairement les portes ; puis, après cette campagne qui lui livrait la Célésyrie, la Phénicie et la Judée, il retourna à Antioche prendre ses quartiers d'hiver.

Là, moins enivré de ses victoires, il réfléchit aux représailles qui l'attendaient ; il comprit que ce n'était pas seulement l'Egypte qu'il avait bravée, mais Rome, insultée dans la personne de son pupille royal. Alors il chercha une excuse et un biais. Il prétendit n'avoir conquis ces provinces que pour en former la dot de sa fille Cléopâtre qu'il destinait en mariage au jeune roi d'Egypte, dès qu'il serait arrivé à

un âge qui permît cette union. Il alla plus loin, et envoya le Rhodien Eucès à la cour d'Epiphanes, l'an 196 avant notre ère, pour protester de ses intentions pacifiques et faire la proposition officielle de cette alliance.

Pendant la durée de ces négociations, Antiochus III continuait à diriger des troupes sur les villes de l'Asie-Mineure qui faisaient partie du domaine des rois d'Egypte, et quand des envoyés de Rome vinrent, au nom du sénat, s'opposer à cette occupation : « Pourquoi ces » craintes? leur répondit Antiochus; j'agis au » nom et pour les intérêts de mon gendre le » roi d'Egypte. C'est pour lui que je les » garde. » Cette explication illusoire ne fut point admise par les députés du sénat. Vainement Antiochus envoya-t-il à Rome des porteurs de paroles, pour y plaider la question dans ce sens. Il lui fut répondu d'une manière formelle qu'il eût à évacuer les possessions égyptiennes sous peine de guerre immédiate. Antiochus obéit; il ne se sentait pas de taille à affronter les Romains.

En l'an 195 avant notre ère, Ptolémée Epiphanes, ayant atteint sa treizième année, fut solennellement inauguré roi d'E-

gypte et surnommé *Épiphanes* (l'illustre)[1].

La date et la formule de cette inauguration royale nous ont été conservées d'une manière authentique par la célèbre pierre de Rosette, pierre à triple inscription dont il sera plus d'une fois question dans cet ouvrage[2]. Cette triple inscription est pour ainsi dire le procès-verbal de la consécration religieuse. Ce qu'il y a de remarquable dans cette inscription, ce sont les titres d'adulation usités dans le protocole du cérémonial égyptien. Quand on songe que ces dévergondages de flatterie s'adressaient à un enfant de treize ans, qui jusqu'alors n'avait rien fait par lui-même en bien ni en mal, on reconnaît que le métier de courtisan a été de tous les pays et de toutes les époques, aussi ridicule autrefois que de nos jours, déhonté, menteur, faux, plat, faisant ressortir les plus hideux côtés de notre nature. Voici quelques extraits de ce long protocole, rédigé par quelque hiérogrammate égyptien.

« Glorieux souverain des couronnes, répa-
» rateur de l'Egypte et des choses divines;

[1] Voyez son cartouche royal, dernière planche de notre atlas, n. 44.

[2] Voyez ci-après, *Expédition*, T. IV, pag. 429 à 449.

» pieux ; vainqueur de ses ennemis ; réforma-
» teur des mœurs des hommes ; maître des
» périodes des temps ; semblable à Vulcain le
» grand ; roi, comme le soleil le grand roi,
» des régions tant supérieures qu'inférieures ;
» approuvé par Vulcain ; à qui le soleil a
» donné la victoire ; image vivante de Jupiter,
» fils du soleil ;

» Ptolémée, toujours vivant ; le bien-aimé
» de Phtah ; Dieu Épiphanes ; prince très-gra-
» cieux ; Dieu, né d'un dieu et d'une déesse,
» comme Horus ce fils d'Isis et d'Osiris ;
» vengeur de l'Égypte ; à qui les dieux ont
» donné la santé, la victoire, la force et tous
» les autres biens ; la couronne devant lui de-
» meurer, ainsi qu'à ses enfans, jusqu'à la pos-
» térité la plus reculée, etc. »

Il est encore à remarquer que, dans la même inscription, à tous les ancêtres masculins et féminins du roi et dieu Épiphanes, on attribue également le titre de *dieu*, et que les prêtres ont réuni dans cette apothéose monumentale les bourreaux et les victimes, Philopator avec sa mère, Bérénice II, et sa femme Arsinoé III qu'il avait tour à tour assassinées. C'est du reste à ce monument que nous devons

de connaître la hiérarchie sacerdotale de l'Egypte, et quelques notions d'organisation administrative, qui auraient pu, sans elle, échapper aux recherches des archéologues.

La solennité de cet avènement détourna Antiochus III de toute agression nouvelle contre l'Egypte. Il se hâta d'envoyer sa fille Cléopâtre à Ptolémée-Epiphanes, lui rendit quelques villes, et parut vouloir rentrer avec lui dans des termes tout-à-fait bienveillans. Seulement, au lieu d'évacuer la Célésyrie entièrement, comme il s'y était engagé, il se contenta d'en partager les impôts avec le roi d'Egypte.

Ce manque de foi irrita le sénat de Rome, qui continuait à prendre pour lui-même les insultes faites à ses protégés. Aussi Antiochus, se croyant fort de l'alliance égyptienne, était à peine sorti de ses Etats pour aller attaquer quelques villes grecques, que les Romains lui déclarèrent la guerre. Cette guerre fut fatale au roi syrien; rejoint et vaincu, il y perdit toutes les provinces en-deçà du Taurus et fut obligé d'acheter en outre une trève par le paiement annuel d'un tribut considérable. Quoiqu'Epiphanes fût alors le gendre d'Antiochus, il n'oublia pas qu'il était encore plus la

créature des Romains. Au lieu d'entrer dans l'alliance de son beau-père, il fit offrir, en son nom et au nom de sa femme, ses services au sénat de Rome, et envoya des ambassadeurs pour lé féliciter de sa victoire.

Antiochus-le-Grand ne survécut pas longtemps à sa défaite. Remuant et guerrier, il crut devoir se tourner alors vers des conquêtes que Rome ne lui interdisait pas; il attaqua les provinces situées à l'est de son royaume, et s'empara du temple de Belus. Mais ayant tenté de le piller, il y fut tué par les barbares l'an 188 avant l'ère vulgaire.

Dès ce moment Ptolémée-Epiphanes régna paisiblement et sans bruit. Sa femme Cléopâtre, première du nom, lui avait donné un fils, depuis Ptolémée-Philométor. Tranquille, il aurait pu faire beaucoup pour le pays, l'embellir de routes, de digues, de ponts, d'édifices; mais un goût passionné pour la chasse le détourna de ces soins.

Quand Aristomène, jusque-là son conseiller intime et son ami, voulut lui donner là-dessus quelques conseils, au lieu de s'y rendre, il le fit empoisonner. Ce premier crime fut bientôt suivi d'une foule d'autres, qui changèrent en

haines violentes l'affection que jusque-là les populations lui avaient portée. Des révoltes éclatèrent sur divers points, et, pour les apaiser, il fallut que le roi d'Egypte fît venir de Grèce des troupes mercenaires. Ce renfort le rendit maître de la sédition. Les rebelles vaincus, chassés sur tous les points, vinrent le trouver à Saïs en se remettant à sa clémence: au lieu d'une amnistie, ces malheureux y trouvèrent la mort.

Vainqueur de l'émeute, Ptolémée ne put échapper à une conspiration de palais. Comme il avait gardé à sa solde ces auxiliaires grecs qui épuisaient son épargne privée, il essaya de les utiliser contre Seleucus, roi de Syrie; mais comme les fonds lui manquaient pour cette expédition, il médita un emprunt forcé sur la bourse de ses plus riches courtisans, qu'on désignait sous le nom d'*Amis du Roi*. Malheureusement l'affaire fut éventée; les amis du roi empoisonnèrent Ptolémée pour conserver leur or.

Ainsi mourut Ptolémée-Epiphanes, l'an 180 avant J.-C., âgé seulement de 28 ans, sur lesquels il en avait régné 24. En mourant, il laissa, sous la tutelle de sa veuve Cléopâtre Ire, trois

enfans en bas-âge, deux fils qui tous deux régnèrent sur l'Egypte, et une jeune fille qui se nommait Cléopâtre, comme sa mère.

6. PTOLÉMÉE-PHILOMÉTOR; — 7. PTOLÉMÉE-EVERGÈTES II (AVEC SON FRÈRE).

Ptolémée *Philométor* (qui aime sa mère) n'avait que sept ans, quand la mort de son père l'appela au trône d'Égypte; Seleucus IV (Philopator), roi de Syrie, et après lui Antiochus IV (Epiphanes), profitèrent de cette minorité pour recouvrer la Célésyrie, long-temps disputée entre les deux États.

Non content de cette conquête, Antiochus IV, en qualité d'oncle, crut devoir, à la mort de sa sœur Cléopâtre Ire, réclamer la tutelle du jeune roi égyptien, à l'exclusion de Lenœus et de l'eunuque Eulaïas. Sur le refus de ces derniers de reconnaître son droit, il s'apprêta à le faire valoir par les armes.

Entré en Égypte à la tête d'une armée considérable, Antiochus IV trouva devant lui à Péluse l'armée égyptienne prête à lui disputer le passage. La bataille s'engagea et fut fatale aux Égyptiens; ils eussent péri jusqu'au dernier, si Antiochus ne fût venu lui-même sur le théâtre du carnage pour y arrêter l'effusion du sang.

Quoique Ptolémée-Philométor eût alors dix-huit ans, il n'avait point assisté à la bataille qui décidait de son trône. Élevé, par l'eunuque Eulaïas, dans la mollesse d'une vie de sybarite, il avait peur d'une arme de guerre, et ne se sentait de goût que pour une incurie voluptueuse. Au lieu de disputer au vainqueur le reste de ses Etats, il prit la fuite honteusement et alla se réfugier à Alexandrie; mais indigné de tant de lâcheté, les Alexandrins le repoussèrent, et le prince n'eut plus d'autre ressource que d'aller se jeter dans les bras de son oncle Antiochus IV.

Celui-ci l'accueillit et feignit même de continuer désormais la guerre dans les seuls intérêts de son neveu. Il s'empara tour à tour de toutes les places fortes d'Égypte et y mit des garnisons syriennes. C'était un asservissement. Alors les Alexandrins ne consultèrent que leur courage et leur besoin d'indépendance. Ils frappèrent le jeune roi de déchéance, et appelant à sa place dans leur ville le frère puîné de Philométor et sa soeur Cléopâtre II, ils intrônisèrent le premier sous le nom de Ptolémée Evergètes II, en lui assignant pour tuteurs Comanes et Cineas.

Dès qu'Antiochus IV eut appris cette nouvelle, il marcha en toute hâte vers Alexandrie et en fit le siége. Mais les Alexandrins opposèrent à ce prince une résistance si héroïque qu'il fallut renoncer à les réduire, d'autant que, sur ces entrefaites, la Judée s'était révoltée contre son souverain absent. Antiochus quitta donc l'Égypte, laissant seulement une garnison dans Péluse. Il espéra que des dissensions intestines entre les deux frères achèveraient ce que ses armes avaient commencé, et que Philométor qu'il avait laissé à Memphis aurait au moins le courage de disputer le pouvoir à son frère Evergètes II resté à Alexandrie.

Il n'en fut rien. Soit faiblesse, soit calcul, Philométor s'arrangea avec son jeune frère, par l'entremise de sa sœur Cléopâtre, avec l'assentiment des Alexandrins, et ce règne simultané qui commença en l'an 168 avant notre ère se prolongea jusqu'en 163.

Antiochus IV pourtant n'était pas homme à se dessaisir ainsi de sa proie. A peine eut-il appris la ligue des deux frères, qu'il reparut en Egypte avec une armée, s'empara de Memphis et des autres villes d'Égypte, à l'exception d'Alexandrie qui fut réduite aux abois. Ce fut

alors qu'Evergètes II et Cléopâtre, se sentant incapables de résister avec leurs seules forces, prirent le parti de s'adresser au sénat romain. Des ambassadeurs égyptiens parurent à Rome, et se présentant au sénat avec des habits souillés et déchirés : « Secours, dirent-ils, secours !
» Qu'un ordre du sénat dise à Antiochus de
» renoncer à nous faire la guerre. Cet ordre
» suffira pour qu'il retourne en Syrie. Mais si
» vous tardez, sénateurs, l'Égypte est perdue ;
» et vous verrez arriver à Rome les rois d'E-
» gypte détrônés, y réclamant un asile à la
» honte du peuple romain qui aura refusé de
» les protéger. »

Le sénat, touché de cette harangue, envoya à Antiochus IV le personnage consulaire Caïus-Popilius ; celui-ci trouva Antiochus à Éleusine, à quatre milles d'Alexandrie. Le roi de Syrie accueillit avec les plus grands honneurs l'envoyé de Rome, et voulut lui prendre la main : « Lisez » auparavant, » lui dit Popilius en tirant de son sein les ordres du sénat. Antiochus les lut : « J'y réfléchirai, » répliqua-t-il. Popilius tenait à la main un scion de vigne ; il en fit un cercle, et en entourant le roi : « Vous répondrez, s'é» cria-t-il, avant de sortir de ce cercle. » Atterré

par cette voix impérative, subjugué par l'ascendant de cet homme, par sa physionomie simple et noble, par cette attitude inflexible et sévère, Antiochus ne sut plus que répondre : « J'obéirai. » Et le jour même il levait le siége d'Alexandrie, renonçant ainsi, sur un mot du sénat, à tous les avantages que lui promettait cette guerre.

En quittant les deux frères, Popilius leur recommanda la bonne intelligence. Ils la promirent, et la gardèrent tant que vécut Antiochus IV ; mais à peine fut-il mort, l'an 162 avant notre ère, que la crainte ne les unissant plus, ils se déclarèrent la guerre l'un l'autre. Evergètès II chassa Philométor du trône que ce dernier avait partagé avec lui. Philométor eut encore recours à la maîtresse et à l'arbitre des souverains d'alors.

Rome envoya en Égypte les sénateurs Canuleïus et Quintus pour juger le différend, et ceux-ci ne pouvant pas accorder les deux frères partagèrent entre eux le royaume, donnant à Philométor l'Égypte, et l'île de Chypre à Évergètes II, la Cyrénaïque et la Libye. Ce partage n'ayant pas convenu aux parties, on adjugea l'île de Chypre à Évergètes II,

comme dédommagement; mais cette île fut l'occasion d'une nouvelle guerre. Comme Philométor se refusait à cette restitution, cherchait des biais et créait des délais, Évergetès II prit les armes, et hasarda une campagne fatale pour lui. Battu et fait prisonnier, il fut obligé de racheter sa vie par la cession de cette île de Chypre, dernier point de litige.

Depuis ce moment, l'ambition de Philométor fut tournée vers d'autres intérêts. En 151 avant J. C., il avait donné sa fille Cléopâtre à Alexandre-Bala, prétendu fils d'Antiochus Épiphanes qui s'était fait reconnaître roi de Syrie; mais quatre années après, se repentant de cette alliance, il reprit sa fille, déjà mère d'un fils, et la donna à Démétrius, jeune fils de Démétrius-Soter et compétiteur d'Alexandre-Bala au trône de Syrie.

Épousant la cause de son nouveau gendre contre le premier, Philométor ne s'occupa plus désormais que du soin de replacer Démétrius sur le trône de Syrie. Se mettant lui-même à la tête de ses troupes, il chassa devant lui Alexandre-Bala jusqu'à ce que celui-ci eût accepté la bataille auprès du fleuve OEnopanus; Alexandre-Bala y fut battu et contraint de prendre la

fuite ; mais pendant la bataille le cheval de Philométor, effrayé par les éléphans de l'armée ennemie, se cabra et renversa son maître, qui entouré à l'instant même d'ennemis fut à grand' peine retiré du champ de bataille, meurtri, couvert de blessures et à demi expirant.

Philométor resta long-temps sans connaissance. Quand il reprit ses sens, on lui présenta la tête d'Alexandre-Bala qu'un chef d'Arabes avait tué dans la fuite. Ce spectacle rendit un peu d'énergie au mourant ; on vit ses yeux s'animer à la vue de cette tête ennemie ; mais ce ne fut qu'un effort d'agonie. Peu de minutes après, il rendit le dernier soupir, l'an 146 avant l'ère vulgaire, dans la 35e année de son règne [1]. Il laissait un fils en bas âge, et deux filles, nommées toutes les deux Cléopâtre comme leur mère.

7. PTOLÉMÉE-EVERGÈTES II, VULGAIREMENT PHYSCON ; — 8. CLÉOPATRE II.

Evergètes II restait roi de la moitié de l'Égypte, en face d'un enfant mineur et d'une veuve sa tutrice. Pour tenir tout dans sa main,

[1] Voyez son cartouche royal, dernière planche de notre atlas, n. 45.

il envoya, à la mort de son frère, demander la tutelle du jeune roi, et comme elle lui fut refusée, il marcha en armes sur Alexandrie.

Des envoyés du sénat romain se trouvaient alors dans la place : ils intervinrent. Il fut décidé qu'Evergètes II épouserait la veuve de son frère, et deviendrait le tuteur de l'enfant royal; mais à peine sur la foi de cet accord eut-on livré à ce barbare l'entrée de la ville, qu'il fit massacrer les personnages les plus dévoués à son neveu, et égorgea ensuite son neveu lui-même, au milieu des fêtes nuptiales, le jour même où la mère entrait dans son lit [1].

Tel fut le début de ce monstre. La suite y répondit dignement. Les massacres succédèrent aux massacres; la proscription, la confiscation, après avoir frappé les grands seigneurs qui lui étaient hostiles, s'étendirent jusqu'à ses amis et ses créatures. L'Egypte fut une proie livrée à des soldats mercenaires qu'Evergètes II avait entraînés à sa suite. Aussi l'indignation générale fut-elle bientôt à son comble. Le surnom d'*Evergètes* (bienfaisant) fut changé en

[1] Voyez le cartouche royal d'Evergètes II, dernière planche de notre atlas, n. 46.

celui de *Kakergètes* (le malfaisant) par les Alexandrins, sans préjudicier au surnom de *Physcon* (le ventru) que l'histoire nous a conservé.

Cependant la veuve de Philométor, femme actuelle d'Evergètes II, Cléopâtre, deuxième du nom, lui donna un fils qui fut nommé Memphites, et dont on célébra la naissance pendant les fêtes du couronnement. Bientôt de nouvelles horreurs vinrent marquer ce règne. Aussi débauché que cruel, Evergètes II introduisit dans son palais, à la suite du meurtre, le viol, l'inceste, l'orgie. Epris d'un amour effréné pour la jeune Cléopâtre, troisième du nom, la fille de sa femme et sa nièce, il la viola dans son palais, et la déclara reine en répudiant la première [1].

En vain voulut-on faire quelques représentations à ce hideux despote; il tua de sa main ceux qui articulèrent une plainte, et le sang coula de nouveau dans Alexandrie. Épouvantés, les habitans quittèrent la ville, et bientôt, resté seul avec ses soldats, Evergètes II ne régna que sur des maisons vides. Alors il ap-

[1] Voyez le cartouche royal de Cléopâtre, troisième du nom, dernière planche de notre atlas, n. 48.

pela des étrangers pour repeupler sa capitale, et à son appel accoururent de tous les coins du globe, des grammairiens, des sophistes, des pédagogues, des médecins, des peintres et des sculpteurs. Ces nouveaux colons apportèrent en Egypte le goût des arts et des lettres, et déterminèrent une nouvelle passion moins funeste que les autres, chez cet Evergètes II qui ne savait pas les ressentir à demi. Pour y obéir, il consacra des sommes énormes à l'achat de livres et d'objets d'art, qu'il faisait venir des contrées les plus lointaines, dotant richement les artistes, et cherchant à les gagner par ses manières fastueuses.

Mais les horreurs de son règne avaient tellement dépassé toute mesure, qu'il ne put même se concilier le respect de ses nouveaux sujets. Furieux de se voir méprisé, il résolut de les frapper au moins par une vengeance éclatante. Il les fit un jour rassembler dans le gymnase, et disposant des soldats autour de l'édifice, il leur donna l'ordre d'un massacre général. Ce massacre fut exécuté; mais quelques victimes ayant pu s'échapper coururent à l'instant même vers son palais et y mirent le feu. Evergètes eut peur; il n'essaya pas de ré-

sister à ce premier acte insurrectionnel ; il s'évada secrètement, emmenant avec lui sa seconde femme, Cléopâtre III, et l'enfant qu'il avait eu de la première, dans la crainte que les Alexandrins ne le couronnassent roi d'Égypte à son exclusion.

Dès que sa fuite fut connue, les habitans parcourent la ville en abattant ses statues ; et dans le jour même on couronne reine sa première épouse, la Cléopâtre qu'il avait répudiée [1]. Quand le tyran eut appris ce choix dans son exil, il entra dans une exaspération violente, poignarda de sa main le jeune Memphites son héritier présomptif, coupa son corps en morceaux, et fit porter à la mère dans une corbeille ornée avec soin, cette offrande saignante et hideuse, le jour même où l'Égypte célébrait le premier anniversaire de son règne.

Ce ne fut pas tout ; une nouvelle armée de mercenaires avait été rassemblée par le despote, et bientôt il reparut en Égypte dans une attitude formidable. Cléopâtre II envoya bien

[1] Voyez le cartouche royal de cette princesse, dernière planche de notre atlas, n. 47.

des troupes pour les combattre; mais ces troupes furent complètement battues, et la reine se vit obligée elle-même d'aller chercher un asile en Syrie auprès de sa fille aînée, épouse de Démétrius.

Evergètes II était de nouveau roi d'Égypte; mais, soit que l'exil lui eût fait faire des réflexions sérieuses, soit que l'âge eût calmé ses passions sanglantes et débauchées, le reste de son règne n'offrit plus aucune des horreurs qui en avaient souillé les débuts. Il se livra désormais tout entier à sa passion pour les arts et les lettres, et s'essaya même en des compositions littéraires que plusieurs auteurs ont vantées.

Parvenu à l'âge de 60 ans, Evergètes maria son fils aîné à sa propre fille Cléopâtre suivant la coutume des rois égyptiens. Il mourut peu de temps après en l'an 117 avant l'ère vulgaire, dans la 29e année de son règne depuis la mort de Philométor.

9. PTOLÉMÉE VIII, SURNOMMÉ SOTER II, ET LATHYRUS AVEC CLÉOPATRE III, SA MÈRE.

Evergètes II avait laissé trois fils, deux légitimes, fils de Cléopâtre III sa nièce et sa se-

conde femme, le troisième, enfant naturel, né d'une concubine nommée Irène.

Le premier de ses deux fils légitimes, celui qu'il avait récemment marié à sa sœur aînée Cléopâtre, succéda à son père sur le trône d'Égypte ; le second fut celui que l'on connut sous le nom de Ptolémée Alexandre Ier ; enfin le troisième, Ptolémée Appion, reçut en apanage de son père, le royaume de la Cyrénaïque.

Ptolémée Lathyrus et sa sœur et épouse Cléopâtre avaient trouvé dans leur mère une adversaire acharnée. A l'époque du mariage des deux jeunes époux, elle avait exigé d'Evergètes II qu'ils fussent envoyés en exil en Chypre. Elle avait ensuite arraché au vieux roi un testament par lequel elle héritait du trône d'Egypte, mais à la charge par elle de le déléguer à celui de ses deux enfans qu'elle en jugerait le plus digne. Ce fut le second qu'elle choisit, Ptolémée Alexandre ; mais la nation n'ayant pas voulu ratifier ce renversement de successibilité, son fils Lathyrus, celui qu'elle avait voulu écarter, fut appelé au trône.

Ptolémée Lathyrus ne devait toutefois point être mis en possession sans essuyer une des plus rudes épreuves qui pût l'atteindre. Avant d'en-

trer en Egypte, il fut obligé de laisser en Chypre son épouse Cléopâtre, de la répudier officiellement pour épouser sa seconde sœur nommée Sélène, qui avait toutes les affections de sa mère. Inauguré à Memphis, il y fut salué du nom de *Soter* (Sauveur), en témoignage de l'espoir que son avènement causait à l'Egypte. Cependant la première femme de Lathyrus, délaissée en Chypre, épousa bientôt en secondes noces le roi de Syrie Antiochus le Jeune, surnommé Philopator. De son côté, Cléopâtre la mère donna la couronne d'Egypte au fils qu'elle avait tenté d'introniser, espérant que tôt ou tard l'occasion s'offrirait de replacer l'Egypte sous la domination de cet enfant préféré. En effet, après dix ans de règne commun entre Cléopâtre et Lathyrus, période qui ne fut signalée que par quelques querelles entre la Syrie et l'Egypte, une révolution de palais et une émeute à Alexandrie amenèrent un changement dès longtemps préparé. L'an 107 avant l'ère vulgaire, Lathyrus fut obligé de partir en exil pour l'île de Chypre, tandis que son frère Alexandre venait prendre sa place.

10. PTOLÉMÉE IX, SURNOMMÉ ALEXANDRE, AVEC SA MÈRE CLÉOPATRE.

Cléopâtre avait réalisé l'un de ses vœux les plus ardens; elle régnait avec son fils bien-aimé, Ptolémée-Alexandre. Mais sa vengeance contre le Ptolémée dépossédé ne s'arrêta point là. Toujours marâtre envers lui, elle retint sa seconde fille Sélène, qu'elle lui avait fait épouser, et l'empêcha d'aller rejoindre son mari, quoique deux fils fussent nés de cette union. Elle fit plus encore : elle ne le laissa pas tranquille dans la retraite qu'il s'était choisie, et une armée se mit en marche pour l'en chasser.

Lathyrus était alors en Syrie, et se sentant fort sur ce terrain, où l'appuyaient les peuplades de Ptolémaïs, de Gazzah et de Sidon, il résolut de repousser la force par la force. Il rassembla des troupes et se retrancha dans sa position. Furieuse, Cléopâtre répondit à ces hostilités par la mise à mort du général qu'elle avait envoyé contre son fils proscrit, punissant ainsi le crime de l'avoir laissé échapper sain et sauf.

A la vue de telles fureurs, le fils préféré de Cléopâtre ne se crut pas lui-même en sûreté avec

une pareille mère. Tremblant pour sa propre vie, il se déroba aux chanceux honneurs de la royauté, prit la fuite, et courut s'abriter dans cette île de Chypre, qui semblait l'asile privilégié et le lieu d'exil de tous les rois égyptiens renversés du trône.

Il n'y resta pas long-temps. Une ligue puissante s'étant formée en Syrie entre Lathyrus le proscrit et Antiochus Epiphane, roi de la contrée, Cléopâtre songea à envoyer une armée contre cette coalition, et son fils Alexandre à sa tête. Alexandre partit avec une flotte nombreuse; mais, battu en Phénicie, il fut obligé de se replier sur l'Egypte. Lathyrus voulut essayer de pousser plus loin ses avantages, et Cléopâtre fut obligée de marcher elle-même vers la frontière, à la tête de forces beaucoup plus considérables. Elle parvint à annuler les efforts de l'ennemi.

Vers ce temps, c'est-à-dire dans la 96e année avant l'ère vulgaire, mourut le roi de Cyrène, Ptolémée Appion, fils naturel d'Evergètes II, lequel Ptolémée fit, en mourant, le peuple romain héritier de son royaume, qu'il ne voulut laisser à aucun de ses enfans.

Pendant quelques années l'Egypte fut tran-

quille. Lathyrus semblait avoir renoncé au trône, et Cléopâtre paraissait vivre en bonne intelligence avec son fils Ptolémée Alexandre. Un jour pourtant, soit pour le seul désir de régner seule, soit pour tout autre motif qui nous échappe, elle songea à se débarrasser de son copartageant au pouvoir, et donna l'ordre de l'assassiner. Heureusement Ptolémée Alexandre fut prévenu à temps; et, pour échapper au piége qu'on lui tendait, il fit mourir sa mère. Ainsi périt cette femme qui avait chassé sa mère du trône et du lit royal, qui avait trafiqué de la main de ses filles, les avait fait répudier ensuite par leurs époux; mère qui avait armé ses deux fils l'un contre l'autre, avait poursuivi l'un de sa haine acharnée, et médité la mort de celui qu'elle préférait. Elle mourut ainsi d'une façon misérable, après trente ans de règne, occupant tour à tour le trône avec l'un ou l'autre de ses fils.

Ce parricide souleva les Egyptiens contre Ptolémée Alexandre. L'an 88 avant l'ère vulgaire n'était pas écoulé qu'il se voyait expulser par ses sujets, et cette fois d'une manière définitive. Une tentative qu'il fit pour recouvrer ses États lui coûta la vie. Il avait régné environ dix-huit ans.

11. PTOLÉMÉE LATHYRUS RÉTABLI.

Ptolémée Lathyrus fut rappelé sur le trône d'Egypte après la mort de sa mère et de son frère. Les débats de son règne correspondent à la guerre du célèbre Mithridate contre les Romains, et la ville d'Alexandrie vit à la fois accourir dans ses murs des ambassadeurs du roi de Pont et du sénat de Rome, demandant les uns et les autres l'alliance égyptienne dans cette guerre mémorable.

Ptolémée Lathyrus, dont la vie n'avait été que trop agitée jusque-là, voulut rester neutre dans cette querelle; il refusa d'intervenir comme auxiliaire pour l'un ou pour l'autre des partis combattans. Cette guerre finit au bout de trois années. Sylla, envoyé contre le roi de Pont, la termina par un traité de paix.

Bientôt des troubles intérieurs tirèrent Lathyrus de ce repos qu'il désirait au-dessus de toute chose. La Thébaïde se révolta contre lui; il fut obligé d'y porter la guerre, et d'en assiéger la capitale, qui se défendit pendant plusieurs années. Prise d'assaut, Thèbes fut si sévèrement punie de cette résistance qu'elle devint ce qu'elle est restée depuis, un misérable village

perdu au milieu de décombres d'antiques monumens. Ptolémée Lathyrus mourut l'an 86 avant l'ère vulgaire, après avoir régné sept ans et six mois depuis sa restauration.

Les deux fils que ce prince avait eus de sa première femme Cléopâtre étaient morts avant lui. Il avait eu de la seconde, Sélène, deux filles, dont la seule qui lui survécût, Bérénice, hérita du trône d'Egypte. Il avait eu aussi trois enfans illégitimes : Ptolémée, qui fut surnommé Dionysios, et qui régna par la suite en Egypte; un autre Ptolémée, qui fut depuis roi de Chypre; et une fille nommée Cléopâtre, comme tant d'autres princesses de cette famille, et qu'on croit avoir épousé Ptolémée Dionysios.

12. BÉRÉNICE.

Bérénice, née d'un mariage légitime, fut préférée à ses frères nés de concubines.

A peine placée sur le trône, on chercha à lui donner un appui en lui choisissant un époux dans le sang lagide. Cet époux fut son cousin le jeune Alexandre, fils de Ptolémée Alexandre, que Sylla avait amené de l'île de Cos à Rome et pris sous sa protection. Ce mariage



eut lieu six mois après l'avènement de Bérénice. Les noces royales furent célébrées avec la plus grande pompe; Alexandre semblait épris et enchanté de sa femme, et pourtant le dix-neuvième jour après cette solennité, il l'assassina de sa main pour jouir seul du trône.

13. PTOLÉMÉE ALEXANDRE II.

Le crime avait porté au trône Ptolémée Alexandre; la main puissante du dictateur Sylla l'y soutint. Couronné l'an 79 avant l'ère vulgaire, il régna pendant plusieurs années au milieu des haines légitimes qui fermentaient autour de lui.

De toutes les populations de l'Egypte, celle d'Alexandrie était la plus mécontente. Les Alexandrins semblaient tourner leurs regards vers la Syrie, où étaient cachés d'autres princes du sang des Lagides dépouillés de leurs possessions syriennes par le roi des Parthes Tigrane. On espérait que quelqu'un de ces princes viendrait revendiquer l'héritage des Ptolémées. On attendait une occasion; elle se présenta bientôt.

L'an 75 avant l'ère vulgaire, mourut le roi de Bithynie Nicomède, qui par son testament

institua le peuple romain héritier de son royaume, imitant en cela Ptolémée Appion, qui quelques années auparavant avait fait un semblable legs à cette puissance chaque jour plus envahissante. La première fois, les Romains, soit qu'ils dédaignassent le legs, soit qu'ils fussent honteux de le recevoir, avaient déclaré libres les peuples de la Cyrénaïque, et les avaient constitués en république. Cette république n'avait pas eu jusqu'alors des jours tranquilles, et plus d'une fois ses troubles intérieurs avaient donné de l'embarras au sénat romain.

Quand Nicomède eut légué son royaume à la grande république, on voulut éviter pour le nouveau legs les inconvéniens de l'ancien, en coupant court, par une mesure décisive, aux embarras que donnait ce dernier. De la Cyrénaïque et de la Bithynie, on fit deux provinces romaines.

Cet acte politique déplut aux Egyptiens, leurs voisins : Cyrène avait long-temps fait partie du royaume, et ils avaient toujours conservé l'espoir de la recouvrer. Devenue province romaine, la contrée était perdue pour eux. Ce nouveau grief, ajouté à celui du règne

de Ptolémée Alexandre II, la créature de Sylla et le favori des Romains, souleva l'Egypte d'un bout à l'autre. Les populations prirent les armes, et, l'an 73 avant l'ère vulgaire, elles chassèrent le souverain qui leur avait été imposé.

Expulsé, le roi eut à peine le temps de se jeter sur un navire qui faisait voile pour Tyr. Arrivé dans ce port, il hésita sur le parti qu'il avait à prendre. Devait-il se rendre à Rome en personne, ou se contenter d'y envoyer des délégués pour y réclamer du secours et une réintégration dans ses Etats? Une maladie mortelle le surprit pendant ces hésitations; mais avant d'expirer il eut le temps de se venger de l'Egypte. Par un testament il la légua au peuple romain, et désormais le peuple romain ne devait plus laisser périmer de semblables testamens.

14. PTOLÉMÉE DIONYSIOS Ier, SURNOMMÉ AULÈTES.

Après l'expulsion de Ptolémée Alexandre II, et au vu de son testament, les Egyptiens comprirent qu'il fallait désormais défendre leur nationalité contre la toute-puissance de Rome. A l'instant même, ils jetèrent les yeux sur deux

princes, fils illégitimes de Ptolémée Lathyrus, auxquels ils avaient autrefois préféré leur sœur Bérénice. Le premier, Ptolémée Dionysios, fut appelé à régner sur l'Egypte; l'autre eut en partage le royaume de Chypre. On les inaugura tous les deux comme souverains légitimes.

Cependant, la succession du trône égyptien était vivement agitée à Rome. On y avait reçu le testament de Ptolémée Alexandre II, presqu'au même instant où deux Lagides de Syrie, princes dépouillés et légitimes, arrivaient dans la capitale du monde. De son côté, le prince couronné, Ptolémée Dionysios, avait aussi envoyé des ambassadeurs pour plaider sa cause devant le sénat. Pour le moment, il obtint gain de cause. Rome était alors engagée dans une double guerre contre Mithridate et contre Spartacus : elle jugea inutile de s'aventurer dans une troisième lutte, avant d'avoir terminé les deux autres.

En conséquence le legs de Ptolémée Alexandre II fut refusé, et, après deux ans de sollicitations inutiles, les Lagides légitimes se virent obligés de renoncer à leurs prétentions. Ils regagnèrent la Syrie en passant par la Sicile, em-

portant avec eux les présens magnifiques qu'ils destinaient aux autorités romaines en cas de succès. La Sicile était alors gouvernée par Verrès, qui n'était pas homme à laisser passer de telles richesses sans y toucher. Il dépouilla complètement les princes, en leur intimant l'ordre de quitter l'île le jour même.

Raffermi sur son trône, Ptolémée Dionysios se livra à son goût pour le luxe et à sa mollesse insoucieuse. Il ne s'occupa en aucune sorte des affaires de l'Etat; mais en revanche il cultiva, avec la plus grande persévérance, son talent sur la flûte, ce qui lui fit donner par les Alexandrins le surnom de *flûteur* que l'histoire a conservé. Il poussait cette passion frivole jusqu'à concourir en public avec des musiciens de profession.

C'était dormir au milieu de la tempête. Rome, en renonçant temporairement à la possession de l'Egypte, n'avait fait que céder à des circonstances difficiles. Quand elle ne vit plus d'embarras autour d'elle, elle revint sur le passé. Plusieurs personnages importans reproduisirent le testament de Ptolémée Alexandre, et demandèrent formellement qu'on fît de l'Egypte une province romaine. Parmi ces adver-

saires figurait Jules César qui venait d'être nommé édile, et qui, tout en insistant, par l'organe des tribuns, pour que l'Egypte devînt une annexe de l'Empire, la demandait comme gouvernement. A ces nouvelles arrivées coup sur coup de Rome, se joignit bientôt celle de l'apparition de Pompée dans les provinces syriennes. C'était là un commencement de mesure contre les royaumes d'Orient : aussi Ptolémée Dionysios s'empressa-t-il d'aller trouver Pompée, dont il acheta la protection par de magnifiques présens. De Pompée, il essaya de remonter, par les mêmes moyens, jusqu'à Jules César. Il lui fit passer des sommes immenses. C'est à l'aide de ces richesses que César parvint à se faire nommer consul. Dans ce nouveau poste, il se montra autant l'ami et le protecteur du roi d'Egypte, qu'il en avait été l'ennemi pendant qu'il était édile. Par son influence, Ptolémée Dionysios obtint un sénatus-consulte qui le confirmait dans son autorité royale, et qui lui accordait le précieux titre d'ami et d'allié du peuple romain.

Un pareil diplôme avait toutefois coûté cher à l'Egypte. Le trésor royal y avait non-seulement disparu, mais on avait été en outre obligé

d'emprunter des sommes considérables. Le créancier principal de Ptolémée était un chevalier romain nommé Rabirius. Pour se liquider avec lui et rembourser une dette immense, le roi fut obligé d'écraser l'Egypte d'intolérables impôts. Il gagnait à cela la protection de Rome vénale, mais s'aliénait à tout jamais l'affection de ses peuples.

Cependant les intrigues continuaient à Rome. Les tribuns du peuple n'ayant pu entamer l'Egypte et déposséder son roi, se jetèrent sur l'île de Chypre et sur le Lagide qui y régnait. Une loi fut votée, loi injuste jusqu'à l'évidence, qui, scindant le testament de Ptolémée Alexandre, en acceptait les conditions pour l'île de Chypre. Cette contrée fut déclarée province romaine, et l'on décida que tous les biens du roi seraient vendus et que leur produit serait versé au trésor. Le délégué romain, dans cette affaire, fut Caton. Quand la nouvelle de cet acte de spoliation fut arrivée en Chypre, le roi envoya sur-le-champ demander des secours à son frère le roi d'Egypte. Les principaux habitans voulaient qu'on intervînt et qu'on aidât Chypre dans sa résistance. Ils disaient qu'il y avait solidarité entre les deux pays et que la

conquête de cette annexe indiquait assez le sort réservé plus tard à l'Egypte. Seul, Ptolémée Aulètes ne fut point de cet avis. Il se crut assez fort de la protection romaine pour n'avoir rien à craindre de l'avenir, ou trop faible peut-être pour se soustraire à ce patronage. Il résista à l'opinion publique et ne craignait pas de s'exposer par une telle conduite à une impopularité plus grande. De cette confusion de sentimens naquit une espèce de lutte entre le chef et les sujets. Quand il vit du mécontentement, Ptolémée Aulètes crut sur-le-champ à une révolte flagrante. Il eut peur pour sa vie et s'enfuit d'Alexandrie sur un vaisseau, l'an 58 avant l'ère vulgaire.

Caton se trouvant alors à Rhodes, le roi fugitif s'y fit conduire. Le Romain reçut froidement Ptolémée; il lui reprocha d'avoir acheté, à beaux deniers, les ames vénales de Rome, et d'avoir payé le sénatus-consulte qui l'intrônisait de plus d'argent que l'Egypte entière n'en pouvait fournir. Ensuite il se prêta à écouter ses plaintes, et démêlant dans son récit qu'il n'avait cédé qu'à une terreur panique, il l'engagea à retourner à Alexandrie, s'offrant à l'y accompagner et à lui servir d'intermédiaire vis-

à-vis de ses sujets. Au lieu de suivre ce bon conseil, Ptolémée résolut de pousser jusqu'à Rome afin d'y plaider sa cause auprès du sénat.

Les Egyptiens crurent d'abord que leur roi ne tarderait pas à reparaître; mais quand son absence se fut prolongée pendant quelque temps, ils le crurent mort, et élurent pour reine d'Egypte en sa place Cléopâtre Triphène et Bérénice, la troisième, Cléopâtre, qui depuis fut la dernière reine d'Egypte, étant encore en trop bas âge. Puis voulant leur donner des maris qui pussent régner avec elles, ils envoyèrent proposer leur main aux deux princes Lagides de Syrie, dont nous avons constaté les démarches récentes et infructueuses auprès du sénat romain. Ces princes Lagides étaient Antiochus l'Asiatique et son frère Seleucus. Les envoyés trouvèrent Antiochus mort de maladie, mais ils ramenèrent Seleucus. En place d'Antiochus, ils voulaient d'abord emmener Philippe Evergètes, autre prince lagide neveu de Ptolémée Lathyrus; mais Gabinius, alors proconsul de Syrie, ne lui permit pas de partir.

Pendant ces négociations, mourut Cléopâtre Triphène, et Bérénice étant restée seule reine

d'Egypte, on lui fit épouser Séleucus. Ce prince était loin de mériter une telle fortune. Aussi difforme au physique qu'au moral, laid, repoussant, contrefait, inculte dans sa personne; avide, avare, sans conscience, étranger à tout sentiment de délicatesse et de générosité, il eut plutôt, dans tout le cours de son règne, les allures d'un bandit que d'un roi. Son premier acte fut d'enlever le cercueil d'or dans lequel reposait le corps du grand Alexandre, et de le remplacer par un cercueil en verre. Ce larcin sacrilége ne profita point toutefois à son auteur: peu de jours après son mariage, la reine Bérénice se délivra de cet homme odieux et le fit étrangler.

Délivrés de ce despote, les Egyptiens cherchèrent un autre époux à leur reine. En Syrie, se trouvait alors un nommé Archelaüs, prétendu descendant de Mithridate Eupator. Favori du préfet Gabinius dont il avait captivé les bonnes grâces, ce prince était alors en Cappadoce, avec l'espoir d'accompagner son patron dans une guerre contre les Parthes. Le sort lui réservait une autre faveur. Présenté à la reine Bérénice, il en fut agréé. Il devint son époux et fut associé au trône. Le nouvel élu se montra

au moins digne de sa fortune. Sa bonne administration, son courage, son activité pourvurent aux moyens de résistance que l'Egypte pouvait mettre en œuvre contre les Romains.

Alors, en effet, on n'était pas sans crainte sur l'avenir. Mieux renseigné, on avait appris en Egypte l'arrivée à Rome de l'ancien roi Ptolémée Aulètes, ses démarches auprès du sénat, et les intrigues qu'il nouait parmi les notabilités romaines, afin d'obtenir des forces suffisantes pour rentrer en possession de son trône, et châtier ceux qu'il accusait de l'en avoir expulsé.

Les démarches de l'ex-roi furent longues, humiliantes et coûteuses. Ses dettes s'en accrurent sans que sa position s'en améliorât. Une décision obtenue un jour au poids de l'or était annulée le lendemain, malgré l'appui de Jules César et de ses amis. Enfin, après de longues années de sollicitations, tout ce qu'il put obtenir ce fut une lettre de recommandation de Pompée pour le proconsul de Syrie, Gabinius.

Arrivé en Syrie, Ptolémée Aulètes y trouva Marc-Antoine, qui allait marcher contre les Parthes. Avec Ptolémée Aulètes était le chevalier romain Rabirius, créancier principal du

roi d'Egypte, et résolu dès-lors de s'attacher à ses pas, pour ne pas perdre de vue ce dernier gage de sommes avancées. Grâce aux présens de l'usurier romain, on suspendit la guerre des Parthes pour pousser une pointe vers l'Egypte. Gabinius et Marc-Antoine marchèrent donc vers Péluse, qui n'opposa qu'une légère résistance. Au-delà on rencontra Archelaüs qui était accouru avec les troupes. Battu dans la première affaire, il n'en continua pas moins à tenir la campagne, en livrant des combats opiniâtres, jusqu'à ce qu'enfin il périt dans une dernière bataille livrée sous les murs même d'Alexandrie. Cette ville ouvrit alors ses portes, et l'Egypte appartint de nouveau à Ptolémée Aulètes.

L'infortune n'avait rien appris à ce prince. A peine réintégré, il se vengea par une série de représailles barbares et odieuses. Gabinius venait à peine de partir, l'an 55 avant l'ère vulgaire, en lui laissant un corps de cinq cents Gaulois, que Ptolémée faisait mettre à mort sa propre fille Bérénice, sous le prétexte qu'elle avait usurpé son trône. On poursuivit aussi et l'on condamna à mort les principaux et les plus riches habitans de l'Egypte, comme coupables

d'avoir salué du nom de reines Bérénice et sa sœur. Ce n'était là du reste qu'un moyen pour arriver à la fortune des condamnés, fortune que convoitait le chevalier Rabirius pour le remboursement de ses avances. Les valeurs confisquées étaient toutes pour le chevalier romain : aussi se montra-t-il l'un des instigateurs les plus ardens de ces exécutions fiscales. Mais il survint un moment où le roi d'Egypte, fatigué de lui et de ses agens, fut sur le point de lui appliquer la peine qu'il conseillait pour les autres. Prévenu à temps, il fut trop heureux de se sauver d'Egypte, nu, sans un denier et favorisé par la nuit. A Rome il fut accueilli par une accusation éclatante. On lui imputa d'avoir déshonoré le nom romain et le titre de chevalier, en s'abaissant à servir de caissier et presque d'intendant à un roi. Sans l'éloquence de Cicéron, il eût subi une condamnation sévère.

Presqu'en même temps on reçut à Rome la nouvelle de la mort de Ptolémée Aulètes dans la vingt-troisième année de son règne, l'an 51 avant l'ère vulgaire. Son testament fut apporté par des ambassadeurs égyptiens. Il léguait le trône à son fils aîné et à sa fille, en leur en-

joignant de se marier ensemble, suivant l'usage lagide. Le peuple romain était institué son exécuteur testamentaire.

15. PTOLÉMÉE DIONYSIOS II, AVEC CLÉOPATRE.

Trois des enfans de Ptolémée Dionysios Ier lui avaient survécu : c'était d'un premier lit, sa fille Cléopâtre ; d'un second lit, deux fils et une fille nommée Arsinoé. Le plus âgé des deux princes n'avait que treize ans ; sa soeur Cléopâtre en avait dix-sept. Malgré cette disparité d'âge, le testament n'en fut pas moins exécuté. Le frère et la soeur, devenus époux, prirent possession du trône ; et, par suite de la tutelle dont le mourant l'avait chargé, le sénat leur accorda le titre d'*amis et d'alliés du peuple romain.*

Pour aider ces deux enfans dans l'administration difficile d'un royaume, on confia la régence à Pothinus, gouverneur du prince, à Théodate de Chio, son précepteur, et à Achillas, généralissime des troupes. A sa quinzième année, le jeune roi fut solennellement inauguré à Memphis, et il prit en mémoire de son père le nom de Ptolémée Dionysios.

Vers ce temps, la guerre civile ayant éclaté

entre les premiers triumvirs, Pompée vint en Egypte pour y recruter des troupes. La reine Cléopâtre l'accueillit avec la plus grande faveur: comme reine et fille de Ptolémée Aulètes, le protégé de Pompée, elle lui fournit tous les renforts qu'il désira; comme femme, elle fut séduite par les grâces du jeune Romain et se livra à lui. Mais bientôt cette intrigue, dans laquelle la reine ne mit aucune réserve, devint un scandale public. Une émeute s'ensuivit, à la suite de laquelle Cléopâtre fut obligée de se réfugier en Syrie avec sa sœur Arsinoé.

Cependant les deux grands rivaux qui se partageaient alors le monde s'étaient rencontrés à Pharsale, l'an 48 avant l'ère vulgaire, et Pompée avait été battu. Persuadé que l'Egypte serait pour lui une terre hospitalière, il vint y chercher un asile. Les vents le jetèrent sur la côte de Péluse, et de là il écrivit au roi d'Egypte. A cette nouvelle, le conseil de Ptolémée fut dans le plus grand émoi. « Recevons-» le, disaient les uns : Pompée a des droits à » la reconnaissance de l'Egypte; et d'ailleurs la » chance peut tourner en sa faveur. » — « Re-» poussons-le, disaient les autres; ne nous ex-» posons point à l'inimitié de César. » — « Ne

» faisons ni l'un ni l'autre, s'écria Théodate : le » rejeter, s'il redevient puissant, serait dange» reux; le recevoir, en nous déclarant par là » ennemi de César, plus dangereux encore. » C'est un dilemme qui n'a pas d'autre issue que » celle-ci : *Tuons-le! Les morts ne mordent plus.* »

Ce conseil fut adopté, et Achillas se chargea de son exécution. Les plus grands honneurs furent rendus au grand homme vaincu; mais au moment où il débarquait, on le poignarda par derrière. Son corps fut laissé sur la plage; mais on lui coupa la tête pour l'offrir à César. César, acharné à la poursuite de son rival, arriva trois jours après. Théodate lui présenta son trophée sanglant; mais lui, malgré sa haine ardente, n'accueillit cet hommage qu'avec horreur. Il pleura à la vue de ce débris, fit inhumer honorablement le cadavre, et chassa les assassins de sa présence.

Retenu dans le port par des brises contraires, César voulut utiliser son temps à appaiser la querelle vivante encore entre Ptolémée et Cléopâtre. Des armemens avaient eu lieu de chaque côté; on allait combattre. Comme consul et comme dictateur, César ordonna d'abord que l'on mît bas les armes. Alors on négocia.

Ptolémée consentait bien à ne pas attaquer Cléopâtre; mais il refusait de la recevoir. Cléopâtre le sut et joua de ruse. Elle s'introduisit le soir secrètement dans la chambre de César, et là plaida sa cause, comme elle l'avait plaidée auprès de Pompée, la gagna par les mêmes moyens qu'elle l'avait déjà gagnée. On résistait, il paraît, difficilement à ses charmes. Dès le lendemain, César manda Ptolémée et lui intima l'ordre, au nom du peuple romain, tuteur du trône d'Egypte, de recevoir Cléopâtre comme épouse et comme reine. Sans Pothinus, le faible Ptolémée eût cédé; mais cet eunuque intervint en organisant une émeute contre les Romains, et en faisant expédier à Achillas, alors occupé à Péluse, l'ordre d'accourir avec ses troupes.

A cette révolution imprévue et soudaine, César répondit en s'emparant du roi Ptolémée et en faisant retrancher les Romains dans la ville, de manière à y opérer une utile résistance. Achillas arriva bientôt; et alors commença, au pied des murs d'Alexandrie, une série de combats, dans lesquels les Romains et les Egyptiens furent tour à tour vainqueurs et vaincus. Dans l'un de ces engagemens, César lui-même cou-

rut un danger si sérieux qu'il fut obligé de rejoindre ses vaisseaux à la nage. Dans un autre combat, la flotte égyptienne, ancrée dans le port, fut incendiée, et le feu ayant gagné jusqu'au rivage, pour la seconde fois la bibliothèque d'Alexandrie fut incendiée. Quatre cent mille volumes y périrent. Cette bibliothèque jouait de malheur : elle ne pouvait garder aucun de ses trésors, ni grecs ni égyptiens.

César se défendait toujours dans Alexandrie. Pour faire cesser les hostilités, il avait un jour fait monter sur une des tours de l'enceinte le roi Ptolémée, lequel avait déclaré à haute voix que César était son ami; mais, au lieu de répondre à cet appel par une soumission complète, l'armée d'Achillas avait déclaré qu'elle n'obéirait pas à un roi prisonnier; et sur-le-champ elle avait procédé à l'intrônisation d'Arsinoé, sa jeune sœur, comme reine d'Egypte.

Mais de cette nomination naquirent bientôt des dissidences. Achillas voulut retenir le pouvoir à l'exclusion d'Arsinoé; il se fit un parti égal en force à celui de la reine, et sans doute on eût combattu si Arsinoé n'eût fait poignarder le général égyptien. Malgré cet acte de vigueur, les fermens de discorde n'en persistè-

rent pas moins, et, pour les accroître encore, César renvoya Ptolémée au camp ennemi. Dans cet intervalle, il recevait lui-même des renforts avec lesquels il se présenta bientôt pour livrer une bataille décisive. Ptolémée y fut battu et mis en fuite. Il s'était jeté dans une barque pour traverser le Nil avec un grand nombre de fuyards; mais cette barque, trop chargée, coula au milieu du fleuve, et le roi fut noyé avec une troupe de courtisans et de favoris. Cet événement eut lieu l'an 47 avant l'ère vulgaire. Ptolémée Dionysios II avait alors dix-sept ans; il en avait régné quatre.

Cette mort laissait Cléopâtre seule titulaire du trône d'Egypte; mais César voulut bientôt que le jeune frère du défunt, âgé de onze ans à peine, fût fiancé à la veuve, qui devait gouverner pour lui et pour elle jusqu'à la majorité.

16. PTOLÉMÉE-LE-JEUNE, AVEC CLÉOPATRE.

Cléopâtre n'avait que vingt-un ans quand son premier époux mourut; on a vu que son associé au trône, Ptolémée-le-Jeune, n'en avait que onze. Le motif qui guida César dans la conclusion de ce mariage, ce fut la crainte d'être ac-

cusé par les Romains, qui n'ignoraient pas ses relations intimes avec Cléopâtre, de vouloir l'épouser lui-même afin de pouvoir joindre à son titre de dictateur celui de roi d'Egypte. Sans doute Cléopâtre avait aussi calculé de son côté que cette différence d'âge qui existait entre elle et cet enfant son époux lui laisserait pour long-temps une liberté et une autorité absolues.

César resta encore neuf mois à Alexandrie, d'où il ne sortit que pour aller combattre Pharnace, roi du Bosphore, et qu'il ne quitta définitivement qu'à l'heure où ses affaires le rappelèrent à Rome. Jaloux, en partant, de mieux assurer l'autorité de Cléopâtre, il lui laissa trois de ses légions et emmena avec lui sa sœur Arsinoé, qui avait quelque temps porté le titre de reine, et qui, mise au nombre des captifs, parut au cortége triomphal du dictateur l'an 45 avant l'ère vulgaire.

Restée enceinte à Alexandrie, Cléopâtre, peu après le départ de César, mit au monde un fils auquel elle put donner le nom de Césarin. On a retrouvé un cartouche portant le nom de ce fils de Cléopâtre et de César dans l'un des monumens d'Egypte. La naissance de ce fils redoubla l'amour de César pour la mère : il la fit

venir à Rome avec le jeune Ptolémée, la logea dans son palais au grand scandale des Romains, dédia en son honneur un temple à Vénus génitrice, et y fit placer la statue de la reine d'Egypte, à côté de celle de la déesse. Comblée de présens, Cléopâtre ne quitta Rome avec le jeune prince, qu'après avoir vu confirmer par le sénat le titre d'*amis et d'alliés* du peuple romain.

L'année d'après, 44 ans avant l'ère vulgaire, Ptolémée-le-Jeune ayant atteint l'âge de quatorze ans, les Egyptiens voulurent, suivant l'usage, l'inaugurer à Memphis. Cléopâtre ne s'opposa point à cette cérémonie. Elle comptait sur l'appui de César, et savait qu'avec un protecteur pareil, elle conserverait toujours sur l'Egypte une autorité réelle. Mais ayant appris à la même époque le meurtre de Jules César, consommé en plein sénat, elle craignit que Ptolémée-le-Jeune, qui venait d'être couronné, ne profitât de cet incident pour faire valoir ses droits d'époux et de souverain. Pour se délivrer de cette crainte, elle eut recours au moyen en usage parmi les familles royales : elle le fit empoisonner à son retour à Alexandrie, et après trois ans et dix mois d'autorité nominale. Elle demeura alors seule souveraine d'Egypte.

17. CLÉOPATRE.

Cléopâtre data son règne du jour de son premier avènement, et se trouva ainsi alors dans la huitième année. Restée sans rivaux, elle eut l'espoir de léguer sa couronne à son fils Césarin. Les événemens trompèrent cette attente.

Quand Jules-César eut été assassiné, elle se déclara pour les triumvirs, et plus tard, mandée par Antoine, qui se trouvait alors à Tarse, pour s'y expliquer sur quelques griefs, elle entreprit de soumettre ce Romain par les mêmes armes qu'elle avait déjà employées contre Pompée et contre César. Dans ce but, elle s'embarqua à Alexandrie sur une galère peinte en or et ouvrant à la brise ses voiles de soie pourpre. Tout le voyage se fit aux sons de mille orchestres qui variaient leurs concerts. Quand elle fut arrivée à Tarse, l'an 40 avant Jésus-Christ, elle parut sur sa galère, déguisée en Vénus qui sort du sein de l'onde, nonchalamment couchée sous un pavillon de drap d'or, au milieu d'un cortége de nymphes à demi-vêtues et d'enfans déguisés en amours. A cette vue, Antoine fut ébloui et vaincu. Son armée s'écria : « Voici Vénus qui vient trouver Bacchus, » et

Antoine était un trop jovial débauché pour donner un démenti à ses troupes. Cléopâtre éclipsa la belle Lycoris; elle devint l'amante préférée; elle étudia les goûts et les défauts d'Antoine, de manière à le tenir éternellement sous son influence. Au milieu des fêtes et des orgies de Tarse elle n'oubliait pas ses intérêts politiques. Il ne lui restait qu'une seule rivale au trône, Arsinoé, alors réfugiée dans le temple de Diane, à Milet. Malgré l'inviolabilité de cet asile, elle obtint qu'on l'en arracherait pour la mettre à mort. A Alexandrie, où les amans se rendirent ensuite, Cléopâtre continua à promener son amant dans cette vie de saturnales, la seule qui souriait à Antoine. « Cléopâtre fit voir, dit Plu-» tarque, que Platon n'était qu'un ignorant » dans la connaissance de l'art de la flatterie; » car elle imagina des moyens que ce philoso-» phe n'avait pas prévus. Ne perdant jamais » de vue son amant, elle ne le quittait ni » le jour ni la nuit, jouant aux dés avec lui, » buvant avec lui, chassant avec lui, et assis-» tant à tous les exercices des armes. » Plus d'une fois, à la suite d'une longue orgie, on vit Antoine et son amante se déguiser en valets, pour aller courir la ville, et insulter les bour-

geois. Cette manière étant la seule qui réussît auprès d'Antoine, Cléopâtre s'y prêtait avec un entrain qui ressemblait à une nature. Par intervalle, toutefois, elle retrouvait la dignité d'une reine et l'apropos d'une femme d'esprit. Un jour qu'Antoine se donnait le plaisir de la pêche, aucun poisson ne vint mordre à la ligne, ce qui le contraria fort. Le lendemain Cléopâtre fit accrocher à son hameçon un poisson salé, et voyant que son amant rougissait de la mystification : « Laissez-nous, seigneur, dit-elle, » laissez-nous, à nous autres Egyptiens, ha- » bitans du Phare et de Canope, laissez-nous » la ligne : votre rôle, à vous, c'est de prendre » des ville et des royaumes. »

Cependant la guerre rappela bientôt Antoine sur le territoire romain. Il partit et débarqua à Brindes avec deux cents galères. Sa présence détermina un accommodement avec Octave César, dont il épousa la sœur Octavie, sa première femme Flavie étant morte. Ce fut vers ce temps que Sextus Pompée entra en tiers dans l'empire du monde: les trois nouveaux maîtres se réunirent près de Misène où ils échangèrent de magnifiques présens. De là, Antoine, à qui l'Orient était échu en partage, se dirigea vers

la Grèce, avec sa femme Octavie, et resta ainsi quelque temps éloigné de l'Egypte. Il n'y reparut qu'en l'an 35 avant Jésus-Christ, à la suite de sa malheureuse expédition contre les Parthes. Cléopâtre était venue le rejoindre en Phénicie, et elle l'entraîna malgré toutes les prières d'Octavie sa femme, qui fut exilée à Athènes. Dès-lors Antoine fit folie sur folie. Il assembla le peuple alexandrin sur la place publique, monta sur un siége d'argent, pendant que Cléopâtre s'installait dans un trône d'or, puis de là il proclama son amante reine d'Egypte, de Chypre, de Lydie et de Basse-Syrie; il combla de faveurs Césarin, le fils de Cléopâtre et de César, et proclama *rois des rois* les enfans que lui-même avait eus de la souveraine d'Egypte. Il donna à ces derniers, en l'an 34, les Etats du roi d'Arménie, Artavade, qu'il avait conduit en triomphe à Alexandrie.

Cependant Octave César ne pouvait souffrir impunément l'insulte faite à sa sœur Octavie, dont le délaissement avait jeté tant d'éclat. Il accusa Antoine devant le sénat, et, en l'an 32, un sénatus-consulte le déclara, lui et Cléopâtre, ennemis du peuple romain. La guerre fut déclarée. Octave y marcha avec des troupes

peu nombreuses, mais supérieurement exercées. Antoine y déploya un faste militaire aussi coûteux qu'inutile. Il avait deux cent mille fantassins, douze mille cavaliers et une flotte de huit cents vaisseaux, dont deux cents appartenaient à Cléopâtre. Le couple partit pour cette campagne; il toucha à Samos, où des fêtes pompeuses l'attendaient; puis à Athènes, à laquelle il fit d'immenses présens. Enfin l'an 31 avant Jésus-Christ, eut lieu la bataille d'Actium, dont le résultat est si célèbre. L'affaire s'engagea le 3 septembre. L'issue en était même encore douteuse, lorsque Cléopâtre, qui montait la galère nommée *Antoniade*, s'effraya de ce bruit d'armes et du choc des vaisseaux. Elle prit la fuite avec les deux cents galères qu'elle avait menées au combat. Au lieu de tenir pied et de combattre encore, Antoine la suivit, abandonnant à l'heureux Octave sa flotte et l'empire du monde.

De retour à Alexandrie, les amans y recommencèrent leur vie voluptueuse et débauchée. Avant le départ, ils avaient formé une société intitulée *bande de la vie inimitable;* ils réformèrent le mot et la nommèrent *bande de ceux qui veulent mourir ensemble*, ou *des insépara-*

bles dans la mort, s'engageant ainsi à user d'une vie qu'ils voulaient vite terminer. Cléopâtre essayait de tous les poisons, voulant choisir celui qui tuait le plus vite et le plus sûrement. Antoine, de son côté, envoyait des ambassadeurs à Octave, ne demandant que de vivre ignoré avec sa maîtresse. Le vainqueur refusa tout; il marcha vers l'Égypte, y entra l'an 30 avant l'ère vulgaire, se rendit maître de Péluse et arriva sous les murs d'Alexandrie. Là Antoine se défendit en héros; mais sur le faux bruit de la mort de Cléopâtre, il se frappa d'un coup mortel. A son tour, Cléopâtre, tombée vivante entre les mains d'Octave, envoya chercher un panier de figues, dans lequel un aspic se trouvait caché. Elle s'étendit sur un magnifique lit de drap d'or, se fit piquer par le reptile, et mourut devant le Romain qui avait l'ordre de la conduire au vainqueur. Cléopâtre n'avait alors que trente-huit ans, sur lesquels elle en avait régné vingt-deux.

Après elle l'Égypte devint province romaine, et c'est de cette année que date l'ère appelée *ère d'Égypte*, ou autrement ère d'Actium.

CHAPITRE IX.

EMPIRE ROMAIN.

TROIS CENTS ANS ENVIRON.

De l'an 30 avant l'ère vulgaire à l'an 269 après J.-C.

1. OCTAVE-AUGUSTE.

Octave, qui se fit couronner empereur sous le nom d'Auguste, « ne parvint au pouvoir su-» prême, dit Tacite, qu'en gagnant les soldats » par ses largesses, le peuple par des distribu-» tions de blé, tous les ordres de l'Etat par les » douceurs de la paix. »

Largesses et distributions de blé! Nul pays mieux que l'Egypte ne servit Octave-Auguste dans ce moyen d'influence. L'Egypte était riche et féconde, pleine de trésors enfouis depuis de longs siècles, et inépuisable dans ses ressour-

ces agricoles. Aussi l'empereur regardait-il ce pays comme l'une de ses plus précieuses conquêtes. En l'incorporant au vaste empire romain, il ne la laissa pas classer parmi les provinces *sénatoriales* ou *proconsulaires*, c'est-à-dire gouvernées par des proconsuls sous l'autorité du sénat. Il la plaça à l'instant même parmi les provinces dites *impériales*, parce que, vu leur importance pour la sécurité de l'empire, l'empereur s'en était réservé le gouvernement direct, qu'il faisait exercer par ses délégués sous le nom de préteurs ou de pro-préteurs. Elle fut aussi rangée, comme on peut le croire, parmi les provinces *fromentanes*, ou fertiles en blé. On désignait sous ce nom celles qui payaient en nature des impôts de céréales servant à la consommation du peuple romain. Cette classe comprenait la Sicile, l'Afrique, la Sardaigne, l'Espagne, la Béotie, la Macédoine, la Chersonèse, l'Asie-Mineure et l'Assyrie. Quoique leur régime administratif différât du régime en usage dans les autres colonies romaines, on voulut faire encore une exception plus grande en faveur de l'Egypte, et lui affecter une forme de gestion toute spéciale.

D'abord Octave-Auguste ne voulut confier

cette importante province qu'à un homme dévoué et sûr. Cet homme, il ne le chercha point parmi les consulaires, dont il aurait pu redouter l'ambition, mais parmi les artistes dont il aimait à s'entourer. Son choix tomba sur Cornélius Gallus, simple chevalier romain, mais poëte célèbre, l'émule et l'ami de Virgile, et qui, lieutenant d'Octave pendant la conquête de l'Egypte, y avait déployé quelque habileté militaire. Plus tard, il se montra administrateur non moins éclairé.

Cornélius Gallus fut donc promu au gouvernement de l'Egypte, et contre l'usage, qui n'accordait qu'une légion aux gouverneurs de provinces, Cornélius Gallus en obtint deux et même trois. En dérogeant ainsi aux conditions ordinaires des annexes romaines, Octave-Auguste voulait indiquer qu'il regardait l'Egypte comme sa conquête personnelle. Il n'agissait pas en consul, comme il aurait dû le faire; mais déjà il tranchait de l'empereur. Dans la forme habituelle, il aurait dû attendre une commission du sénat pour réduire l'Egypte en province romaine; il ne l'attendit pas. Il lui imposa un système nouveau sans en donner l'avis à Rome; il fit tout de son chef et soudainement. C'était

le premier précédent de ce genre. Jules-César n'eût osé l'établir, parce que le parti de Pompée était encore debout : Octave-Auguste pouvait le faire; le parti d'Antoine n'existait plus.

Entré en fonctions dès les premières années de la conquête, c'est-à-dire vers l'an 30 avant l'ère vulgaire, Cornélius Gallus y jouit d'un pouvoir à peu près dictatorial, depuis le jour où Octave quitta Alexandrie pour aller jouir à Rome des honneurs du triomphe. Il se dirigea d'après les instructions qu'il avait reçues du triomphateur, cherchant à habituer les populations indigènes à la domination de leurs nouveaux maîtres. Comprenant que la véritable richesse du pays était dans les eaux du Nil, il en surveilla la direction et en ménagea les bienfaits. Sous son administration paternelle et sage, bientôt s'effacèrent les traces de cette intolérable tyrannie qui avait écrasé l'Egypte sous les derniers Ptolémées. Les arts furent protégés; le commerce fut encouragé et étendu : de grandes améliorations furent introduites dans le mécanisme administratif. Grâce à de telles mesures, promptes et bien appliquées, la contrée ne ressentit que d'heureux effets de ce changement

de souverains. Sous les derniers Lagides, princes factieux et indolens, tous les trésors du pays allaient s'engouffrer dans des rançons onéreuses payées au dehors, ou dans de splendides et coûteuses débauches. La simplicité romaine, succédant tout-à-coup à ce luxe funeste, laissa la fortune indigène dans les mains qui pouvaient utilement l'employer; et un grand bien-être en résulta pour toutes les classes d'habitans. Aussi, malgré le peu de sympathie que les Egyptiens témoignèrent d'abord aux Romains, soit à cause de la différence de culte, soit à cause des répugnances de races, une tranquillité à peu près complète régna-t-elle dans le pays. Cornélius Gallus eut à peine à réprimer dans la Haute-Egypte quelques révoltes partielles et insignifiantes.

Pendant que ce gouverneur mettait ainsi toute son intelligence et toute son activité au service d'une organisation nouvelle, un événement majeur se passait à Rome. Auguste venait de s'y faire proclamer empereur. Les flatteries d'un entourage servile avaient amené cet acte d'empiétement décisif et cette infraction éclatante à la loi romaine. A peine le nouvel empereur fut-il couronné, que les courtisans

cherchèrent à le tenir éloigné de toutes ses amitiés anciennes. La délation, la haine, la jalousie formèrent autour de lui un triple cordon, en-deçà duquel restait la vérité. Cornélius Gallus fut l'une des premières victimes de cet aveuglement. Les favoris de l'empereur avaient jeté sur l'Egypte des regards de convoitise. Ils manœuvrèrent pour la faire adjuger à l'une de leurs créatures. Quelques insurrections partielles, étouffées par Gallus, furent présentées comme un mécontentement général et une incompatibilité profonde. On envenima cette accusation en ajoutant que le gouverneur avait poussé, au-delà de toute mesure, sa vengeance contre les révoltés, et qu'il avait détruit la célèbre Thèbes, déjà détruite depuis un siècle. A la suite de ces imputations, d'autres imputations survinrent, toutes plus contradictoires les unes que les autres. Après avoir dit d'une part que Gallus ruinait et écrasait l'Egypte, on prétendit de l'autre qu'il visait à se l'attacher par un gouvernement paternel, de manière à pouvoir s'y créer une influence indépendante de celle de l'empereur. On alla même jusqu'à avancer que des statues du gouverneur étaient érigées dans toute l'Egypte.

Auguste n'était pas au-dessus de ces clameurs calomnieuses, qui frappaient chaque jour son oreille. Soit conviction, soit lassitude, il y crut, et bientôt une dernière et malheureuse circonstance acheva de perdre Cornélius Gallus. Le précepteur de la famille d'Agrippa, Cécilius Epirota, ayant été disgracié par Auguste, chercha un asile en Egypte. Cécilius Epirota était un homme d'un mérite élevé et de connaissances profondes; grammairien illustre, il était sûr d'être bien venu du poëte Gallus. En effet, le gouverneur fit le meilleur accueil au proscrit; il le logea même dans son palais, où ils vécurent sur le pied de la plus grande familiarité. Il n'en fallut pas davantage pour fournir aux courtisans un prétexte de persécution. Ils présentèrent cette conduite de Gallus, vis-à-vis d'un homme tombé dans la disgrâce de l'empereur, comme une espèce de révolte ouverte; et bientôt le gouverneur de l'Egypte ne fut plus qu'un concussionnaire, un rebelle et un conspirateur. Il en résulta que, malgré l'indignation des ames honnêtes, Cornélius Gallus fut destitué dans la quatrieme année de son gouvernement, et envoyé en exil, où il finit par se suicider.

Son successeur fut Petronius, qui, investi-

l'an 26 avant l'ère vulgaire, administra l'Egypte pendant huit années. Son gouvernement fut marqué par trois événemens essentiels, une sédition, une expédition avortée et une invasion.

La sédition dont parle Strabon eut pour causes soit l'esprit toujours inquiet, remuant et léger des Alexandrins, soit l'énormité des impôts dont les surchargeait la métropole. Ces mouvemens n'eurent point de suites sérieuses.

Ce qui en eut davantage, ce fut l'expédition que le gouverneur de l'Egypte envoya en Arabie par l'ordre d'Auguste. Voici le fait qui faillit devenir funeste à l'autorité romaine. Petronius ayant déclaré la guerre à un roi du pays que l'histoire nomme Sabos, envoya contre lui le général Ælius Gallus. Ælius défit l'ennemi dans plusieurs batailles; mais bientôt, vaincu par le climat, privé d'eau et de provisions, encombré de malades, son corps d'armée fut obligé de se retirer sur l'Égypte.

De cette guerre imprudemment entreprise avec l'Arabie, naquit bientôt une autre guerre avec les Ethiopiens. Pour compléter le corps d'armée qu'il envoyait en Arabie, Petronius avait dégarni la Thébaïde et les frontières méridionales de l'Egypte. L'an 22 avant l'ère vulgaire,

Candace, reine d'Ethiopie, profita de cette circonstance pour fondre sur les Romains, dont elle redoutait le voisinage. Philæ, Eléphantine, Syène furent forcées, la Thébaïde ravagée. L'armée éthiopienne emporta un butin immense, et abattit de toutes parts les statues qui avaient été élevées à Auguste.

Le préfet de l'Egypte ne laissa pas ces violations long-temps impunies. A la tête de deux légions, non seulement il repoussa les Ethiopiens, mais encore il les poursuivit au-delà des frontières jusqu'à la ville de Napata, leur capitale. La reine Candace demanda la paix, et Petronius la lui accorda moyennant un tribut annuel. Une ambassade d'Ethiopiens dut, à la suite de ce traité, se rendre auprès de l'empereur pour en obtenir la ratification. Auguste était alors à Samos, où il était accouru à la première nouvelle de l'invasion. Ce fut là qu'il reçut les ambassadeurs, et qu'il leur accorda l'exemption de tout tribut. Cet acte de grandeur et de générosité parut étonner et toucher ces barbares.

Tels sont les faits que nous a transmis l'histoire sur l'administration de Petronius en Egypte. Il paraît toutefois qu'au milieu de ses

occupations militaires, il songea à perfectionner le système d'irrigation, duquel dépendait la fertilité de la vallée du Nil. C'est du moins ce qu'il faut conclure du passage suivant de Strabon, qui constate en outre un fait hydrostatique assez controversé. « Avant Petronius, » dit ce géographe contemporain, il fallait que le » Nil s'élevât jusqu'à une hauteur de quatorze » coudées pour que la fertilité du pays arrivât » à son plus haut période. Quand il ne s'élevait » qu'à huit, c'était un indice certain de stéri- » lité et de famine; mais sous son administra- » tion la crue de douze coudées suffit pour la » fertilité la plus grande, et même quand » l'élévation des eaux n'allait qu'à huit cou- » dées, la disette ne se faisait pas sentir. »

L'an 18 avant l'ère vulgaire, Petronius fut remplacé dans le gouvernement de l'Egypte par Ælius Gallus, dont l'expédition arabique avait été si malheureuse. Tout ce que nous savons de ce gouverneur, c'est qu'il visita la Haute-Egypte, accompagné du géographe Strabon, et qu'il poussa avec lui jusqu'à la frontière éthiopique.

On ignore l'époque précise à laquelle Ælius Gallus quitta son gouvernement. Toutefois les

parois du propylon d'Isis à Tentyra portent une inscription datée de l'an 31 de l'ère d'Auguste (1[er] de l'ère vulgaire), inscription sur laquelle on lit le nom d'un nouveau préfet nommé Publius Octavius. C'est là d'ailleurs la seule trace qui reste de ce gouverneur, sur lequel n'existe aucun détail historique.

Ce fut pendant cette administration que dût mourir Auguste, à l'âge de soixante-seize ans, après un règne de quarante-quatre, dans l'an 14 de l'ère vulgaire. Il laissait à Tibère, son associé depuis trois ans, l'empire qu'il avait fondé sur les débris de la république romaine.

2. TIBÈRE.

Les premières années du règne de Tibère sont stériles en événemens spéciaux à l'Egypte. Inspiré par les mêmes erremens que ceux du règne antérieur, Tibère continua à se tenir dans une ligne de bienveillante gestion vis-à-vis des provinces conquises. L'Egypte, pendant de longues années, se trouva comme désintéressée dans le mouvement des affaires de l'Empire, lesquelles étaient elles-mêmes monotones et régulières. On aurait dit vraiment que le sceptre n'avait pas changé de mains.

Tibère maintint pendant quatre ans en Egypte le gouverneur que lui avait donné Auguste, et ne le remplaça que l'an 18 de notre ère par Æmilius Rectus. Ce choix était mauvais. Rectus avait toutes les allures d'un Verrès; il écrasait d'impôts ses justiciables. Tibère l'apprit, et comme il était alors, d'après le témoignage de Tacite, dans sa phase de bon et de juste gouvernement, il punit le concussionnaire. Pour faire sa cour à l'empereur, Æmilius Rectus pressura d'abord sa province de manière à pouvoir en tirer une contribution plus exorbitante que celle qui était fixée par les réglemens d'Auguste. A quoi Tibère répondit par la destitution du gouverneur, en l'accompagnant d'une lettre qui portait ces mots : « Je veux bien que l'on tonde mes trou- » peaux, mais non pas qu'on les écorche. »

Æmilius Rectus ne demeura donc à la tête de l'administration de l'Egypte que pendant une année. Il y fut remplacé, l'an 19 de l'ère chétienne, par Séjan Strabon, père du fameux Séjan, qui avait rempli avec son fils les fonctions de préfet du prétoire.

Cette même année l'Egypte fut visitée par Germanicus, qui à son retour en Syrie mourut empoisonné par Pison. Tant que dura la puis-

sance du favori de Tibère, l'autorité de son père fut sans bornes en Egypte. On ignore à quelle époque précise il cessa de la gouverner; mais il est à croire que le Séjan gouverneur d'Egypte fut enveloppé dans la disgrâce du Séjan favori de l'empereur. Les historiens s'expliquent assez formellement là dessus en disant que toute la famille du favori fut comprise dans la proscription impériale.

Quoi qu'il en soit, Séjan Strabon fut remplacé par Venasius Pollio, lequel fut remplacé lui-même par Ibericus, l'un des affranchis de Tibère, en l'an 32 de l'ère chrétienne. Mais cet affranchi ne fut, à son tour, qu'un gouverneur provisoire; car la même année Tibère nomma Publius Avitius Flaccus à la préfecture de l'Egypte. L'inscription grecque gravée sur le listel de la corniche du pronaos du temple de Nephtis à Tentyra porte le nom de ce préfet. Avitius Flaccus gouvernait l'Egypte depuis cinq ans, lorsque Tibère fut tué par Nacron, préfet des gardes prétoriennes. Cet événement eut lieu l'an 37 de l'ère vulgaire dans la vingt-troisième année du règne de Tibère. Le successeur de ce prince fut Caïus Caligula, dont les crimes firent regretter son devancier.

Avitius Flaccus semble avoir été un personnage riche et influent, même avant l'époque où il fut nommé gouverneur de l'Egypte. En y allant, il n'avait donc point de fortune à faire, et il ne pressura conséquemment point la contrée pour grossir son épargne. Sa gestion fut toute paternelle, sage et modérée, même au dire du juif Philon, dont le témoignage ne saurait être suspect. Avitius fut en effet l'un des ennemis les plus acharnés des juifs. Il persécuta ceux qui s'étaient établis en Egypte sous les Ptolémées, et qui avaient obtenu de faire construire à Bubaste un temple semblable à celui de Jérusalem. Les ruines de ce temple subsistent encore de nos jours, et sont connues dans le pays sous le nom de *Tall-Yehoudy* (le monticule juif).

L'an 40 de notre ère, lassés des persécutions d'un gouvernement dont ils avaient seuls à souffrir et à se plaindre, les juifs d'Alexandrie envoyèrent auprès de l'empereur le juif Philon, afin d'exposer leurs griefs et de demander un traitement plus doux. Cette tentative ne réussit pas : Philon fut éconduit; il quitta Rome

sans avoir rien obtenu. C'est du reste au juif Philon que l'on doit les notions les plus précises sur l'administration de l'Egypte à l'époque dont nous parlons, sur les attributs et les droits du gouverneur, sur le mouvement et la nature des impôts. Son livre *Contre Flaccus* est un des monumens les plus précieux comme spécialité authentique. On y trouve, entre vingt passages fort caractéristiques, le paragraphe suivant, qui semble indiquer la cause première des persécutions que le gouvernement réservait aux seuls Israélites.

« Flaccus, dit Philon, exerçait une police » exacte et sévère dans les villes et dans les » provinces de l'Egypte : *il défendait les as-* » *semblées des classes inférieures du peuple*, » comprimait l'esprit de corps, et en général » toutes les réunions qui, sous le prétexte d'être » religieuses, pouvaient n'aboutir qu'à des ac- » tes de licence et de révolte : il se montrait » rigoureux envers elles, etc. »

Les plaintes des Juifs et le voyage de Philon n'avaient inquiété Flaccus en aucune manière. Il connaissait Caligula ; il savait qu'un abus de pouvoir n'était pas un crime aux yeux de ce prince. D'ailleurs il avait pour se défendre au-

près de lui de vieux souvenirs de jeunesse : compagnon d'enfance de Caligula, il s'était trouvé mêlé, avant son départ pour l'Egypte, à toutes ses orgies, et il comptait sur ces relations antérieures pour se défendre dans le cas où il serait accusé. Ces précédens le protégèrent en effet contre l'ambassade des Juifs ; mais ils furent inefficaces contre un autre événement, qui devait entraîner la disgrâce du gouverneur.

Macron, l'assassin de Tibère, était l'ami intime d'Avilius Flaccus et son appui le plus réel auprès de cette cour. Aussi, quand Macron, qui faisait sentir trop durement au maître le service qu'il lui avait rendu, quand Macron eut été à son tour assassiné par l'ordre de Caligula, expiant un meurtre par une mort violente, la disgrâce d'Avilius Flaccus suivit de près celle de son protecteur. Deux des fonctionnaires placés sous ses ordres, Lampon, son secrétaire, et Isidore, son préfet de police, soulevèrent Alexandrie contre lui. Les Alexandrins étaient alors en grande faveur auprès de Caligula, dont ils avaient flatté la manie en le déifiant et en lui consacrant des autels. Ils le dénoncèrent à l'empereur comme ami de Macron et irrévérentieux envers la majesté impériale. Caligula

ouvrit l'oreille à ces délations, qui d'ailleurs s'accordaient avec ses défiances secrètes : il destitua Avilius Flaccus, le manda à Rome, le dépouilla de toutes ses richesses, puis l'envoya en exil, où il périt misérablement l'an 41 de l'ère vulgaire.

Dans le courant de la même année, la quatrième du règne de Caligula, l'empereur fut poignardé par des conjurés, dont Chereas était le chef. Son oncle Claude, âgé de cinquante ans, et le seul homme de sa famille qu'il eût épargné, fut son successeur.

4. CLAUDE.

Après Avilius Flaccus, une grande confusion règne dans les chronologies au sujet des gouverneurs qui administrèrent l'Egypte. Pendant tout le temps que Claude se maintint dans la possession de l'empire, c'est-à-dire durant quatorze années, ce vague et cette incertitude continuent. On ne sait rien, ou presque rien, ni sur les événemens, ni sur les gouverneurs. L'histoire constate seulement qu'à cette époque les Juifs d'Alexandrie, dont les réclamations avaient été repoussées par Caligula, reprirent courage à la mort de ce prince et au départ de leur per-

sécuteur Avilius Flaccus. Ils allèrent plus loin encore. Au commencement du nouveau règne, ils prétendirent reconquérir par les armes les priviléges qui leur avaient été enlevés, et dans le nombre, celui d'avoir à leur tête un ethnarque de leur nation, qui les gouvernât selon leurs propres lois, et les fit battre de verges *d'une manière différente de celle employée contre les Grecs condamnés à ce supplice*; car telle est la phrase textuelle du livre du Juif Philon.

Les Juifs attaquèrent donc les Grecs d'Alexandrie; ils purent occasioner de grands troubles dans la ville et s'y livrer à de nombreux désordres. Au lieu de réprimer la révolte par la force, et de faire voir aux Israélites qu'ils étaient sous la main de l'empire, Claude aima mieux transiger avec eux. Il donna l'ordre au gouverneur de faire droit à quelques-unes des demandes des rebelles. On confirma leurs priviléges anciens; ils purent avoir un ethnarque, avec lequel ils s'arrangèrent pour être battus à leur guise.

Le faible Claude mourut l'an 54 de notre ère, à l'âge de soixante-quatre ans, laissant l'empire à Néron, alors dans sa dix-septième année.

5. NÉRON.

A peine Néron fut-il monté sur le trône, qu'il distribua à ses créatures les gouvernemens qui dépendaient de l'empire. L'Egypte, l'un des plus importans de tous, échut à Claudius Balbus, qui entra en fonctions l'an 55 de l'ère chrétienne.

Claudius Balbus était un sénateur fort attaché au parti d'Agrippine, une créature des affranchis Narcisse et Pallas. On devine donc assez quelles étaient la probité et la moralité de cet homme, pour pouvoir se faire une idée de la manière dont il gouverna l'Egypte. L'histoire toutefois est fort peu explicite sur son compte, et les injustices, les malversations de cette gestion lointaine semblent se confondre avec les vastes déportemens dont Rome était alors le théâtre. La seule trace de son administration résulte d'une inscription grecque récemment découverte par le capitaine Caviglia, dans des fouilles qu'il fit faire, il y a quinze ans, près du grand sphinx. Cette pierre, actuellement déposée au musée de Londres (numéro 37 onzième salle), est un monument rare et curieux de la stupide et lâche flagornerie des

Egyptiens pour l'empereur Néron et pour le gouverneur que Néron leur avait donné. Jamais la formule adulatrice ne fut poussée à une telle impudeur.

Cette inscription composée de vingt-huit lignes, presque toutes bien conservées, contient un décret des habitans de Bousiris. Elle mérite d'être rapportée ici en partie.

On y lit :

« A la bonne fortune ;

» Considérant que Néron-Claude, César Auguste, Germanicus, empereur, le bon génie » de la terre, outre tous les biens qu'il a ré» pandus sur l'Egypte, prenant le soin le plus » manifeste de son bonheur, nous a envoyé » pour préfet Tibère Claudius Balbillus, et que » l'Egypte, comblée de toutes sortes de biens » par les grâces et les bienfaits de ce gouver» neur, voit s'accroître d'année en année les » dons du Nil, et jouit plus que jamais de l'i» nondation juste du dieu :

» Il a paru convenable aux habitans du bourg » de Bousiris, dans le nôme de Létopolite, » voisin des Pyramides, d'ériger un stèle de » pierre pour faire connaître à chacun la bien» veillance de Néron et sa bonté à l'égard de

» toute l'Egypte : car Balbillus ordonne que » sa divine sollicitude, exprimée en caractères » sacrés, gravés sur un stèle, soit transmise à » la postérité.

» En effet Balbillus, toujours occupé de no» tre bonheur dans la visite qu'il a faite à ce » nôme, ayant adoré le soleil, notre protec» teur et notre sauveur, ayant été ravi de l'as» pect majestueux et gigantesque des Pyra» mides, a pris soin. . . . . . . »

Ici la mutilation de la pierre coupe brusquement le sens, et laisse un champ très-vaste aux suppositions pour ce qui suit. On ne peut réellement dire quel soin a pris le préfet de l'Egypte, et en quel honneur on lui a érigé cette pierre votive. Ne peut-on pas croire néanmoins, d'après des inductions tirées de la première partie de l'inscription, que le préfet avait fait réparer quelques canaux ou quelques digues pour favoriser l'irrigation des terres, qui sans de pareils soins seraient restées stériles, et par conséquent improductives pour l'impôt? Cette version est d'autant plus probable, que dans les premiers siècles de leur établissement, les Romains ne négligèrent pas ce moyen d'améliorations locales. Ajoutons en outre que Sé-

nèque donna à ce gouverneur quelques éloges au sujet de son administration, ce qui tendrait à le relever un peu d'avoir été choisi par Néron, et d'avoir eu pour amis Narcisse et Pallas.

On ignore à quelle époque précise Balbillus quitta la préfecture de l'Egypte. Il y eut, à ce que l'on croit, pour successeur Cinna Tuscus, dont l'entrée en fonctions n'est pas chronologiquement établie. Tout ce que l'on sait de bien positif, c'est qu'exilé d'abord par Néron, et pour des motifs peu appréciables d'aussi loin, Tuscus fut ensuite envoyé à la mort comme tant d'autres victimes de la férocité extravagante qui signala tout le cours de ce règne. Tuscus était pourtant le fils de la nourrice de Néron et son camarade d'enfance. A Cinna Tuscus succéda, à ce que l'on croit, Tibère Alexandre, qui entra en fonctions l'an 66 de notre ère. Ce fut dans la même année que Néron envoya Vespasien en Syrie, pour soumettre les Juifs qui s'étaient révoltés. Vespasien, à son tour, détacha son fils Titus vers l'Egypte afin qu'il en ramenât les renforts nécessaires pour faire le siége de Jérusalem.

Au milieu de cette guerre survint la mort de Néron qui, pour échapper à la révolte de Vin-

dex et de Galba, se tua lui-même l'an 68 de notre ère.

6. GALBA.

Galba, proclamé empereur après Néron, n'eut qu'un règne de sept mois, pendant lesquels d'autres provinces couronnèrent soit Othon, soit Vitellius, soit Vespasien.

7. OTHON.

L'an 69 de notre ère, Othon, couronné empereur, fit tuer son compétiteur Galba et Pison que Galba avait fait César; mais ce règne, moins long encore que celui qui précède, ne dura que trois mois.

8. VITELLIUS.

A son tour Othon, dépossédé par Vitellius, qui le battit près de Bebriac, se donna la mort et laissa la place libre à son rival. Ce règne, qui ne dura que huit mois, n'est signalé que par des concessions énormes dont l'Egypte n'eut point à souffrir, étant l'une des provinces qui n'avaient pas reconnu Vitellius.

9. VESPASIEN.

Le gouverneur de l'Egypte était encore ce

Tibère Alexandre investi par Néron, et neveu de l'apostat Philon. Par une infraction aux réglemens d'Auguste, qui avait défendu que l'Egypte fût gouvernée par un Egyptien, Tibère Alexandre était d'Alexandrie, ce qui fait dire à Tacite qu'à cette époque « les Egyptiens » étaient gouvernés par un personnage de leur » nation. » Du reste, ce Juif alexandrin avait été comblé d'honneurs de toute nature, et décoré du titre de chevalier de la première classe.

Attentif à se tenir en dehors des brusques révolutions qui tourmentaient alors l'empire, Tibère Alexandre avait à la mort de Néron reconnu Galba, puis Othon vainqueur de Galba. S'il n'en fit pas autant à l'égard de Vitellius, c'est qu'il pressentait déjà l'avènement de Vespasien, alors en Syrie avec une forte armée. En effet, Vespasien fut proclamé empereur, et Tibère Alexandre le reconnut aussitôt. Le premier juillet de l'an 69, l'Egypte saluait déjà Vespasien comme César; et le gouverneur du pays le faisait reconnaître par sa légion.

Alors Vespasien vint occuper l'Egypte pendant que Titus achevait de réduire la Judée. Tibère Alexandre suivit ce général au siége de Jérusalem et semble avoir été remplacé dans sa

préfecture par le gouverneur Lupus l'an 71 de l'ère chrétienne. Sous ce préfet surgit parmi les Juifs une secte nouvelle nommée secte des *sicaires*, qui refusèrent de reconnaître l'empereur. Vespasien, jugeant que les hardiesses des Juifs étaient arrivées à leur comble, donna l'ordre d'abattre le temple qu'Onias avait fait bâtir en Egypte. Onias était le fils du pontife des Juifs qui s'étaient réfugiés dans la vallée du Nil, à la suite de l'usurpation des Machabées.

N'exécutant qu'à demi l'ordre de l'empereur, Lupus se contenta de faire fermer le temple d'Onias; mais l'an 73, les sicaires, plus audacieux que jamais, poussèrent les Juifs à la révolte. Le successeur de Lupus, un nommé Paulin, venait de faire enlever les ornemens du temple, foyer de discorde, et d'en faite raser les murs, lorsque Jonathas, l'un des Juifs influens du pays, osa tenter la chance des combats contre la puissance des Romains. Mais, mis en déroute par Catulle, sous-gouverneur de la Lybie, Jonathas fut bientôt fait prisonnier, et sur sa dénonciation on décapita les plus riches Juifs de l'Egypte. Le chef dénonciateur périt à son tour par le même supplice.

10. TITUS. 11. DOMITIEN. 12. NERVA.

Ici se place une lacune de trente années dans l'histoire particulière de l'Egypte, lacune qui va du règne de Vespasien à celui de Trajan, en passant par Titus, Vespasien et Nerva. A cet intervalle se rapporte la fondation de l'église d'Alexandrie, par saint Marc, son premier patriarche.

13. TRAJAN.

Trajan avait quarante-six ans lorsqu'il monta sur le trône, l'an 98 de notre ère.

Le premier préfet d'Egypte dont on peut faire mention sous le règne de ce prince, est Quintus Vibius Marinus qui était en exercice l'an VII du règne de Trajan, c'est-à-dire l'an 104 de notre ère. Tout ce que nous en savons, c'est que son nom se trouve dans une inscription du célèbre colosse de Memnon. Son successeur fut un nommé Publius dont le nom figure dans l'inscription d'un propylon égyptien à Panopolis, l'ancienne Chemnis, maintenant êl-Akhmyn. D'après cette inscription, Publius était préfet de l'Egypte l'an 12 du règne de Trajan (109 de notre ère). Une autre inscription d'un propylon égyptien à Cysis (Douéh êl-qalâh)

dans la grande Oasis, inscription rapportée par M. Caillaud, établit que l'an 19 du règne de Trajan (116 de notre ère) le préfet d'Egypte était Marcus Rutilius Lupus.

Cette même année, l'avant-dernière du règne de Trajan, les Juifs de Cyrène, dépendance de l'Egypte, levèrent l'étendard de la révolte et égorgèrent, s'il faut en croire les historiens, deux cent mille Grecs ou Romains. Avec les troupes qui étaient sous ses ordres, Marcus Rutilius Lupus voulut vainement comprimer la sédition. Battu par cette multitude furieuse, et obligé de s'enfermer dans Alexandrie, il se vengea sur les Juifs de cette ville de la rébellion des Juifs de Cyrène; il en tua un grand nombre et réduisit les autres en esclavage. Mais ces représailles ne purent empêcher les Juifs victorieux au dehors de se répandre sur toute l'Egypte et de mettre la contrée à feu et à sang.

A la nouvelle de l'échec éprouvé par le gouverneur d'Egypte, Trajan envoya Martius Turbon pour lui porter secours et réprimer le désordre. Turbon arriva donc en Egypte, mais seulement comme général, non comme préfet. Malgré son échec, Lupus fut conservé. Vers

ce temps (117 de notre ère) mourut Trajan, après un règne de dix-neuf ans et demi.

14. ADRIEN.

L'un des premiers actes d'Adrien fut la destitution de Marcus Rutilius Lupus, et son remplacement par Martius Turbon, le pacificateur de l'Egypte. Le pays avait alors une main ferme et guerrière. Pendant quelques années, des scènes de violence, des émeutes, des révoltes accompagnées de meurtres, des pillages, des incendies agitèrent la contrée, partagée en deux camps, celui des Grecs et celui des Juifs. La ville d'Alexandrie avait tellement souffert de ces troubles civils, qu'Adrien fut obligé de la faire rebâtir aux frais du Trésor public; après quoi, il lui restitua ses priviléges qui lui avaient été enlevés à la suite de fréquentes révoltes.

L'an 122 fut signalé par une nouvelle conflagration, causée cette fois, non par les Juifs, mais par les Egyptiens. Il s'agissait de décider quelle ville posséderait le bœuf Apis; et cette grande question religieuse bouleversa derechef toute la vallée du Nil. Cette nouvelle période de troubles ne paraît pas toutefois aller

au-delà de l'an 126, où l'on trouve en Egypte, comme gouverneur, Flavius Titianus qui y reçut Adrien, lors de son voyage dans cette province.

Cette excursion se rapporte à l'an 132. Accompagné de son favori Antinoüs, Adrien aborda à Péluse où il fit reconstruire le tombeau de Pompée; puis remontant le Nil, il visita tous les monumens de la Thébaïde, et poussa jusqu'à Philæ, la limite nubienne. Ce fut pendant cette navigation qu'Antinoüs se noya dans le Nil. Adrien pleura la mort de son favori, le fit placer au rang des dieux, et bâtit en son honneur la ville d'Antinoë [1].

En l'an 134, on trouve en Egypte comme préfét Pétronius Balbus, ce qui résulte d'une inscription de la statue de Memnon. Balbus fut remplacé, à ce qu'il paraît, par le célèbre Avidius Héliodore, qui semble avoir occupé la préfecture d'Egypte dans les trois dernières années du règne d'Adrien. Héliodore était un rhéteur qui avait su s'insinuer fort avant dans les bonnes grâces du souverain, et à qui cette circonstance avait valu une pro-

[1] V. Tome III, page 440.

vince. Il était encore préfet lorsqu'Adrien mourut, en l'an 138, après un règne de vingt-un ans.

15. ANTONIN-LE-PIEUX.

Sous Antonin, Héliodore conserva son gouvernement d'Egypte, comme le prouve l'inscription recueillie par M. Hyde sur la façade du temple de Karz-Zayam, à Gunakh, dans la grande Oasis, inscription qui porte la date de la troisième année d'Antonin (140 de notre ère.)

Du reste, les notions sur les événemens égyptiens, pendant toute cette époque calme et pacifique sont peu nombreuses, et presque toutes douteuses; les siècles de bonheur et de paix sont des siècles obscurs. Et pourtant heureux les peuples qui n'ont qu'un legs pareil à faire à l'histoire!

Cependant, plus d'une fois, au milieu du calme dont jouissait l'Empire, l'Egypte eut ses incidens de turbulence et de violence. La guerre existait toujours entre les diverses races qui ne pouvaient ni se souffrir ni se fondre. La chose en vint au point qu'en l'an 149, sous le préfet Dinarque, le pacifique Antonin se vit obligé d'intervenir en personne dans la pro-

vince égyptienne, afin d'y servir de médiateur armé entre des partis qui s'entr'égorgeaient. Cette expédition valut quelque calme à la vallée du Nil. A la mort d'Antonin (168 de notre ère), qui avait régné vingt-deux ans, l'Egypte avait retrouvé quelque tranquillité.

16. MARC-AURÈLE ANTONIN. 17. LUCIUS VERUS.

Ces deux empereurs succédèrent à Antonin. D'après une inscription trouvée par le capitaine Caviglia et déposée aujourd'hui au musée de Londres, il paraît que le préfet d'Egypte était, vers ce temps (l'an 166), le nommé Flavius Titianus, fils de celui qui avait administré cette province sous Adrien.

L'histoire se tait jusqu'en 170, où il est question d'une horde nombreuse, amalgame de toutes les nations : Lybiens, Egyptiens, Arabes, Grecs, Juifs, écume des guerres civiles, horde qui ravagea ce malheureux territoire. On nomma ces bandits *roukoloi* (voleurs). Ils avaient deux chefs, l'un nommé Isidore, un des hommes les plus intrépides de son temps; l'autre, un prêtre égyptien qui cherchait à recruter sa bande parmi les Egyptiens. Après avoir couvert l'Egypte de deuil, de sang et de

contrées, ces bandes menaçaient la ville même d'Alexandrie, lorsqu'Avidius Cassius se mit à la tête des troupes, défit les rebelles, les poursuivit à outrance, et les extermina impitoyablement.

En retour d'un si éclatant service, Avidius Cassius espérait obtenir le gouvernement d'Egypte, dont son père Héliodore avait déjà été investi. On lui préféra Flavius Calvitius. Mécontent de cette ingratitude, et à l'instigation de Faustine, femme de Marc-Aurèle, Avidius Cassius se révolta, se mit à la tête des légions de Syrie et se fit proclamer empereur. Mais cette usurpation dura peu. Le nouvel empereur fut assassiné ainsi que son fils. Marc-Aurèle plaignit les deux victimes et pardonna à leurs complices. Au lieu de chercher des coupables dans les correspondances saisies sur Avidius Cassius, il les brûla. Entré dans Alexandrie, il se montra fidèle à cette ligne de sage clémence, et gagna à lui tous les cœurs des habitans. Après un règne de dix-neuf ans, il mourut en Pannonie l'an 180 de l'ère vulgaire.

18. COMMODE.

Commode succéda à son père, fils indigne de

ce sage empereur. Sous son règne de douze ans et neuf mois, on ne cite qu'un préfet d'Egypte, Pollianus Flavianus, et un seul événement, l'embrasement du temple de Sérapis à Alexandrie, l'an 182 de l'ère vulgaire. On accusa de cet incendie les chrétiens qui furent défendus auprès de Commode par la concubine Martia. Ce fut cette concubine qui empoisonna l'empereur en l'an 192.

19. PERTINAX. 20. DIDIUS JULIANUS. 21. PESCENNIUS NIGER. 22. CLAUDIUS ALBINUS. 23. SEPTIME SÉVÈRE.

A Commode succédèrent les cinq empereurs dont les noms précèdent; l'Egypte et la Syrie étaient en particulier le théâtre de la lutte qui eut lieu entre deux d'entre eux, Pescennius Niger et Septime Sévère. Niger qui campait en Egypte était à la fois l'amour et la terreur de ses troupes. Ses soldats lui demandant un jour du vin : « Navez-vous pas le Nil? » leur répliqua-t-il.

Niger s'était fait un parti à Alexandrie. Les habitans avaient écrit sur leurs portes : « Niger » est le maître de cette ville. » Mais Septime Sévère étant arrivé pour disputer à Niger le titre

d'empereur, avec des bataillons beaucoup plus nombreux que les siens, les Alexandrins retournèrent la formule. Ils s'avancèrent au devant de Sévère en s'écriant : « Nous avions bien » dit que Niger était le maître de la ville ; mais » toi, tu es le maître de Niger. »

Niger prit la fuite devant son collègue qui le poursuivit, l'atteignit sur les bords de l'Euphrate, l'an 194, le tailla en pièces, dans un combat décisif où il périt. Trois années après, la mort d'Albinus livrait à Septime Sévère la libre possession de l'Empire.

Sous lui, la chaîne des préfets égyptiens éprouve encore une solution de continuité. Elle ne se renoue que vers l'an 200, époque à laquelle la province semble avoir eu pour gouverneur Alpius Primianus, dont il est fait mention dans l'inscription gravée sur la paroi du nilomètre d'Eléphantine. Cette inscription mentionne en outre le voyage que fit cette même année en Egypte Septime Sévère. L'empereur, au dire de Spartien, visita avec admiration Memphis, les Pyramides et le colosse de Memnon.

A Primianus succéda Lœtus, que quelques historiens nomment Lœto, lequel était préfet

en Egypte l'an 202 de notre ère, date qui correspond à celle des premières persécutions chrétiennes. La persécution commencée à Alexandrie s'étendit bientôt sur toute l'Egypte; elle frappa, dès le début, Léonide, père du célèbre Origène.

En l'an 204, Lœtus fut remplacé par Sebastianus Aquila, dont le nom se retrouve dans une inscription latine trouvée, par Belzoni et Caillaud, dans les carrières de granit qui s'étendent entre Syène et Philæ. L'an 211, Sévère mourut à York, après un règne de vingt-six ans.

24. CARACALLA. 25. GÉTA.

Ces deux empereurs, fils de Sévère, lui succédèrent en l'an 211; mais l'un d'eux, Caracalla, resta bientôt seul en possesion du trône, après s'être défait, par un meurtre, de son jeune frère. Trois ans après son avènement, l'empereur vint visiter l'Egypte que gouvernait alors Flavius Titianus, et ce voyage fut signalé par de longues traces de sang.

Arrivé à Alexandrie, il y trouva les habitans railleurs de caractère, même à leurs périls, disposés à jouer avec ses allures despotes et san-

guinaires. Dès son arrivée on le surnomma le *Gétique* (allusion à l'assassinat de Géta), et, pour répondre à la plaisanterie, Caracalla livra la ville à la soldatesque. Vieillards, femmes, enfans, tout fut égorgé. Du haut des terrasses du temple de Sérapis, l'empereur contemplait et excitait le carnage. La boucherie dura un jour et une nuit. N'osant divulguer le nombre des victimes, Caracalla écrivit froidement au sénat : « Peu importe de savoir combien sont morts à » Alexandrie : ils avaient tous mérité la mort. »

D'Alexandrie Caracalla se dirigea vers la Mésopotamie, où il trouva la mort. Le centurion Martial le poignarda à Edesse, par l'ordre d'Opilius Macrien, l'an 217.

26. MACRIEN.

Son armée le promut à l'empire après le meurtre de Caracalla. Il nomma préfet d'Egypte Basilianus son favori, dont il allait faire un préfet du prétoire, quand la mort l'arrêta.

27. HÉLIOGABALE.

Quand Macrien eut été massacré par les soldats, Héliogabale fut promu à l'empire. L'Egypte alors sans gouverneur, car Basilia-

nus, avait cru devoir prendre la fuite, dépêcha vers le nouveau souverain, l'an 219, le célèbre Jules-l'Africain, dont les travaux sur l'histoire égyptienne sont le flambeau le plus sûr et le plus lumineux en ces matières controversées. On ne dit pas quel fut le résultat de ces démarches, qu'interrompit sans doute l'assassinat d'Héliogabale en 222. Son successeur adopté par lui fut Alexandre Sévère.

28. ALEXANDRE SÉVÈRE.

Le règne de ce prince permit à l'Empire de respirer à la suite de règnes sanguinaires et furieux. Sous lui l'Egypte fut heureuse ; elle put, dans le calme de jours prospères, se livrer à l'étude des lettres et de la philosophie. Plusieurs travaux importans remontent à cette date, et attestent que de doux loisirs furent le fruit d'une administration sage et humaine. Aucun nom de gouverneur n'est toutefois dénoncé par l'histoire.

L'assassinat d'Alexandre, commandé par Maximin, interrompit le cours de cette période calme et heureuse. Alors commença une péripétie sanglante, un laps de vingt années durant lesquelles vingt empereurs ne parurent

sur le trône que pour en être précipités:

29. MAXIMIN. 30. GORDIEN-L'ANCIEN. 31. PAPIEN-MAXIME. 32. BALBIN. 33. GORDIEN-LE-JEUNE. 34. PHILIPPE PÈRE. 35. PHILIPPE FILS.

Aucun des événemens de cette période ne se rattache à l'Egypte, qui sut en éviter même le contre-coup. Le seul incident à citer est une sédition excitée à Alexandrie, par un prêtre égyptien, contre les familles chrétiennes qui s'y trouvaient déjà réunies en grand nombre. Poussée par ce fanatique, la populace se porta sur leurs maisons, les pilla de fond en comble et en égorgea les habitans.

36. DÈCE. 37. TREBONIANUS GALLUS. 38. VOLUSIEN. 39. HOSTILIEN. 40. ÉMILIEN. 41. VALÉRIEN. 42. GALLIEN. 43. CAÏUS VALÉRIEN. 44. MARCUS AURÉLIUS CLAUDIUS. 45. ÉMILIEN D'ÉGYPTE. 46. MACRIEN PÈRE. 47. MACRIEN FILS. 48. QUIETUS. 49. ODENAT ET ZÉNOBIE.

Cette longue succession d'éphémères empereurs n'affecta pas profondément l'Egypte. Dèce nomma préfet, en l'an 250, Sabinus chargé par lui de persécuter à outrance les populations chrétiennes. Ce fut alors, et pour se soustraire à d'épouvantables rigueurs, que les catéchumènes se réfugièrent dans les déserts

de la Thébaïde, où ils fondèrent cette vie monastique dont les progrès furent si grands et si généraux. A la voix de Paul, les Chrétiens se dévouèrent à cette vie de solitude, au milieu de mornes et stériles déserts. La terreur autant que la piété, le zèle et la ferveur qui croissent toujours en raison directe de la persécution, eurent bientôt peuplé de pieux anachorètes la double lisière de sable qui borde les déserts lybique et arabique; sainte retraite qui jeta tant de monumens dans cette zône sablonneuse; depuis les monastères du lac Natroun jusqu'à ceux d'Esneh, de Karnak, de Syout et d'Ombos.

La persécution ne fut pas le seul fléau de ce temps. La peste parut en Egypte en l'an 252; ce qui prouve qu'elle est de beaucoup antérieure à toutes les invasions musulmanes.

Cependant de grandes querelles de prétendans ébranlaient l'empire par sa base, et donnaient un peu de répit aux provinces lointaines. En l'an 257, les persécutions impériales avaient cessé, et les chrétiens d'Egypte pouvaient croire à des jours plus sereins, quand ils imaginèrent de se tourmenter entre eux pour des controverses théologiques. Sabellius, natif

de Ptolémaïde, ayant nié la Trinité et proclamé une seule personne en Dieu, les théologiens de l'Egypte s'élevèrent en masse contre lui et le proclamèrent hérésiarque. De là naquirent de nouvelles persécutions. Denis, évêque d'Alexandrie, fut arrêté par ordre d'Emilien, préfet nominal de l'Egypte, et de Macrien, Egyptien de naissance et favori de Valérien, le gouverneur de fait. On allait de nouveau employer contre la population chrétienne des mesures violentes, quand l'approche du péril la rendit plus circonspecte. Les querelles furent suspendues jusqu'à des temps meilleurs.

Cependant la rivalité entre le préfet titulaire et l'homme qui gouvernait réellement prit bientôt le caractère d'une lutte ouverte. Les Alexandrins étaient les hommes les plus turbulens de l'univers, prêts à se révolter pour un rien, à s'apaiser de même. « Les séditions, dit un auteur du temps, les tumultes, les rixes sanglantes étaient pour eux des jeux de cirque et des spectacles délicieux. » Macrien le savait; il en profita. Un jour qu'Emilien, assis dans sa chaise de juge, venait de faire administrer un léger châtiment à un esclave, il poussa vers lui une populace tumultueuse, qui chassa

le préfet à coups de pierres. A la suite de ce premier élan, la ville entière s'en mêla : des groupes armés la parcoururent, et Emilien n'eut que le temps de se jeter au milieu de troupes qui lui étaient dévouées. Celles-ci protégèrent leur chef contre la multitude, et ensuite, comme c'était l'usage, s'exaltant jusqu'à l'enthousiasme, elles le proclamèrent empereur.

A ce cri, par un de ces retours soudains qui naissent dans les masses aveugles, à ce cri la même populace, tout à l'heure si acharnée contre le préfet, passa tout-à-coup du côté du nouvel empereur, et oublia qu'en se révoltant contre lui elle avait obéi aux suggestions de Macrien. Alors la rébellion prit un autre caractère ; elle devint une scission ouverte avec Rome. Seulement peu d'heures après chaque quartier eut son candidat à l'empire, chaque rue son prétendant. On se battit, on s'égorgea ; on se retrancha dans Alexandrie comme dans des lignes de siége ; et s'il faut en croire Eusèbe : « Il était plus facile alors d'écrire d'Orient en » Occident et d'avoir la réponse, que d'A» lexandrie à Alexandrie. »

Heureusement Emilien avait eu soin de s'emparer des greniers publics, et bientôt la famine

fit justice de toutes les royautés particulières. Après la famine survint la peste, qui continua à calmer cette turbulence populaire. Grâce aux deux fléaux, par lesquels Alexandrie perdit alors la moitié de ses habitans, Emilien était en l'an 261 le seul empereur d'Egypte.

Dès-lors il se disposa à suivre vigoureusement son entreprise. Il parcourut toute la province en conquérant, en chassa les barbares, qui favorisés par les troubles intérieurs avaient poussé leurs hordes jusque sur les rives du Nil, et annonça même l'intention de faire une expédition militaire contre les nations de l'Ethiopie, limitrophes du territoire égyptien.

En effet, Rome inquiétait assez peu l'usurpateur pour que, libre du soin de se défendre, il n'eût plus à songer qu'à des conquêtes. Rome était impuissante alors, morcelée, en décadence complète; l'Egypte au contraire avait une certaine force de cohésion et d'unité. L'Egypte n'avait plus que des hordes étrangères sur son territoire, tandis que Rome était livrée aux invasions des Scythes et d'autres peuplades, qui prenaient Trébisonde et brûlaient Nicée. L'Egypte n'avait plus qu'un seul maître, et Rome flottait entre plusieurs maîtres, qui coup sur

coup s'étaient disputé l'autorité. : Valérien devenu en 260 prisonnier du roi Sapor; Gallien et son père; Caïus Valérien et Marcus Aurélien Claudius. Aussi Emilien put-il impunément jouir du fait usurpateur qu'il avait accompli; et la seule réponse de Gallien, quand il apprit sa révolte, fut celle-ci : « Je vais donc être » privé des belles toiles de lin de l'Egypte. »

Cependant deux ans plus tard Gallien songea à reconquérir cette riche province, et y envoya un général célèbre dans ses armées, un nommé Théodote, Egyptien de naissance. Parti avec un corps de troupes assez nombreux, Théodote débarqua en Egypte, marcha à la rencontre d'Emilien, le défit en plusieurs batailles, le fit prisonnier, et donna l'ordre qu'il fût étranglé dans sa prison. Mais ce triomphe de Théodote ne fut pas de longue durée. A la mort d'Emilien, le parti de Macrien se réveilla tout-à-coup plus fort, plus actif, plus influent que jamais. Théodote fut chassé, et Macrien fut couronné empereur d'Egypte. Le nouveau souverain sut bientôt rallier à sa couronne une grande partie des provinces de l'Orient. Il s'associa deux fils, l'un nommé Macrien comme lui, l'autre Quietus. Deux an-

nées encore, il se maintint sur un trône consolidé par quelques brillantes victoires; mais ayant osé aller jusqu'en Illyrie attaquer les troupes de Gallien, il y fut tué avec son fils Macrien. Quietus, demeuré en Egypte, y périt dans une embuscade que lui tendit Odenat, mari de la célèbre Zénobie, reine de Palmyre.

Odenat agit plus habilement que ne l'avaient fait jusqu'alors les usurpateurs de l'Orient. Dans ses envahissemens successifs, il se présenta toujours comme agissant dans l'intérêt des Romains et mû par le désir de leur conserver des provinces qui semblaient vouloir se détacher du grand empire. En même temps, il évitait de s'aventurer en des conquêtes trop lointaines, et se bornait à poursuivre ses plans pour l'agrandissement graduel de son royaume de Palmyre. N'osant pas combattre cet étrange allié, Gallien prit un biais assez singulier pour couvrir sa conduite. Il associa Odenat et Zénobie au trône impérial. Odenat et Zénobie acceptèrent cette faveur, mais avec la pensée de donner peu à peu à leur titre une valeur plus réelle. L'empire romain s'écroulait de toutes parts; Gallien et Valérien venaient d'être massacrés près de Milan; il n'y avait

plus de titulaire à l'empire. La mort d'Odenat, survenue en 265, arrêta bien les projets du souverain de Palmyre; mais Zénobie, l'ame de ces plans, survivait à son époux; elle continua son système, et, dès l'an 269, l'Egypte était devenue une enclave de son royaume. On va voir comment.

—

CHAPITRE X.

BAS-EMPIRE.

COMPRENANT ENVIRON CENT TRENTE ANS.

De l'an 269 de l'ère vulgaire à l'an 395.

Après le meurtre de son mari, survenu en l'an 267, Zénobie songea moins à le pleurer qu'à le venger. A l'instant même, elle saisit les rênes du royaume et s'intitula : *Reine de Palmyre et de tout l'Orient.* Elle profita du démembrement général de l'empire, pour battre Héraclien, général de Gallien, et sous Claudius son successeur occupé à repousser les Goths et à dompter les *Bagaudes* dans les Gaules, elle travailla à l'affermissement de sa domination.

Située au milieu des déserts, et perdue dans une mer de sable, Palmyre n'était alors qu'une

ville de peu d'importance : elle en fit une capitale splendide et brillante, l'entrepôt du commerce de l'Orient, ville monumentale dont les ruines commandent aujourd'hui encore l'admiration des voyageurs. Dans ce centre vinrent aboutir bientôt les caravanes de l'Inde et de la Perse, les riches denrées de l'Yémen, et les tissus moelleux de l'Asie. Des richesses immenses attirées sur ce point mirent bientôt la princesse à même de lever des armées nombreuses, qui long-temps tinrent en échec toutes les forces romaines.

Ce fut alors que Zénobie songea à la conquête de l'Egypte, province limitrophe et placée sous sa main. Les relations commerciales établies entre les deux pays, les richesses d'une vallée féconde et importante, l'influence politique qui résultait de sa possession, tout entraîna la reine vers cette audacieuse entreprise. L'occasion était d'ailleurs très-favorable. Les Egyptiens, mécontens de la suprématie romaine, ne demandaient qu'un prétexte pour la briser, et un Egyptien nommé Timagènes, homme considérable par ses relations commerciales, s'offrait pour être l'agent mystérieux de cette tentative. Cet Egyptien avait un nom-

breux parti parmi ses compatriotes qui le mettait à même d'offrir ses services aux Palmyréniens.

Cependant la conquête ne s'opéra pas sans résistance. Mécontente de Rome et prête à en secouer le joug, la majorité des Egyptiens ne voulait toutefois pas réaliser ce mouvement au profit d'un autre maître. Il semblait à cette partie de la nation que l'heure était venue de récupérer une indépendance large et complète, afin de pouvoir après la victoire organiser un gouvernement national.

Aussi, à la première nouvelle de la marche des Palmyréniens, une foule d'habitans de l'Egypte prit-elle les armes pour s'opposer à leur invasion. Il y eut alors comme une sorte de levée qui offrit en ligne cinquante mille combattans, mal armés, indisciplinés, mais remplis d'une sorte d'enthousiasme fanfaron. Cet élan dura peu. Le général Zabdas qui commandait pour Zénobie eut bientôt mis en déroute cette multitude irrégulière et inaguerrie. La conquête de l'Egypte fut consommée ; quelques jours suffirent pour réduire Alexandrie, dans laquelle on laissa une garnison de cinq mille hommes.

C'en était fait de l'Egypte; perdue pour les Romains, elle se serait facilement acclimatée au nouveau régime que lui imposait la victoire; elle eût long-temps demeuré une annexe du royaume palmyrénien, si Rome ne s'était tout-à-coup réveillée de sa torpeur. Un premier essai de restauration eut lieu par un coup de main de Probatus qui enleva Alexandrie presque sans coup-férir. Mais Timagènes étant revenu à la charge avec une armée plus nombreuse, Probatus fut vaincu à son tour et dans son désespoir se donna la mort.

Zénobie demeura de nouveau maîtresse de l'Egypte qu'elle garda trois ans dans une possession calme et incontestée, jusqu'à ce que Rome songeât de nouveau à lui reprendre cette riche conquête.

Ce fut à cette époque et dans cet intervalle, que se développa avec une sorte de fureur ce système monastique qui eut bientôt couvert l'Egypte entière de couvens. C'est en l'an 270 que fut fondé en Egypte le premier monastère où se retira la sœur de saint Antoine. Saint Antoine parut bientôt lui-même comme chef et fondateur de cette nombreuse famille de moines qui couvrirent plus tard l'u-

nivers. En 271, âgé de 21 ans, Antoine était le chef et le père spirituel de la plupart des cénobites de la Thébaïde. On ne saurait dire quelle espèce de persécution força alors cette quantité prodigieuse de chrétiens à se confiner dans une âpre et inaccessible retraite ; mais il faut croire qu'aux motifs religieux constatés par les Pères de l'Eglise, se joignaient des raisons politiques dont il est difficile d'apprécier d'aussi loin la puissance et le caractère.

60. QUINTILLUS. 51. AURÉLIEN.

L'Empire pourtant avait été jusque-là trop occupé de ses troubles intérieurs pour porter les regards jusqu'à ses possessions lointaines. Claude II étant mort de la peste en 270, Quintillus lui succéda, porté par le sénat et les prétoriens ; mais à l'approche d'Aurélien, son compétiteur, il se suicida, désespérant de pouvoir lui tenir tête.

Aurélien était un homme d'extraction obscure, mais d'une incontestable force d'énergie. C'était un de ces esprits qui maîtrisent la multitude et portent haut leur fortune. Proclamé empereur par l'armée d'Illyrie, il commença par assurer ses frontières du côté

du nord, puis il tourna ses regards vers l'Orient. Alors Zénobie fut réellement et sérieusement menacée.

Probus, le meilleur général d'Aurélien, marcha contre la reine de Palmyre, et lui enleva la province d'Égypte. Aurélien se mettant à son tour en campagne, poussa jusqu'à Antioche où Zénobie s'était renfermée, concentrant dans les plaines voisines une armée que des contemporains, sans doute fort exagérateurs, ont portée à six cent mille hommes. Dans la bataille qui s'ensuivit, Zénobie donna de sa personne, allant partout à pied comme un soldat. Ces deux armées se rencontrèrent et combattirent avec fureur. Aurélien eut d'abord du désavantage, mais la cavalerie palmyrénienne ayant fait un faux mouvement, la victoire se décida en faveur de l'armée romaine. L'empereur poursuivit avec un acharnement habile les fruits de cette victoire; il marcha sur les traces des fuyards, et mit le siége devant Palmyre. La reine s'y défendit en héroïne. Comme le siége traînait en longueur, Aurélien écrivit une lettre à Zénobie, dans laquelle il lui offrait comme conditions : la vie sauve, une retraite agréable et la conservation des

priviléges des Palmyréniens. Zénobie fit alors cette célèbre réponse :

ZÉNOBIE, REINE DE L'ORIENT, A L'EMPEREUR AURÉLIEN :

« Avant toi, personne ne m'a fait une demande pareille à la tienne. C'est la vertu qui » doit tout faire à la guerre, et tu m'ordonnes » de me remettre entre tes mains, comme si » tu ignorais que Cléopâtre aima mieux mourir » en reine que de vivre avec toute autre qua- » lité. Nous attendons les secours des Perses, » les Arméniens arment pour nous. Une troupe » de brigands a défait ton armée dans la Syrie. » Que sera-ce donc quand toutes ces forces » seront réunies ? Tu rabattras de cet orgueil » avec lequel, comme maître absolu, tu me » commandes de me rendre. »

Sur cette lettre, Aurélien pressa le siége ; il alla au-devant des Perses et les battit, annula l'alliance des Arméniens, et força la ville de Palmyre à se rendre presqu'à discrétion. Pour fuir l'esclavage, Zénobie essaya de se sauver de nuit sur des chameaux ; mais Aurélien fit

courir après elle, et on la rejoignit au moment où elle allait passer l'Euphrate.

Aurélien abusa de la victoire par la manière dont il traita la ville et les habitans. Le philosophe Longin, l'auteur du *Traité du vrai sublime*, maître et ami de la reine, paya de sa vie la fidélité à sa protectrice, et plus tard, sous le prétexte de mécontentemens sourds, Aurélien fit raser Palmyre, et passer au fil de l'épée tous ses habitans.

Quant à la reine, elle était destinée à orner le triomphe du vainqueur. Dans la perspective de cette humiliation, Zénobie ne trouva pas la force d'un suicide. Elle se laissa conduire à Rome; elle comptait sur la magnanimité des vainqueurs. « Je n'ai point vu des empereurs » romains, disait-elle à Aurélien, dans Gallien » et dans ses semblables; mais toi, tu sais com» ment il faut vaincre, et je te reconnais véri» tablement digne d'être empereur. » Zénobie n'en parut pas moins à Rome en 274, liée avec des chaînes d'or, que soutenaient des esclaves, si chargée de perles que, ne pouvant les porter, elle était obligée de faire des haltes fréquentes. Elle suivit ainsi, à pied, le char du vainqueur, le jour même où Letricus, qui s'était maintenu

six ans dans les Gaules, subissait aussi les hontes de la défaite. Cette cérémonie accomplie, Adrien se montra vainqueur généreux à l'égard de Zénobie. Il lui donna une terre magnifique à Tivoli, près du palais Adrien, où elle finit tranquillement ses jours.

La conquête de l'Egypte par Aurélien ne fut pas toutefois une chose assez stable qu'il ne fallût souvent revenir à l'œuvre. A peine était-il de retour à Rome qu'il fallut de nouveau la disputer les armes à la main.

52. FIRMUS.

Dès 273, un simple marchand d'Alexandrie, nommé Firmus, s'était fait le tyran de cette ville. Partisan de Zénobie comme Timagènes, si opulent d'ailleurs qu'il pouvait entretenir une armée avec les seuls produits de ses fabriques de papyrus, il entreprit de fomenter en Egypte un soulèvement profond et général. Et en effet il s'y prit avec une habileté telle, que vingt ans après sa mort, la Haute-Egypte obéissait encore aux fermens de révolte qu'il avait semés. De Syène à Koptos et à Ptolémaïs, tout était en feu. Le commerce que Firmus avait fondé au dehors lui avait procuré des liai-

sons suivies avec les Blemmies et les Arabes. Maîtres des rivages de la Mer-Rouge, ils pouvaient facilement pénétrer en Egypte et y aider à l'exécution de ses projets. En même temps Firmus chercha à s'appuyer sur des sympathies nationales. Il parla de liberté, d'indépendance; il tonna contre le despotisme romain, et eut ainsi bientôt rallié autour de lui une multitude enthousiaste et nombreuse. Dès-lors, maître d'Alexandrie et du reste de l'Egypte, il revêtit la pourpre impériale, battit monnaie et leva des troupes.

A la nouvelle de ce soulèvement, Aurélien renvoya en Egypte le général qui l'avait déjà soumise, Probus, capitaine habile, qui ne donnait point un démenti à son nom. Vainement Firmus opposa-t-il cette fois une résistance héroïque et opiniâtre. Vaincu dans trois batailles, il fut obligé de céder devant la supériorité des armes romaines. L'éphémère empereur d'Egypte fut complètement défait, pris et livré au supplice. Les principaux rebelles, envoyés à Rome, suivirent le char triomphal d'Aurélien.

A propos de cette victoire, Aurélien écrivit au sénat : « Voilà enfin le monde pacifié. Ce » brigand égyptien, nommé Firmus, a été mis

» en fuite, assiégé, livré au supplice, mis à » mort. Le blé d'Egypte arrivera désormais à » Rome. »

A peu de temps de là, Aurélien périt assassiné.

53. TACITE. 54. FLORIEN.

Après un interrègne de huit mois, Tacite fut nommé empereur; puis survint Florien. L'un et l'autre règnes n'embrassent guère que neuf mois de durée.

55. PROBUS.

Après eux vint Probus, ce général deux fois vainqueur en Egypte. Probus était déjà connu sous les meilleurs rapports dans cette province lointaine. Il y avait fait exécuter une foule d'ouvrages d'utilité et d'embellissement. Grâces à lui, la navigation du Nil avait été perfectionnée; des ponts, des digues, des portiques, des palais, des temples avaient été construits par les mains même de ses soldats. Sous lui les campagnes étaient devenues plus fécondes, les villes plus riches, les populations plus heureuses. Un moment on avait pu croire, pour la vallée du Nil, au re-

tour des merveilles passées, à une ère de grandeur et de prospérité nouvelle, issue de cette intelligente administration.

En quittant l'Egypte, Probus y avait laissé comme gouverneur Sextus Julius Saturninus, Gaulois d'origine, homme d'un mérite rare et d'une grande expérience, celui de tous ses officiers qu'il croyait le plus dévoué, et qui tour à tour général d'Aurélien, de Tacite et de Probus, avait montré en tout temps une fidélité éprouvée.

Cependant Julius Saturninus fut obligé de manquer à la foi jurée et à sa reconnaissance envers l'empereur. Il est vrai qu'on lui força pour ainsi dire la main. Quand il prit les rênes du gouvernement de l'Egypte, la population était encore dans un état d'effervescence et de révolte. Les Alexandrins surtout, ce peuple si mobile et si turbulent, ne pouvaient demeurer long-temps sans faire éclat. Aussi un jour se portèrent-ils soudainement vers le palais de Saturninus, et, après s'être emparés de lui, le proclamèrent empereur.

Saturninus refusa d'abord; mais compromis par les démonstrations de la multitude, et craignant de ne pouvoir se justifier aux yeux de

l'empereur, il se décida à jouer le rôle auquel on l'avait condamné. Il se laissa couronner empereur d'Egypte et d'une portion de la Syrie. A cette nouvelle, Probus dirigea des troupes vers la province rebelle, et peu de temps après, assiégé dans le château d'Apamé, l'usurpateur paya sa rébellion de la vie.

La sédition n'était pour cela qu'amortie. Elle prit plus tard un développement tel que Probus se vit obligé d'y retourner et de la reconquérir pour la troisième fois. Koptos et Ptolémaïs subirent un châtiment sévère, et les Blemmies, qui à la suite de ce désordre avaient envahi et dévasté la Thébaïde, furent chassés du territoire égyptien. Parmi ces derniers plusieurs furent conduits captifs à Rome, où la vue de ces indigènes bruts et sauvages causa quelque étonnement.

Obligé de sévir souvent et quelquefois même contre ses soldats, Probus excita leur haine. Ils l'assassinèrent l'an 282.

56. CARUS. 57. CARINUS. 58. NUMÉRIEN. 59. DIOCLÉTIEN. 60. CARAUSIUS. 61. MAXIMILIEN HERCULE. 62. ACHILLÆAS.

Le successeur de Probus fut Carus, natif de Narbonne, qui nomma Césars ses deux fils Carinus et Numérien.

Sous ce règne l'Egypte demeura ce qu'elle était, un foyer de tumulte et de séditions. Les Blemmies avaient reparu et avaient fait alliance avec les rebelles. L'Egypte, la Haute-Egypte surtout, semblait appartenir à ces peuples éthiopiques, sauvages et féroces, qui parcouraient dans tous les sens ce territoire en se livrant à d'affreuses dévastations. Avec quelques troupes régulières on serait venu facilement à bout de ces hordes mal armées; mais l'empire était arrivé à ce point de décadence qu'il ne pouvait plus défendre ses provinces, même contre les barbares.

Les empereurs tombaient l'un après l'autre, Carus tué par la foudre, Carinus et Numérien par le fer des meurtriers. Dioclétien était venu avec son système de persécutions contre les populations chrétiennes, système si atroce que l'année 284 fut transformée en une ère spéciale,

qui eut son nom dans la chronologie, et qu'on appela *ère de Dioclétien*, ou *ère des martyrs*. Ces persécutions frappèrent cruellement l'Egypte.

Cependant un nouveau mode de division venait d'être introduit par Dioclétien dans l'autorité suprême. L'an 292 il déclara Césars Constance Chlore et Maximilien Galère, après avoir déjà donné ce titre à Maximilien Hercule. Dans la division des pouvoirs, Dioclétien se réserva l'Orient et surtout l'Egypte.

L'Egypte avait besoin de sa présence; il s'y porta sur-le-champ. Les Blemmies y tenaient toujours, malgré les camps et les postes militaires échelonnés; ils infestaient la Thébaïde, en même temps que d'autres peuplades nubiennes. Pendant ce temps le préfet Elpidius Achillæas avait levé l'étendard de la révolte, et, à l'exemple de quelques-uns de ses devanciers, il s'était fait proclamer empereur et indépendant de Rome. Cette usurpation dura plus longtemps qu'aucune de celles qui avaient précédé. Elle comptait quatre ans d'existence, lorsque Dioclétien parut en personne sur les lieux.

La campagne s'ouvrit en l'an 296 par le

siége d'Alexandrie. Dioclétien coupa les aqueducs qui portaient les eaux du Nil dans les citernes de la ville, serra de près les remparts, et après huit mois de siége et des assauts réitérés, il amena Alexandrie à se rendre à merci. Dioclétien n'en accorda point ; plusieurs milliers d'habitans furent massacrés ; d'autres allèrent dans l'exil expier leur participation à la révolte. Achillæas périt du dernier supplice. La prise d'Alexandrie fut le signal d'une sorte de pillage général dans la contrée : l'Egypte fut mise à feu et à sang. Koptos, Bousiris, Ptolémaïs éprouvèrent les cruels effets des vengeances impériales. Mais Alexandrie eut à souffrir plus à elle seule que toutes les autres villes ensemble.

Les écrivains contemporains ont conservé le souvenir des cruautés sanglantes qui s'y commirent et dont on pourra juger par un seul trait. Quand Dioclétien entra dans la ville, il fit le serment horrible de n'arrêter le carnage que lorsque son cheval aurait du sang jusqu'aux genoux. A cet ordre barbare le soldat se précipita sur les victimes, et probablement il ne serait pas resté à Alexandrie une seule ame vivante si le cheval de l'empereur, marchant

dans une mare de sang, ne s'était abattu en heurtant un cadavre. A la suite de cet accident ses genoux furent ensanglantés et l'empereur arrêta le massacre. Pour perpétuer le souvenir de ce fait étrange, les Alexandrins qui survécurent au carnage élevèrent par reconnaissance à l'animal sauveur une statue d'airain, et la place où cette statue fut élevée s'appela longtemps *la place du cheval de Dioclétien.* Un autre monument se rapporte aussi à cette victoire sanguinaire. Le préfet que cet empereur laissa à l'Egypte éleva en son honneur, aux portes de la ville, une colonne colossale, nommée bien mal à propos, par la tradition vulgaire, *colonne de Pompée* Qui le croirait! dans l'inscription dédicatoire, on donne à Dioclétien les titres de *très-saint empereur* et de *génie tutélaire d'Alexandrie.* Qu'on fasse ensuite de l'histoire avec les inscriptions des monumens!

Après avoir ainsi comprimé la rébellion, l'empereur chercha à rétablir la tranquillité dans cette malheureuse province. Plusieurs réglemens furent promulgués vers ce temps dans l'intérêt de la population. Ensuite, comprenant que l'avenir de l'Egypte était dans sa sécurité

intérieure, et que nul repos, nul bonheur n'étaient à espérer pour elle tant qu'elle demeurerait à la merci de peuplades barbares, il envoya des émissaires aux Blemmies et ne craignit pas d'abaisser la majesté de l'empire romain en consentant à payer un tribut annuel à ces hordes barbares. A ce prix honteux l'Egypte obtint une tranquillité momentanée.

Cet acte fut l'un des derniers du règne de Dioclétien. L'an 305, lui et son collègue Maximien Hercule abdiquèrent le pouvoir et le léguèrent aux Césars Constance Chlore et Maximien Galère leurs gendres.

63. CONSTANCE CHLORE. 64. MAXIMIEN GALÈRE. 65. MAXIMIN. 66. MAXIME. 67. LICINIUS. 68. CONSTANTIN-LE-GRAND.

Une grande confusion d'empereurs est le fait le plus saillant qui signale les premières années du quatrième siècle. Les prétendans à l'empire se succèdent, s'égorgent, se combattent sans que l'Egypte se trouve aucunement mêlée à ces différends. Le labarum remplace alors l'aigle romaine, et, vers l'an 325, Constantin-le-Grand, resté paisible possesseur du trône, assemblait et présidait le concile de Nicée, attribuant

ainsi un caractère religieux à une autorité qui depuis long-temps n'avait conservé qu'un caractère militaire et politique.

A l'avènement de Constantin, l'état de l'Egypte n'avait fait qu'empirer. La misère y était à son comble. Averti par une série d'insurrections des gouverneurs, et craignant de laisser à leur merci ces grandes facultés de révolte, Constantin partagea alors la préfecture d'Egypte en six gouvernemens, la Basse-Egypte, l'Augustamnique ou Egypte-Orientale, la Thébaïde, l'Egypte-Moyenne, la Lybie-Supérieure et la Lybie-Inférieure.

Avec Constantin commença pour l'Egypte une autre ère de troubles et une autre nature d'usurpations. Désormais l'autorité des préfets allait être effacée; mais l'autorité des patriarches allait en prendre la place. Aussi dès-lors la chronologie ne s'arrête plus sur les gouverneurs délégués, mais sur les patriarches, véritables gouverneurs de l'Egypte.

Depuis saint Marc, fondateur de la chaire patriarcale, l'an 52 de notre ère, jusqu'à l'avènement de Constantin, on avait compté dix-huit patriarches portés tour à tour au siége d'Alexandrie. Aucun d'eux n'avait joué un rôle

dans les événemens politiques, et leur nomenclature seule peut offrir quelque intérêt.

1. Saint Marc, en	52	11. Julianus, en	180
2. Anianus,	62	12. Démétrius,	189
3. Abilius,	85	13. Héraclas,	231
4. Cerdon,	98	14. Saint Denis,	247
5. Primus,	109	15. Maximus,	264
6. Justus.	122	16. Saint Théonas,	282
7. Eumènes,	130	17. Saint Pierre.	300
8. Marcianus,	143	18. Saint Achillas,	311
9. Celadion,	154	19. Saint Alexandre,	312
10. Agrippin,	167		

A cette époque, malgré les persécutions des empereurs et peut-être à cause de ces persécutions, l'Egypte presque entière était devenue chrétienne. Mais l'importance religieuse de l'Egypte ne se développa guère qu'à l'occasion des premiers schismes, et surtout de l'Arianisme, le plus profond de tous. Alors les partis politiques et militaires s'effacèrent complètement devant les partis religieux. Jusqu'à l'époque de la conquête des Arabes, la controverse théologique fut la grande, la seule affaire de l'Egypte, et cette lutte acharnée, qui procédait par courtes intermittences, absorba toutes les forces vives du pays.

Arius était un prêtre d'Alexandrie, auquel le patriarche Achillas avait confié l'administration d'une église de cette ville. A la mort d'Achillas, arrivée en l'an 312, Alexandre ayant été préféré à Arius dans le patriarcat, ce dernier ne put s'empêcher de témoigner son mécontentement de cette préférence. Comme réponse à cette plainte, Alexandre excommunia son subordonné. De là des haines réciproques entre les deux ecclésiastiques et entre les deux partis qui les soutenaient. Arius en effet avait su se faire dans la ville un noyau de sectaires, et bientôt, pour les isoler plus complètement de ses antagonistes et les réunir dans une communion nouvelle, il créa un schisme, et combattit la doctrine catholique sur la divinité du Verbe. Suivant lui, le fils de Dieu était une « créature tirée du néant, capable de vertu et » de vice; véritablement Dieu, mais seulement » par participation, comme tous les autres à » qui on donne le nom de Dieu; existant avant » les siècles, mais n'étant point co-éternel à » Dieu. » Voici ce que dit à ce sujet l'abbé Pluquet : « Dans les lieux où les sciences et la philosophie étaient cultivées, les chrétiens s'ap» pliquaient à expliquer les mystères, surtout

» à les dégager des difficultés de Sabellius, de
» Praxée, de Noët, qui dans le siècle précé-
» dent avaient prétendu que les trois personnes
» de la Trinité n'étaient que trois noms donnés
» à la même substance, selon la manière dont
» on la considérait. L'église avait condamné ces
» erreurs; mais elle n'avait pas expliqué com-
» ment les trois personnes de la Trinité exis-
» taient dans une seule et même substance.
» La curiosité et le désir de rendre ces dogmes
» croyables à ceux qui les rejetaient, porta l'es-
» prit vers la recherche des idées qui pou-
» vaient expliquer le dogme de la Trinité.
» Arius entreprit cette explication. Il fallait, en
» établissant contre Sabellius la distinction des
» personnes, ne pas admettre plusieurs sub-
» stances incréées, comme Marcion, Cer-
» don, etc. Arius crut éviter ces deux écueils et
» rendre le dogme de la Trinité intelligible, en
» supposant que les trois personnes de la Trinité
» étaient trois substances, mais que le Père seul
» était incarné. Arius fit donc de la personne
» du Verbe une créature.» Arius avait du reste
su intéresser le peuple en sa faveur. C'était un
homme d'une grande taille, sec, maigre, d'un
visage austère et mélancolique; grave dans ses

démarches, spirituel dans ses reparties, et doué de quelques talens. Il faisait des chansons spirituelles, et mit en cantiques sa doctrine, comme l'avaient fait Valentin et Harmonius, et comme le fit ensuite Apollinaire. Arius recruta donc dans le peuple quelques amis dévoués, dont le nombre grossissait de jour en jour. Alors Alexandre assembla un autre concile de cent évêques, qui fulmina un nouvel anathème contre Arius et ses prosélytes. Arius s'était alors réfugié en Syrie, où les deux Eusèbe de Nicomédie et de Césarée se mirent de son parti. Dans un concile de province rassemblé par leurs soins, les évêques de la Bithynie et de la Palestine levèrent l'excommunication prononcée par l'hérésiarque, et dès ce moment, partagée en deux camps ennemis, l'Egypte n'offrit plus qu'un spectacle de confusion et de lutte. Ce fut alors que Constantin intervint pour la première fois.

Jusqu'alors cet empereur n'avait pas accordé une grande attention à ces querelles entre les prélats de l'église. Il écrivit à Alexandre et à Arius qu'ils étaient fous l'un et l'autre de se diviser sur des choses qu'ils n'entendaient pas et qui n'avaient point par elles-mêmes d'importance

réelle. Cependant plus tard, quand la chose en vint à des séditions à main armée, et lorsque dans quelques localités on eut renversé les statues de l'empereur de dessus leurs piédestaux, il comprit toute la gravité du nouveau schisme et convoqua en 325, à Nicée en Bithynie, le premier concile général, concile œcuménique, dans lequel se trouvèrent réunis trois cent dix-huit évêques. Là Arius fut solennellement condamné, excommunié par les Pères et banni par le prince. Cette mesure éclatante n'amena toutefois qu'une trève dans le conflit. La lutte devait se renouveler sous saint Athanase, qui fut appelé au patriarcat d'Alexandrie cinq mois après la tenue du concile de Nicée, en l'an 326.

Saint Athanase apportait sur le trône patriarcal, qu'il occupa pendant cinquante années, un esprit ferme, vif, hardi, entreprenant. Plus d'une fois dans le cours de sa longue carrière il osa résister aux volontés impériales; ce qui ne l'empêcha pas d'obtenir de Constantin une foule de faveurs, celle par exemple que les distributions de blé aux indigens, faites jusqu'alors sans distinction de culte, seraient désormais réservées pour les seuls catholiques.

Cependant Arius ne se rebutait pas. Après

trois ans d'exil, il fit circonvenir Constantin, qui rappela le proscrit et tous ceux qui avaient encouru les anathèmes du concile de Nicée. Les édits de Constantin contre les Ariens n'avaient au fond produit que l'apparence du calme. Les disputes théologiques rallumées peu à peu avaient repris leur caractère d'aigreur et de fiel. Le seul mot *consubstantiel* fut l'objet de cent thèses pour et contre. Arius protégé par l'empereur pouvait continuer ses prédications et augmenter le nombre de ses prosélytes. Il revint triomphant à Alexandrie, où Athanase refusa de le recevoir.

Mais bientôt ce prélat lui-même fut l'objet de persécutions actives. Plusieurs évêques, et à leur tête Eusèbe de Nicomédie, avaient, dès l'an 331, présenté à Constantin des accusations graves contre Athanase. Deux conciles tenus l'un à Tyr en 335, l'autre à Constantinople l'an 336, sous les yeux même de l'empereur, condamnèrent Athanase. Parmi les griefs qu'on argua contre le patriarche, il y en eut un qui frappa surtout vivement l'empereur. Voici lequel : Constantin venait alors de transporter à Byzance la capitale de son empire, et il employait toute son activité à en faire une

seconde Rome. Tout le travail de l'empire se résumait pour lui dans des soins de constructions et d'embellissement. Il voulait que la capitale nouvelle jetât dans le monde autant d'éclat que la capitale détrônée. Or, dans ce moment, Byzance ne pouvait vivre sans les grains de l'Egypte, ce grenier du monde. Nuire à ce mouvement et à ce transport de denrées, c'était entraver et annuler la prospérité naissante de la ville favorite. Voilà de quoi on accusa le patriarche d'Alexandrie. Aussi Constantin l'exila-t-il à Trèves, capitale des Gaulois. Dès-lors, livré à l'influence d'Arius, il voulut exiger qu'Alexandre, évêque de Byzance, l'admît à la communion des fidèles. Alexandre refusa ; mais les Ariens se vantèrent de faire entrer leur chef dans l'église de gré ou de force, et sans doute ils auraient réalisé leur menace, si Arius n'était mort presque subitement, en l'an 336, dans de brusques et effrayantes convulsions. Les orthodoxes virent dans ce trépas soudain le doigt de Dieu ; peut-être faut-il y voir autre chose.

Constantin ne lui survécut que d'une année. Il mourut arien, après avoir été baptisé à ses dernières heures par Eusèbe de Nicomédie.

69. CONSTANTIN LE JEUNE. 70. CONSTANCE. 71. CONSTANT. 72. MAGNENCE.

La mort de Constantin laissa le trône à ses trois fils Constantin le jeune, Constance et Constant. Ils partagèrent entre eux l'empire.

Constantin eut les Gaules, et tout ce qui s'étendait au-delà des Alpes.

Constant eut Rome, l'Italie l'Afrique, la Sicile, plusieurs îles, l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce.

Constance eut la Thrace, l'Asie, l'Orient et l'Egypte.

Ce dernier fut celui des trois frères qui vécut le plus long-temps. Constantin le jeune mourut trois ans après; Constant régna treize années.

Constantin le jeune leva l'interdit qui pesait sur Athanase. Le prélat put retourner à Alexandrie, où Parnassius était alors préfet. Il y fut accueilli avec enthousiasme, mais là bientôt de nouvelles et incessantes persécutions l'accueillirent. Comme son père, Constance avait embrassé l'arianisme, et le prélat orthodoxe eut à lutter à la fois contre le mauvais vouloir du souverain et contre les calom-

nies des hérésiarques. On sait qu'il avait obtenu de faire attribuer aux églises la distribution des blés destinés aux pauvres. Depuis la prépondérance de l'arianisme, les Ariens avaient le privilége de ces distributions. La multitude orthodoxe murmurait et accusait Athanase de détourner à son profit ces biens du pauvre, et d'avoir fait vendre pour son compte des greniers entiers de blé, que Constantin-le-Grand avait affectés à ces distributions. Là-dessus conciles et controverse. Le premier concile de 340 mit Athanase hors de cause; un second concile en 341 le condamna et le destitua de ses fonctions. L'empereur approuva l'arrêt, et envoya à Alexandrie, comme successeur du prélat, Grégoire de Cappadoce nommé par le concile. Mais là commença une lutte qui ouvrit la voie à toutes les luttes postérieures, un conflit entre les sympathies religieuses d'une localité et les ordres politiques de l'empire. A peine l'édit impérial avait-il été affiché à Alexandrie que la multitude se souleva. Une bataille s'engagea à l'instant même au sein des rues, et pour la première fois le pouvoir sacerdotal prouva à l'empereur qu'il avait à ses ordres une force imposante. Cependant, à l'aide des



soldats de la garnison, on parvint à rétablir l'ordre dans la ville. Mais faute peut-être de pouvoir sévir d'une manière plus exemplaire, on se contenta de punir les principaux coupables, et d'exiler de nouveau Athanase d'Alexandrie. Le prélat du reste avait prévenu cet arrêt; il s'était de lui-même retiré à Rome.

Quoique Constantin fût alors engagé dans une guerre contre les Perses, la querelle d'Athanase demeura la plus grande affaire de l'empire. Tour à tour plusieurs conciles, tenus successivement à Antioche, à Sardique, à Rome, à Philippes, avaient condamné et absous le patriarche. Constant, près duquel il avait choisi un asile, était aussi fougueux catholique que son frère était fougueux arien. Il écrivit donc à Constance une lettre de menaces afin que celui-ci rétablît le patriarche sur son siége. Une guerre politique aurait pu suivre cette querelle de religion si l'empereur byzantin ne s'était mis au-dessus des petites haines de sectaires et n'avait consenti à ce que demandait l'empereur de Rome. Deux ans après cette réinstallation, le protecteur d'Athanase, Constant, fut tué par son capitaine des gardes Magnence qui se fit proclamer empereur

et qui périt à son tour attaqué par Constance en 353.

Constance laissa Athanase en possession paisible du patriarcat d'Egypte jusqu'en l'an 355. Cette année-là on articula contre le pontife des accusations si multipliées et si pressantes qu'il envoya à son préfet Maximus l'ordre de faire sortir Athanase d'Alexandrie, après avoir obtenu de lui un compte sévère. Deux secrétaires spéciaux de l'empereur vinrent même à cette fin de Byzance. Mais, au lieu de baisser la tête devant les ordres impériaux, Athanase résista encore. Le peuple prit parti pour son patriarche, et menaça de recourir aux armes. On s'ameuta; on se retrancha dans une église d'Alexandrie, et l'affaire prenait encore un tour fort sérieux, lorsque des légions de Lybie et d'Egypte arrivèrent sous les ordres de leur général Syrianus. Alors Athanase fut de nouveau obligé de prendre la fuite et de céder la place à l'évêque George, son successeur.

Depuis lors le pays demeura fort tranquille jusqu'à la mort de Constance, qui eut lieu à Tarse en l'an 361, au moment où il se mettait en marche contre Julien, qui venait d'être proclamé empereur des Gaules. Pendant les six ans

qui s'étaient écoulés, deux événemens avaient seuls marqué dans l'histoire d'Egypte; l'un était la mort de saint Antoine, le père du monachisme, mort dans le désert à l'âge de cent cinq ans (356), et l'enlèvement d'un obélisque, que Constance fit transporter à Rome en l'an 357.

73. JULIEN. 74. JOVIEN. 75. VALENTINIEN Ier. 76. VALENS. 77. GRATIEN. 78. VALENTINIEN II. 79. THÉODOSE-LE-GRAND.

Julien, que les auteurs ecclésiastiques ont voulu flétrir du nom d'apostat, fut un grand prince et un grand guerrier. Il était fils de Jules Constance, et par conséquent neveu de l'empereur Constantin-le-Grand. Dès 355, Constance avait décoré Julien du titre de César et l'avait nommé préfet de la Transalpine ou des Gaules. Là, jeune encore, il avait eu à combattre les Allemands, qu'il défit à Strasbourg et dont il fit les rois prisonniers. Vainqueur ensuite des Saliens et des Chanaves, peuples du nord de la Gaule, il avait forcé, l'an 359, les Germains à demander la paix; enfin l'an 360 son armée l'avait proclamé Auguste et l'avait revêtu de la pourpre impériale.

Julien n'était pas seulement un guerrier hors de ligne; c'était encore un savant distingué. Ayant visité Athènes à l'âge de vingt-quatre ans, il s'y était appliqué aux sciences alors en vogue, et il y avait recueilli les dernières traditions de cette philosophie grecque, qui y faisait école depuis Platon et Socrate.

La mort de Constance le laissant maître de tout l'empire, Julien fit son entrée à Constantinople l'an 361, et y marqua son avènement par une réforme dans les habitudes molles et efféminées de cette cour. L'âpreté gauloise remplaça le luxe byzantin. Son prédécesseur avait près de mille barbiers; il n'en conserva qu'un en disant : « C'est encore trop pour un » homme qui laisse croître sa barbe. » Il chassa les cuisiniers et les eunuques; il supprima les espions connus sous le nom de *curiosi*. Mais en revanche il répandit sur les indigens des libéralités royales. « Qu'on me montre un homme, » disait-il, qui se soit appauvri par les aumô» nes; les miennes m'ont toujours enrichi. J'en » ai fait souvent l'épreuve lorsque j'étais sim» ple particulier. » Du reste, clément et magnanime, il aimait à pardonner à ses ennemis et à les vaincre par la grandeur de ses procédés.

Un jour qu'à Antioche il était sorti de son palais pour aller sur le mont Cassius, un homme se précipita à ses genoux, le suppliant humblement de lui accorder la vie. Il demanda qui il était. « C'est, lui repliqua-t-on, Théodote, » ci-devant chef du conseil d'Hiéraple, un par- » tisan zélé de Constance, et qui faisait tout » haut des vœux pour que votre tête tombât. » — Je savais tout cela, il y a long-temps, » dit l'empereur. Puis se tournant vers Théodote : « Allez chez vous, ajouta-t-il, et ne crai- » gnez rien. Vous vivez sous un prince qui, » selon la maxime du philosophe, cherche à » augmenter le nombre de ses amis et à dimi- » nuer celui de ses ennemis. »

Tel est le caractère que les auteurs chrétiens ont cherché à noircir. Il est vrai qu'ennemi de tout fanatisme, Julien permit que les temples païens fussent rouverts, ne consultant peut-être en cela qu'une grande pensée de tolérance universelle. Mais cette réaction ne fut accompagnée d'aucune espèce de persécution contre le christianisme. Au contraire, voulant que la liberté fût le partage de tous, il rappela d'exil tous les évêques schismatiques que l'orthodoxie y avait confinés, ariens, semi-ariens, donatis-

tes, macédoniens, anomiens, novatiens, mélétiens, acariens, etc., laissant à chacun d'eux l'exercice entier et tranquille de leur culte, et n'exigeant des uns et des autres, sous les peines les plus sévères, que la promesse de vivre en paix et d'oublier leurs querelles.

C'était là un régime auquel l'orthodoxie, fort remuante de sa nature, ne put pas longtemps s'habituer. Bientôt des troubles survinrent, et à leur suite il fallut que l'empereur sévît malgré lui. L'an 361, le patriarche d'Alexandrie, George, sectaire arien, fut massacré par les catholiques de la ville. Au lieu de punir avec rigueur, Julien s'en tint cette fois à des menaces et à des remontrances. C'était ainsi que devait agir le même prince qui l'année d'auparavant, grièvement outragé par les habitans d'Alexandrie, s'était contenté d'écrire contre eux son *Misopogon*, satire aussi spirituelle que piquante.

A peine le patriarche George avait-il été tué, qu'Athanase s'était montré de nouveau dans Alexandrie, et y avait assemblé un concile. Le préfet Ekdikos fit son rapport à l'empereur qui, prévoyant de nouveaux troubles à la suite de cette démarche hardie, ordonna l'exécution

immédiate de la sentence d'exil fulminée autrefois contre Athanase, en mettant sous la responsabilité du préfet la pompeuse application de ce décret. Ekdikos obéit, mais déjà Athanase s'était dérobé par la fuite à l'orage qui le menaçait. Il s'était caché dans une retraite où il demeura jusqu'à la mort de Julien. Cet événement arriva l'an 363 dans la guerre que Julien entreprit contre les Perses : il mourut frappé par un dard, au milieu d'une escarmouche. On lui fit l'épitaphe suivante : « Ci-gît » Julien qui mourut sur les bords du Tigre ; » il fut un excellent roi et un grand guer- » rier. » Du reste, les auteurs chrétiens qui ont le plus dénigré Julien ne peuvent s'empêcher de lui reconnaître des vertus et des qualités réelles. C'était l'homme le plus sobre, le plus chaste de son temps. Il disait avec le poëte grec « que la chasteté est, en fait de mœurs, ce » que la tête est dans une belle statue, et que » l'incontinence suffit pour déparer la plus » belle vie. » Dans la guerre des Perses, il refusa de voir de belles captives qu'on lui amenait, et ayant aperçu dans les bagages de l'armée plusieurs chameaux chargés de vins précieux : « Emportez, dit-il aux chameliers, emportez

» ces sources empoisonnées de volupté et de
» débauche ; un soldat ne doit pas boire de
» vin, s'il ne l'a pris sur l'ennemi, et moi-
» même je veux vivre en soldat. »

Après lui, Jovien monta sur le trône. Jovien qui était catholique rendit au culte orthodoxe la prépondérance dominante et despote qu'il avait perdue sous Julien. Malheureusement Jovien ne régna que sept mois ; sous lui Athanase avait reparu à Alexandrie en triomphateur ; il y avait fait fermer les temples du paganisme, avait ramené dans le giron de l'église l'armée entière redevenue idolâtre, et s'était remis en possession du privilége des distributions de blé au sein des églises. Sous Valentinien et sous Valens, une réaction se déclara en faveur des hérésiarques. Valens, qui eut pour sa part l'empire d'Orient, se fit baptiser en 367 par l'évêque arien Eudoxe ; il avait juré entre ses mains de ne jamais favoriser les ennemis de l'arianisme. Le premier acte de son avènement, en 364, fut un ordre formel de chasser de leurs églises les évêques catholiques que la tolérance de Julien et la faveur de Jovien y avait rappelés.

Athanase était dans cette catégorie. Le pré-

fet Tatien et les autres officiers qui commandaient en Egypte reçurent l'ordre de l'expulser; mais cette fois plus que jamais l'attitude du peuple fut tellement menaçante que les autorités impériales n'osèrent pas exécuter les ordres qu'elles avaient reçus. Le préfet se contenta d'en écrire à l'empereur, qui ordonna de passer outre. Athanase avait prévu cela; il s'était de nouveau dérobé par la fuite à l'exécution d'ordres sévères, et le commandant des troupes avait pris possession de son église. Valens ne voulut pas pousser les choses plus loin. Athanase était alors un vieillard presque octogénaire, auquel le peuple portait un intérêt de vénération. Il l'autorisa à rentrer à Alexandrie et à reprendre son siége, le déclarant seulement responsable de tous les troubles qui pourraient désormais survenir. Dès ce jour, Athanase se tint fort tranquille, et l'Egypte retrouva une sorte de calme qu'elle avait depuis longtemps perdu.

En l'an 373, s'éteignit cette vie si longuement tumultueuse. Athanase était alors dans la quarante-huitième année de son épiscopat. Le ciel acquit un saint de plus et l'empire fut délivré d'un homme qui s'était successi-

vement rendu redoutable à quatre souverains.

Cependant la mort du patriarche n'apaisa point les troubles religieux. Sa pensée d'opposition lui survécut, et agita encore profondément Alexandrie. Athanase s'était donné un successeur, l'évêque Pierre, qu'il avait recommandé au dévouement de ses fidèles, pendant que de son côté l'empereur voulait réinstaller sur le siége vacant un homme de son choix, un arien, l'évêque Lucius. Pierre, présent sur les lieux, s'empressa de s'investir de l'héritage du défunt, soutenu en cela par un parti fort nombreux de catholiques et par l'esprit mutin des Alexandrins, qui se mettaient toujours dans l'opinion contraire à celle de l'empereur. Mais cette investiture n'eut pas de longues suites. Un ordre formel de Valens fit expulser Pierre de son siége et de la ville, expulsion qui n'eut pas lieu sans de nouveaux troubles, sans de nouvelles hostilités de la part de la population.

Dès ce moment, Alexandrie offrit le spectacle d'un immense pêle-mêle, d'une guerre toujours renaissante, et l'Egypte entière suivit bientôt cet exemple. La querelle théologique se poursuivait les armes à la main; les catholiques égorgeaient les ariens; les ariens égorgeaient les

catholiques ; les juifs et les payens égorgeaient les deux partis. Dans le nombre des combattans, on remarquait surtout beaucoup de moines, pour qui cette vie tumultueuse était une occasion de mouvement et d'activité. Le monachisme était alors un des grands fléaux de l'Egypte ; au lieu d'ouvriers et de cultivateurs, on ne trouvait plus que des cénobites. « Leur » nombre, dit un historien, s'était accru de » tous ceux qui désiraient se livrer sans con» trainte à la paresse et aux autres vices. Ils » en avaient trouvé les moyens dans leur dé» sertion de la société et dans leur association » aux cénobites déjà réunis en corporations » nombreuses, secouant ainsi, comme un joug » intolérable, leurs devoirs d'hommes et de ci» toyens. »

Ainsi l'on voyait des villes entières, comme par exemple Oxyrynchus, uniquement peuplées de moines, dont quelques-uns exerçaient des états manuels. Ces hommes, on le conçoit, ne reconnaissaient guère que les ordres du chef religieux. Pour eux le préfet n'était rien ; le patriarche était au contraire tout. Ils constituaient ainsi un Etat dans l'État, composant des cités entières, sous les murs desquelles venait ex-

pirer l'autorité civile. Le seul cas dans lequel cette autorité avait chance d'être obéie, c'est quand le pouvoir ecclésiastique lui avait donné une sorte de sanction. Dans les cas contraires la rébellion demeurait toute-puissante au sein de ces villes de l'intérieur, qui étaient comme autant de petits forts inexpugnables acquis au patriarche.

Valens ne fut pas long-temps à comprendre le danger présent de cet état de choses, et son danger plus réel encore dans l'avenir. Il commença donc à poursuivre les moines à outrance, et peut-être eût-il déraciné le monachisme, si la mort ne l'eût arrêté au milieu de ses projets. Il fut tué en 378 dans une bataille contre les Goths. A ce moment l'empire d'Occident obéissait à Gratien et à Valentinien II. Se regardant comme l'héritier naturel de son oncle Valens, Gratien pensa d'abord à partager entre lui et son frère l'héritage du double empire; mais plus tard, préférant garder son lot dans l'Occident, il disposa de l'empire d'Orient en faveur de Théodose.

Théodose, qu'on a surnommé le Grand, n'était pas chrétien quand il monta sur le trône. Il ne se fit baptiser qu'à la suite d'une maladie, dont il fut attaqué à Thessalonique. Par une

chance contraire à celle de Valens, l'évêque qui l'instruisit à la foi chrétienne était catholique. Dès-lors sa protection fut acquise au catholicisme ; ce qui lui valut le surnom de *Grand*, que lui décernèrent les historiens ecclésiastiques.

Dès son arrivée à Constantinople, Théodose s'occupa des intérêts de ses coreligionnaires. Il fit sur-le-champ des lois en leur faveur et ordonna que les ariens seraient chassés des temples qu'ils occupaient depuis quarante années. Bientôt la réaction s'étendit dans tout l'empire, et le patriarche arien Lucius fut obligé de restituer au patriarche catholique Pierre le siége d'Alexandrie, dont Valens l'avait dépossédé.

Mais ce ne fut pas seulement sous le rapport religieux que l'Egypte attira l'attention de Théodose. Constantin, en voulant modifier le pouvoir trop grand des préfets par le contrepoids de la puissance ecclésiastique, n'avait pas prévu le cas où cette puissance elle-même, se trouvant en opposition avec le gouvernement, serait tout-à-fait dépouillée de son autorité et annulée par des ordonnances impériales. Ce cas était déjà arrivé ; et devenu alors arbitraire, despotique et vexatoire, le pouvoir des préfets de-

meurait sans contrepoids et sans contrôle;

Théodose para aux inconvéniens de cette situation nouvelle; il accueillit les plaintes de l'Egypte et chercha à trouver le remède au mal. Cette même année, le préfet Palladius ayant abusé de ses pouvoirs d'une manière barbare, en faisant donner la question à deux officiers municipaux, fut par l'ordre de l'empereur destitué, mis en prison et puni avec la rigueur la plus grande.

Son successeur fut le préfet Julianus. Celui-ci était chargé des ordres les plus sévères à l'égard des payens qui se trouvaient encore en Egypte, et qui y étaient fort nombreux, l'ancienne population indigène ayant presque toute persévéré dans le culte de ses ancêtres. Julianus remplit sa tâche avec un zèle qui lui valut l'approbation du maître. Il fit fermer un à un tous les magnifiques temples échelonnés sur les rives du Nil; et en 385 le dernier temple de l'Egypte supérieure fut fermé par les ordres du préfet du prétoire Cynège. Alexandrie seule avait encore quelques édifices de ce genre, que l'on respecta dans la crainte d'une sédition.

L'année suivante, l'Egypte fut visitée à la fois par l'un des docteurs les plus célèbres de l'é-

glise, saint Jérôme, qui en parcourut les monastères et les établissemens pieux, et par une sainte veuve, que la légende a depuis canonisée sous le nom de sainte Paule. Ces dévots pélerins se rendirent à Alexandrie et y virent encore debout, à leur grande indignation, un temple de Sérapis, que l'empereur ne put faire abattre de fond en comble qu'en 389.

Pour opérer cette destruction, Théodose saisit le prétexte d'une révolte survenue en 387 au sujet des impôts. L'empereur réprima la sédition et fit détruire le temple. Cette date et cet acte constatent que le paganisme avait alors de nombreux partisans à Alexandrie. Les résultats le prouvent davantage encore. Dans les occasions ordinaires une révolte, chose fort commune à Alexandrie et surtout très-fréquente, n'était qu'un orage passager, qui finissait comme il avait commencé, sans motif et presque toujours sans mesures énergiques. Pour les Alexandrins, peuple léger et turbulent, une émeute était une sorte de distraction, dont ils usaient de temps à autre comme pour rompre la monotonie d'une situation tranquille et d'une obéissance uniforme. La place publique était un théâtre où les agitateurs se donnaient

rendez-vous pour jouer une ou deux scènes onvenues; après quoi tout rentrait dans l'ordre, de guerre lasse, presque sans coup-férir. Dans ces sortes de saturnales populaires, la personne des magistrats était insultée aussi bien que le nom de l'empereur. Il existait même une mesure d'outrages à peu près prévus, un programme d'insultes, auquel on ne dérogeait que rarement. Ainsi les autorités impériales pouvaient calculer d'avance, à la première nouvelle d'une émeute, quand elle s'apaiserait et comment elle s'apaiserait.

Lorsqu'il s'agit de la destruction du temple de Sérapis, le préfet de la province Evagirius, et Romain le *Comes* (comte), qui commandait les troupes, ne virent pas, dans les premières clameurs du peuple, des symptômes plus menaçans que dans les vingt ou trente révoltes qui avaient précédé. Ils ne crurent donc pas que la chose en viendrait jusqu'à une effusion de sang, et ils laissèrent les séditieux se répandre comme d'ordinaire dans les rues et y pousser leurs clameurs habituelles.

Malheureusement il existait cette fois des motifs de mécontentement plus profonds. Le patriarche qui siégeait alors, Théophile, avait,

par les persécutions les plus fanatiques, aigri profondément la partie de la population de l'Egypte qui était restée payenne. Des insultes ouvertes aux faux dieux, des outrages à leurs prêtres avaient jeté les idolâtres dans un état d'exaspération difficile à calmer. Les têtes s'échauffèrent, et, au lieu d'épuiser la turbulence en vociférations, la populace courut aux armes, les payens d'un côté, les chrétiens de l'autre; on en vint aux mains et le sang coula.

Le préfet fit son rapport à l'empereur, et en retour Théodose fulmina un édit qui ordonnait la destruction des faux dieux et de leurs adorateurs, édit barbare, édit impolitique qui livrait à un patriarche fanatisé le droit de vie et de mort sur une partie de la population égyptienne. En effet, averti par des rapports secrets, l'empereur ordonna que, dans l'exécution de cet ordre, le préfet et le chef des troupes, prévenus l'un et l'autre de complaisantes mollesses, seraient tenus d'obéir au patriarche Théophile, chargé de cet acte d'exécution sanglante contre l'idolâtrie, et revêtu d'une sorte de pouvoir discrétionnaire sur la vie des idolâtres.

Théophile usa largement de ses droits, s'il ne les dépassa point. Armé des rescrits de

Théodose, il ordonna le massacre général des payens, fit raser le temple de Sérapis et un autre temple situé dans la ville de Canope. A un signal donné et à son exemple, tous les évêques de l'Egypte, devenus comme lui tout-puissans dans leurs localités, apportèrent la même ardeur et le même acharnement dans leur rôle d'iconoclastes et de bourreaux. Les temples furent détruits dans toute l'Egypte, et le culte payen y fut complètement aboli. De cette époque date un accroissement nouveau dans la puissance épiscopale. Désormais le patriarche d'Egypte marchait presque de pair avec les empereurs.

Dans ce même temps, Théodose voyait l'empire tout entier se concentrer dans ses seules mains. La mort de Valentinien le jeune, survenue en 392, et précédée de celle de Gratien en 383, lui livrait les deux grandes fractions de l'empire. Il n'en jouit pas long-temps. Sa mort survenue en 395 livra à ses deux héritiers, Arcadius et Honorius, cette couronne immense qui se partagea de nouveau pour ne plus se réunir.

CHAPITRE XI.

EMPIRE D'ORIENT.

COMPRENANT DEUX CENT QUARANTE ANS ENVIRON.

De l'an 395 de l'ère vulgaire à l'an 640.

80. ARCADIUS. 81. THÉODOSE-LE-JEUNE.

Arcadius garda pour lui l'empire d'Orient et laissa l'Occident à son frère Honorius. Désormais l'histoire des deux empires marche indépendante l'une de l'autre, et, désintéressée des affaires de Rome, l'Egypte ne relève plus que de Byzance.

L'Egypte, si agitée sous Théodose-le-Grand, ne recouvra pas le repos sous le règne de son successeur Arcadius. Les désordres nés de querelles religieuses ne firent au contraire que s'accroître, et bientôt ils furent à leur comble. L'une des causes les plus détermi-

nantes de ces rébellions successives fut l'augmentation des impôts et des exigences fiscales chaque jour plus onéreuses. Pour acquérir de grandes richesses, les empereurs du Bas-Empire avaient organisé un système de confiscations et d'avanies qui attiraient insensiblement entre leurs mains les fortunes particulières. Ces fortunes, changées par le trésor royal en domaines main-mortables, concentraient peu à peu entre les mains du souverain de grandes possessions territoriales, qui souffraient ensuite par une mauvaise administration, et diminuaient ainsi la somme de la richesse générale. Presque tous les particuliers se trouvaient de la sorte ruinés peu à peu, sans qu'il en résultât de bénéfice pour personne. Dans de pareils actes d'expropriation, tout était livré à la merci des agens du fisc, tout était vexatoire, arbitraire, injuste. L'acquisition des domaines, la perception des revenus, la spoliation individuelle, tout était laissé au caprice des agens impériaux. Les cultivateurs n'osaient plus confier de semailles à la terre, ignorant si la récolte serait pour eux : ils ne tenaient plus au sol depuis que le sol presque tout entier était mis en régie.

A ce fléau se joignirent d'autres fléaux. Déjà les barbares des déserts s'habituaient à regarder l'Egypte comme une proie ; déjà les Maziques et les Austuriens s'étaient jetés sur la Cyrénaïque, sur la Lybie inférieure, et sur les territoires limitrophes de l'Egypte où ils répandaient la désolation. A l'orient de l'Egypte se montraient aussi les Arabes à qui cette terre devait appartenir plus tard.

Ces ennemis du dehors n'étaient pas la seule inquiétude et le seul malheur de l'Egypte. Au dedans sévissait un fanatisme plus désastreux encore. Le patriarche Théophile écrasait l'Egypte de persécutions qui cachaient des concussions flagrantes. Vainqueur des ariens d'abord, puis des payens, et ne trouvant plus autour de lui d'aliment à ses haines furieuses, il s'en prit à ses propres agens et persécuta les moines et les évêques avec une animosité égale à celle qu'il avait déployée contre les deux classes d'ennemis que les évêques et les moines l'avaient aidé à vaincre. Cependant ses subalternes ne se montrèrent ni aussi dociles, ni aussi résignés que les hérétiques et les idolâtres. A la violence ils opposèrent la violence, et Théophile se vit obligé d'envoyer des troupes

pour prendre d'assaut les cellules. L'Egypte fut en feu de nouveau, le peuple s'étant, comme toujours, mêlé de la querelle. Le sang avait déjà coulé quand Théophile mourut en 412.

Sa mort causa une sédition d'une autre nature. Elle eut lieu en faveur de l'archidiacre Timothée protégé par le commandant des troupes Abondantius. Toutefois saint Cyrille, neveu de Théophile, l'emporta sur son concurrent et fut nommé son successeur au siége patriarcal. Le neveu ne se montra ni moins ambitieux ni moins remuant que l'oncle, et cela au point que l'abbé Fleury lui-même ne peut s'empêcher de convenir dans son *Histoire ecclésiastique*, en parlant de Théophile et de Cyrille, que « les évêques d'Alexandrie passèrent » un peu les bornes de la puissance spiri- » tuelle pour participer au gouvernement tem- » porel. »

L'an 413 vit une nouvelle émeute pour une simple cabale de comédiens. Les juifs soutenaient un parti, les chrétiens un autre; des voies de fait survinrent. Alors Cyrille se jeta dans cette mêlée, et se mettant à la tête d'une multitude tumultueuse, il marcha vers les sy-

nagogues des juifs, massacra une grande partie de ces sectaires et chassa les autres de la ville en abandonnant à ses troupes le pillage de leurs habitations.

Répétés contre les novatiens, ces excès rendirent le patriarcat de Cyrille l'un des plus agités et des plus sanglans dont l'Égypte ait été témoin. L'an 415, nouvelle effusion de sang pour une querelle de pouvoirs entre Cyrille et Oreste, alors préfet de l'Égypte et catholique comme lui. A ce nouveau conflit se mêlèrent les moines du désert de Nitrie qui avaient servi de soldats au fougueux Théophile. Ils descendirent de leurs montagnes à la voix de Cyrille et vinrent lui prêter main forte. Cinq cents de ces miliciens sous le froc attaquèrent dans la rue, à coups de pierres, le préfet égyptien, et l'un de ces forcenés nommé Ammonius fut assez adroit pour le toucher à la tête et le blesser dangereusement. A cette vue l'escorte du dignitaire byzantin prit la fuite et se dipersa; mais alors le peuple alexandrin, avec sa mobilité habituelle, prit fait et cause pour le gouverneur, attaqua les moines, les repoussa et saisit le meurtrier Ammonius, qui périt sous les verges des licteurs.

Cette mort, loin d'apaiser la sédition, exalta la fureur des fanatiques. Ayant recueilli le cadavre d'Ammonius, Cyrille le transporta au sein de l'église, le canonisa, le consacra comme une relique et lui décerna les honneurs du martyre. Exaltés par de telles primes affectées à la sédition, les moines continuèrent à garder leur attitude turbulente.

D'autres excès suivirent ces excès. Il y avait alors à Alexandrie une femme non moins illustre par sa beauté éclatante que par sa science extraordinaire. Fille du célèbre mathémacien Théon, le commentateur de Ptolémée, d'Euclide et d'Aratus, cette femme célèbre, Hypathia, avait dépassé par son mérite personnel le mérite et la gloire de son père. Dans ces temps de décadence littéraire et philosophique, son école était devenue un asile de choix, où s'exhalait encore un parfum des anciennes études de la Grèce, de ses mœurs douces et cultivées, de ses arts merveilleux, de sa langue riche, sonore et correcte. Le savant évêque Synesius avait figuré au nombre des disciples de cette femme plus savante qu'un docteur, et qui à tant de connaissances profondes joignait encore une vertu et une chasteté auxquelles ses

ennemis eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de rendre justice.

Un succès aussi grand, des qualités aussi inattaquables, suffirent pour exciter les jalouses inquiétudes de Cyrille. Hypathia venait de quitter Athènes, où elle avait enseigné publiquement la philosophie de Platon et d'Aristote; elle venait d'arriver à Alexandrie avec l'intention d'y poursuivre le cours de cet enseignement. A peine eut-elle ouvert son école que la foule s'y porta; elle eut tout ce qu'Alexandrie possédait encore d'hommes éminens, de riches blasés, de petits-maîtres, qui voulaient admirer le professeur plutôt qu'entendre ses leçons. Les portes de l'Académie étaient encombrées de chevaux et d'esclaves qui attestaient la présence d'une foule immense aux cours d'Hypathia. Cyrille sut cela; il s'aperçut que la multitude négligeait ses conférences théologiques pour se porter vers cet Athénée profane; surtout il s'indigna lorsque le préfet d'Egypte, Oreste, se fut déclaré pour la belle moraliste et se fut honoré du titre de son ami. Il était évident pour le patriarche qu'Hypathia portée par l'engouement public, jeune, attrayante et éloquente, était alors une puissance qui balan-

çait la sienne. Ces divers motifs suffirent pour que sa perte fût arrêtée.

Un jour qu'elle sortait de son académie, enivrée d'aplaudissemens, une troupe de moines furieux, ayant à leur tête Pierre, lecteur de l'église patriarcale, se précipita sur elle, l'entoura, l'arracha de son char, la déchira en lambeaux et la jeta ensuite dans les flammes. Epouvantable crime vis-à-vis d'une femme qui faisait alors la gloire de la science et l'honneur de son pays! Quand elle fut morte sous les coups de ces fanatiques, Cyrille lui-même eut horreur d'un tel crime et désavoua ses agens. Le préfet instruisit sur-le-champ l'empereur de cet horrible meurtre et demanda ses ordres pour la punition des coupables; mais Cyrille avait su se fonder en Egypte une telle armée de seïdes que l'empereur n'osa pas sévir.

Le maître de l'empire était alors Théodose le jeune; car l'empereur Arcadius était mort en l'an 408, et son fils Théodose le jeune lui avait succédé. Théodose le jeune sentait qu'en présence des empiétemens des patriarches, il n'était plus que souverain nominal de l'Egypte, où ses agens conservaient à peine une force

d'observation et d'inertie. Il se contenta donc de publier à Constantinople une loi par laquelle il était défendu aux *clercs* de s'immiscer en aucune manière aux affaires publiques. Et encore cet acte si détourné d'autorité et de justice, cet acte qui était à peine une censure indirecte du meurtre d'Hypathia, ne fut-il arraché à l'empereur que par l'indignation de sa vertueuse sœur Pulchérie qui sollicitait chaleureusement la punition exemplaire des assassins.

La loi fulminée, quelque insuffisante qu'elle fût, n'eut pas même les honneurs de l'exécution. Les hostilités continuèrent en Egypte entre les préfets et le patriarche, et l'an 422, le successeur d'Oreste, le préfet Calliste, fut assassiné dans Alexandrie par ses propres esclaves, poussés à ce crime par le clergé et payés de son or.

Désormais les dignitaires impériaux étaient des adversaires indignes de Cyrille parvenu à un degré de pouvoir qui les éclipsait tous. Il fallait d'autres alimens à son ambition et à sa turbulence, des antagonistes qui lui tinssent tête et qui lui fournissent l'occasion de luttes sérieuses et réelles. Ce qu'il désirait se présenta.

Pendant long-temps la chaire patriarcale d'Alexandrie avait joui du titre de *première chaire* de l'Eglise après celle de Rome. Aucune d'elles dans les premiers temps n'osa lui disputer ce titre ; et ce ne fut qu'à l'avènement de Constantin-le-Grand, que cet empereur, jaloux de favoriser Byzance, sa ville d'adoption, lui donna le titre de seconde chaire de l'église au préjudice d'Alexandrie. Alexandrie était ainsi la troisième dans l'importance hiérarchique. Théophile s'était, malgré lui, résigné à cet abaissement qui se présentait sous la forme d'un fait accompli ; il avait concentré en lui-même le dépit que lui causait cette supériorité de la métropole politique devenue aussi métropole religieuse ; mais aucune occasion ne s'était offerte de reconquérir ce titre perdu avant lui et cette importance que ses devanciers avaient laissé périmer. Seulement il s'était borné à faire, toutes les fois qu'il l'avait pu, acte d'indépendance vis-à-vis de l'autorité métropolitaine, luttant sur les questions canoniques, comme sur les questions d'autorité locale, toujours rebelle, toujours insoumis, toujours turbulent. Cyrille son successeur essaya d'aller plus loin encore. Il chercha un biais pour pou-

voir attaquer la chaire de Constantinople et le trouva. Epluchant une à une toutes les opinions exprimées par le patriarche Nestorius, il y découvrit des choses qui lui semblèrent peu orthodoxes, et il fulmina contre lui cette accusation formelle : «Tu es un hérésiarque. » Nestorius repoussa vivement l'accusation ; Cyrille insista : l'affaire était engagée, le patriarche d'Alexandrie avait trouvé un adversaire digne de lui.

A l'instant il se mit à l'oeuvre. Les affaires intérieures de l'Egypte n'étaient plus désormais qu'une chose fort secondaire ; il fallait avant tout écraser l'hérésie, et avec l'hérésie la prééminence de l'église constantinopolitaine. Ses premières armes furent des écrits, des sermons, des thèses théologiques. Ameutant contre son rival les évêques d'Asie, il fit assembler un concile en l'an 431, où moitié par son éloquence, moitié par ses intrigues, il réussit à vaincre Nestorius et à le faire destituer du siége patriarcal de Constantinople. Poussant ses vengeances plus loin encore, il exigea que le lieu d'exil du malheureux Nestorius fût l'Egypte. Il le tint d'abord dans les Oasis, puis dans la Pentapole ; où le malheu-

reux mourut trois ans après en l'an 436. Pour arriver à ce résultat, immense pour lui, on ne saurait dire quelles ressources déploya Cyrille. Habitué à tout voir ployer devant lui par des voies quelquefois violentes, il savait au besoin arriver à la réalisation de ses plans par les séductions les plus raffinées et les moyens les plus profanes. Il n'ignorait pas qu'à la cour des empereurs byzantins tout était vénal, et saint Epiphane, secrétaire et archidiacre de Cyrille, nous a conservé la preuve naïve des voies employées, par le fragment de la lettre qui suit.

« Vous verrez, dit-il au prêtre Maximien » de Constantinople, vous verrez par l'état ci-» joint, quels sont ceux à qui nous avons donné » des présens, et combien la sainte église d'A-» lexandrie a dépensé pour faire triompher sa » cause. »

Sur ce seul échantillon, on pourra juger combien étaient coûteux les triomphes sur les hérétiques. Cette circonstance explique aussi tout ce qu'il fallait demander d'or et d'argent à l'Egypte pour suffire à l'avidité vénale de la métropole. Toutefois, comme par dérision, et pendant que les grands coupables se déro-

baient à l'impunité par l'inviolabilité, on avait soin de punir de temps à autre des concussionnaires subalternes, spoliateurs maladroits qui servaient de boucs émissaires pour leurs maîtres. Parmi ces victimes, l'histoire cite un nommé Gigantius, gouverneur particulier de l'Augustamnique. Cet homme avait tellement pressuré les habitans, il les avait accablés d'impôts si excessifs, qu'ils avaient presque tous été obligés d'abandonner leurs terres et de s'exiler en Nubie, au-delà des Cataractes, tant l'ongle fiscal de cet homme cupide était cruel pour ces malheureux. Le bruit de ces excès et de cette dépopulation parvint à l'empereur, qui ordonna à l'instant même une enquête. Le magistrat concussionnaire fut destitué, mis aux fers et condamné; mais plus tard l'empereur ayant trouvé plus de profit à accepter, comme rançon de la vie du coupable, la confiscation de ses richesses, Gigantius racheta ainsi une portion de sa peine et retourna à Constantinople.

Vers l'an 444, Cyrille étant mort et Dioscore ayant été promu au siége patriarcal, de nouveaux troubles survinrent, troubles plus théologiques que politiques et dans lesquels le sang ne coula pas sur la place publique. Après l'hérésie de

Nestorius, une nouvelle hérésie était née, celle d'Eutychès. Cette hérésie renversa le catholicisme en Egypte. En effet, elle y jeta, dès ce temps, de si profondes racines, que, depuis quatorze siècles, ni les arrêts des conciles, ni les édits impériaux, ni les efforts des patriarches melkites, ni les révolutions politiques et religieuses, qui tant de fois ont bouleversé la face de la contrée, n'ont pu l'arracher du cœur de cette province. L'hérésie eutychéenne est encore de nos jours la religion des chrétiens de l'Egypte. Eutychès était un saint homme, qui, après avoir vécu long-temps dans des pratiques claustrales et austères, sortit de sa solitude pour venir combattre le schisme de Nestorius; mais pour éviter les erreurs de ce dernier, qui admettait deux personnes en Jésus-Christ, parce qu'il y avait en lui deux natures, il supposa que les deux natures étaient tellement unies qu'elles n'en formaient qu'une seule. Eutychès enseignait à ses moines qu'il n'y avait qu'une nature en Jésus-Christ. Il ne voulait pas que l'on dît que Jésus-Christ était consubstantiel à son père selon sa nature divine, et non selon sa nature humaine. Il croyait que la nature humaine avait été absorbée par la na-

ture divine, comme une goutte d'eau par la mer, ou comme la matière combustible jetée dans une fournaise est absorbée par le feu, en sorte qu'il n'y avait rien d'humain dans Jésus-Christ. Eusèbe, évêque de Dorylée, ami d'Eutychès et l'un de ses plus grands admirateurs, fut le premier à le dénoncer auprès du concile de Constantinople, rassemblé en 448 par Flavien, évêque de cette ville. L'hérésiarque y ayant persisté dans son sentiment, fut condamné, déposé du sacerdoce et excommunié. Mais l'année suivante, dans un nouveau concile, le concile d'Ephèse, Dioscore ayant présenté la défense d'Eutychès, le prélat fut absous. On ajoute que le patriarche d'Alexandrie usa, pour obtenir ce résultat, de violences qui firent donner à cette assemblée le nom de *Brigandage d'Ephèse*. Quoi qu'il en soit, en 451, l'eutychéanisme fut de nouveau proscrit et condamné dans le concile de Chalcédoine, provoqué par Marcien successeur de Théodose.

82. MARCIEN. 83. LÉON Ier. 84. LÉON LE JEUNE. 85. ZÉNON. 86. BASILISQUE. 87. ANASTASE.

Marcien, successeur de Théodose le jeune, épousa Pulchérie, soeur de son prédécesseur,

et assista avec elle au concile de Chalcédoine, dans lequel les erreurs d'Eutychès furent de nouveau et solennellement condamnées. Là aussi Dioscore, qui avait présidé au résultat du concile d'Ephèse, encourut une condamnation éclatante. Cet acte impolitique lança alors le patriarche dans l'hérésie. Il la fit bientôt partager à l'Egypte tout entière, aux chrétiens des villes et aux moines de la Thébaïde. Bientôt de chacune de leurs cellules sortit une réfutation complète du jugement du concile et une argumentation en faveur d'Eutychès. Le concile, les évêques d'Asie, l'empereur lui-même et l'impératrice étaient accusés de nestorianisme et d'arianisme dans des écrits furibonds, dont plusieurs sortaient de la plume même du patriarche.

Pour rétablir la paix, Marcien n'imagina d'abord rien de mieux que de rendre un décret par lequel toute discussion pour ou contre le concile était interdite en Egypte. Mais aussitôt Dioscore fit révolter les Alexandrins et arrêter des blés destinés à l'approvisionnement de Constantinople. Les moines parcoururent alors l'Egypte, prêchant les habitans et les rendant eutychéens par la force, quand la persuasion

ne suffisait pas. Le plus fougueux d'entre ces prédicateurs, un nommé Théodore, passa en Syrie à la tête d'une troupe de missionnaires, traversa la Palestine, y répandit sur tous les points les doctrines condamnées d'Eutychès, et parvint même à gagner à son sentiment la sœur de Théodose le jeune, l'impératrice Eudoxie, qui s'était retirée à Jérusalem. Vainement l'évêque de cette ville voulut-il résister aux fougueux missionnaires venus d'Egypte : il fut tué par eux et Théodose occupa à l'instant son siége.

Quand l'empereur vit ses provinces dans une semblable conflagration, il comprit que l'Egypte et la Syrie ne pourraient pas recouvrer un instant de tranquillité réelle tant que Dioscore demeurerait sur son siége patriarcal. Il le condamna à l'exil et eut la force de faire exécuter cet arrêt hardi. Protarius fut nommé pour remplacer le proscrit dans sa chaire pontificale. Mais son installation excita de nouveaux troubles. Le nouveau patriarche étant melkite, c'est-à-dire de la religion de l'empereur, les Alexandrins devenus tous eutychéens le repoussèrent par la force ; ils attaquèrent les magistrats chargés de l'installer,

tuèrent à coups de pierres une partie des soldats de son escorte, et brûlèrent vifs les autres dans une chapelle où ils avaient cherché un asile. A cette nouvelle, Marcien tint bon : il voulut que force restât à ses décrets. Il envoya de Constantinople deux mille soldats sous les ordres de Florus et obtint à l'aide de ce renfort le rétablissement de l'ordre. Une fois maître de la ville, pour punir les Alexandrins, il leur retrancha les distributions de blé ; il ferma les bains publics, et interdit les spectacles pour éviter toute espèce de rassemblement populaire. En même temps, comme les séditions avaient pu dans les troubles antérieurs arrêter les convois de blé qui venus de la Haute-Egypte traversaient Alexandrie pour y être embarqués à la destination de Constantinople, il donna des ordres formels pour que les denrées ne prissent plus désormais cette voie et qu'elles se dirigeassent par Péluse. De cet ordre rigoureux résultèrent bientôt de dures famines, car souvent ces convois de blé servaient à alimenter la population alexandrine dans les jours de disette.

Pendant que ces troubles intérieurs fixaient l'attention du souverain, d'autres causes de

désastres se préparaient dans des invasions étrangères. Les Arabes s'étaient de nouveau jetés sur la Syrie; les Blemmies recommençaient à désoler l'Egypte supérieure. Maximilien, grand-chambellan de l'empereur, fut chargé de repousser les barbares. Il les défit en effet et les força de conclure avec lui un traité, par lequel ils s'engageaient à une paix de cent années, se liant ainsi eux et leurs enfans. Pour garantie de l'exécution de cet acte, Maximilien demandait des otages, et ils allaient être remis, quand ce général mourut. Alors les barbares rompirent leurs accords et recommencèrent la guerre. Florus fut obligé de quitter Alexandrie à la tête de ses troupes et de venir leur présenter la bataille. Il battit de nouveau les barbares et les força à regagner leurs frontières.

Telle était la situation de l'Egypte, assez tranquille, assez heureuse, quand la mort de Marcien, arrivée en 457, vint ranimer les espérances audacieuses des partisans de Dioscore.

Le successeur de Marcien fut Léon, Thrace d'origine, élu empereur par le sénat de Constantinople et couronné par le patriarche Ana-

tole. L'un des premiers choix du nouveau souverain fut celui de Denis, qu'il nomma à la fois préfet et duc (*dux*) de cette province. Denis, à peine investi de son gouvernement, voulut en parcourir l'étendue, et se rendit dans la Haute-Egypte. Mais à peine arrivé dans la Thébaïde, il y reçut la nouvelle d'un soulèvement fomenté par les Eutychéens d'Alexandrie, qui avaient porté sur le siége patriarcal un de leurs moines, nommé Timothée Aïlouros. Revenu en toute hâte à Alexandrie, Denis empêcha Aïlouros d'y rentrer; mais il ne put arriver à temps pour sauver la vie du patriarche Proterius égorgé avec ses prêtres par les insurgés eutychéens.

Au lieu de Proterius, Léon envoya de Constantinople, en 460, un autre patriarche melkite, Timothée surnommé *Solofaciole*; et pour l'appuyer contre la rebellion, il dépêcha en même temps de nouveaux renforts à son gouverneur. Intimidés par les troupes impériales, les Eutychéens se résignèrent à demeurer tranquilles pendant quelques années, d'autant que leur plus puissante protectrice, l'impératrice Eudoxie, venait de mourir à Jérusalem. Ce calme arriva à point pour l'empereur qui

put ainsi combattre les Vandales et leur général Genseric. L'an 465, après avoir ravagé l'Italie et la Grèce, Genseric avait passé devant Alexandrie avec une flotte nombreuse.

Bientôt la mort de Léon, survenue en 474, amena quelques convulsions dans l'empire, et fit naître des querelles d'héritage. Le tuteur de l'empereur défunt, aussi son beau-frère, un nommé Zénon, s'empara du trône après la mort de Léon le jeune, trône qui lui fut disputé, à peu de temps de là, par son oncle Basilisque, proclamé l'an 476. Cette nouvelle usurpation n'eut pas une longue durée. L'année d'après, Zénon, vainqueur de Basilisque, le faisait enfermer dans une tour, et régnait de nouveau à Byzance.

L'Orient seul n'était pas, dans ce moment, sujet à ces grandes crises. En Occident s'écroulait le vieil empire romain. Le dernier César, Romulus Augustule, fait prisonnier par le roi hérule Odoacre, terminait cette longue série d'empereurs qui avaient régné sur Rome et sur le monde. Les barbares étaient maîtres de la grande cité.

Pendant ce temps, l'Egypte n'éprouvait d'autre contre-coup de ces grands ébranlemens que

celui de quelques réactions religieuses. Tour à tour les Eutychéens et les Melkites s'étaient trouvés en trois ans vainqueurs et vaincus, oppresseurs et opprimés. Zénon était catholique, Basilisque eutychéen, et chacun d'eux avait favorisé les patriarches de sa croyance. Sous Basilisque, le meutrier de Proterius, Timothée Aïlouros, était entré en triomphe à Constantinople, et avait reçu des mains même de l'empereur la solennelle investiture du siége d'Alexandrie.

Mais dès que Zénon eut été réinstallé sur le trône, Timothée Aïlouros avait été chassé de l'Egypte, et malheureux, vagabond, persécuté, il avait cherché dans le poison un remède à ses infortunes. Cependant, comme la foi eutychéenne avait la majorité à Alexandrie, la population nomma pour son patriarche Pierre, surnommé *Mongos* (le bègue), homme habile, mais sans conscience, et changeant de foi et de couleur au gré de son intérêt. C'était encore d'ailleurs l'un des meurtriers de Proterius.

Le préfet d'Egypte Anthemius reçut l'ordre de chasser le patriarche hérétique et d'installer le patriarche orthodoxe. En effet, Timothée Solofaciole fut installé; mais Mongos ne se te-

nant pas pour battu, resta caché dans Alexandrie, attendant que d'autres troubles le remissent de nouveau en possession du siége qu'il convoitait. Cette occasion, il la trouva en 482 dans la mort de Timothée Solofaciole, mort désastreuse, qui fut pour l'église d'Alexandrie l'origine de grands désordres, et d'une période de nouveaux troubles, qui durèrent cinquante ans.

De cette époque, en effet, date le schisme déclaré et opiniâtre de l'église égyptienne. Le dernier patriarche Timothée avait envoyé à Constantinople un de ses prêtres nommé Jean Talaia, lequel prêtre avait paru se mettre fort avant dans les bonnes grâces de l'empereur. A la mort de Timothée, les Eutychéens, n'osant rétablir Mongos et las de leur lutte continuelle avec le trône impérial, crurent faire un choix agréable à Zénon, en nommant de leur chef un homme qui avait su capter sa bienveillance; mais ce moyen terme ne faisait pas le compte de Mongos. Irrité de la concession faite à son préjudice, il rendit aux Alexandrins surprise pour surprise, et d'eutychéen qu'il était il se fit melkite. Devenu ainsi catholique fervent, il se rendit auprès de l'empereur, qui, soit gagné

par ses ruses, soit enchanté de mystifier ainsi les Alexandrins, leur donna pour patriarche ce défenseur de leur croyance. En même temps, pour forcer tous les partis religeux à se grouper dans une communion unique, Zénon publia son fameux édit *Enotikon* (édit d'union). Mais personne, ni eutychéen, ni catholique, ne donna dans une mesure où chacun d'eux devait laisser une portion de ses haines. Les efforts de conciliation ne conduisirent qu'à des querelles plus vives, qu'à des disputes plus sanglantes. Tout ce que l'empereur obtint par cet acte, ce fut d'être déclaré hérétique par toutes les sectes.

L'édit d'union porta surtout ses fruits en Egypte où il ne provoqua pas moins de dix sectes nouvelles, toutes hostiles les unes aux autres, toutes hostiles surtout à l'empereur et au catholicisme, religion de l'empereur. Ce fut au milieu de pareils embarras que mourut Zénon, l'an 491.

Son successeur fut Anastase Ier, natif de Duras ou de Durazzo en Illyrie, époux en secondes noces d'Ariadne, veuve de Zénon. Au moment de cet avènement, l'Egypte était dans la situation la plus déplorable que l'on pût voir. Non-seulement le pays s'était épuisé en querel-

les religieuses, mais on y avait en outre porté les impôts à un taux ruineux pour les populations. Sous Anastase ces rigueurs fiscales augmentèrent encore, dans le fond comme dans la forme. Certaines taxes qui jusque-là avaient pu être payées en nature, furent alors exigées en argent, ce qui devint écrasant pour un pays presque privé de numéraire.

La répartition et des levées et des taxes dont les corps municipaux avaient été chargés jusque-là fut désormais attribuée à des commissaires de l'empereur délégués à cet effet. Le fisc compta bientôt une armée, avec son cortége d'employés nommé par la cour de Constantinople ou par le préfet Macrien qui avait provoqué cette nouvelle organisation financière. Ce dignitaire utilisa l'innovation au profit d'une sorte de népotisme. Comme le rôle des officiers municipaux de l'Egypte devenait presque nul à la suite d'une réforme qui leur enlevait la partie la plus essentielle de leurs attributions, ces fonctionnaires donnèrent presque tous leur démission, et Macrien les remplaça alors par ses amis, ses parens et ses créatures. Pendant tout le temps que ce préfet administra l'Egypte, les places productives furent exclusive-

ment conférées à des hommes à sa dévotion. Il y a plus : à sa mort, il fut remplacé par un de ses neveux très-jeune encore dont l'histoire n'a pas conservé le nom, mais qui ne semble pas avoir été un concussionnaire moins hardi que son oncle. Les vexations, les confiscations, le sang même des contribuables, rien ne lui coûta pour que ce système fiscal profitât au gouverneur de l'Egypte s'il ne profitait pas à l'empereur

Après lui la malheureuse province passa aux mains de Bassien, fils de Macrien, qui ne se montra pas indigne de son père et de son cousin. L'histoire dit qu'il surpassa tellement ses devanciers en rapines et en violence qu'il parvint à les faire regretter l'un et l'autre.

L'Egypte était alors dans une détresse et dans une misère épouvantable. Ruinée par le fisc, elle eut encore à subir les atteintes de la plus horrible sécheresse. Les moissons y séchèrent sur leurs tiges : ce qui avait échappé à la dévorante chaleur de l'air fut rongé par des nuées de sauterelles. Ensuite vinrent la famine et la peste pour compléter la série des horribles fléaux qui pesèrent sur l'Egypte pendant le cours de ce règne.

Après la mort d'Anastase, arrivée en 518, survinrent d'autres désastres plus sanglans. Mongos, que nous avons vu catholique sous Zénon, était redevenu eutychéen sous Anastase. Patriarche d'Alexandrie, il avait poussé à la propagande de sa nouvelle croyance, et les Eutychéens étaient devenus désormais l'immense majorité de la population égyptienne. Après Mongos, les patriarches qui lui avaient succédé s'étaient mis à la tête de ce parti, et les magistrats dévoués au prince le soutenaient avec chaleur. Quoiqu'en minorité, les catholiques ne montrèrent pas moins d'obstination dans leurs croyances, et il était évident que tôt ou tard une nouvelle et sanglante collision éclaterait entre les deux cultes. Cela eut lieu en effet en 517, à la suite de la mort du patriarche Jean Nikeolès. Par l'ordre d'Anastase, le préfet de l'Egypte voulut installer sur le siége patriarcal Dioscore II, parent de Timothée Aïlouros. Mais une espèce de coup secret avait été monté par les catholiques. Trop peu nombreux pour faire une émeute de leur chef, ils avaient soulevé les habitans de la campagne, en leur disant que l'élection de Dioscore s'était faite par l'empereur contre le vœu et

sans la ratification du clergé d'Alexandrie. En effet, au jour voulu, les villageois arrivèrent et articulèrent ce grief contre le choix impérial. Alors le préfet, pour calmer ces hommes mal à propos irrités, consulta le clergé alexandrin, qui confirma l'élection. Mais une émeute commencée ne se termine pas sans commotion. Au moment où le préfet allait installer le patriarche, la foule se rue de tous les côtés et tue le fils de Théodose. L'empereur, qui voulait sévir, fut imploré par Dioscore, qui obtint lui-même la grâce de ses ennemis. Mais le règne des émeutes avait recommencé. Trois mois après, Théodose fut tué dans l'une d'elles. Tel fut le dernier effort du catholicisme contre l'hérésie sous le règne d'Anastase.

88. JUSTIN Ier. 89. JUSTINIEN Ier. 90. JUSTIN II. 91. TIBÈRE II. 92. MAURICE. 93. PHOCAS. 94. HÉRACLIUS.

A Anastase succéda Justin Ier, Thrace de naissance, soldat grossier, mais qui parmi les vertus que lui attribuent les auteurs ecclésiastiques avait celle d'être bon catholique.

Il se déclara dès son avènement comme un impitoyable persécuteur de l'eutychéanisme.

Tous les évêques de cette foi furent sous lui arrachés de leurs chaires, exilés ou déportés. Parmi ces évêques dépossédés se trouvaient deux hommes irritables et haineux, qui prirent Alexandrie pour le théâtre de leurs intrigues. L'un était Julien, ex-évêque d'Halicarnasse; l'autre, Sévère, ancien secrétaire de Pierre Mongos et formé à son école. Sévère, chef des solitaires du désert de Scété et de Nitrie, avait depuis été promu au siége épiscopal d'Antioche d'où il venait d'être expulsé.

Arrivés à Alexandrie, ces deux hommes y avaient été accueillis à bras ouverts par Timothée qui venait de succéder en 519 à Dioscore II sur le siége patriarcal. Ces deux esprits turbulens, eutychéens tous les deux et qui auraient dû être unis par une disgrâce commune, ne tardèrent pas à se brouiller, et à porter leur dissentiment sur le terrain des querelles théologiques. De là une lutte qui partagea la ville en deux camps, disposés l'un et l'autre à soutenir leurs convictions par la violence. Quittant leurs cellules, les solitaires de Scété et de Nitrie descendirent en armes à Alexandrie et offrirent à leur ancien chef une troupe de nombreux soldats. Alors une véritable guerre

commença au sein de la ville; guerre qui eut ses triomphes et ses revers, et dans laquelle le sang coula pendant plusieurs années, sans que l'empereur, alors occupé à poursuivre les Ariens et les Manichéens, intervînt en aucune manière pour la faire cesser. Quand les partis s'arrêtèrent, c'est qu'ils furent las l'un et l'autre. C'est à peine si de temps à autre le préfet de l'Egypte intervenait, quand la rébellion semblait s'adresser plus directement à l'empereur; peut-être même n'était-on pas fâché de fournir ainsi, en dehors du gouvernement impérial, une occasion de guerre à la partie tumultueuse de la population alexandrine. Quand Justin Ier mourut en 527, cette querelle était finie.

Sous Justinien la puissance byzantine sembla se relever de son état d'abaissement et de décadence. Justinien envoya son général, le célèbre Bélisaire, combattre les Perses qui avaient impunément ravi plusieurs provinces à l'empire d'Orient. Jaloux de toutes les gloires, il publia, dès la douzième année de son règne, le code qui porte son nom, code que rédigea le savant Tribonius et qui aujourd'hui encore fait autorité parmi nos jurisconsultes; mais tout en répandant ainsi la lumière, Justinien manifesta

aussi le désir que le foyer en demeurât au centre de son empire. Il supprima l'école de droit d'Alexandrie et défendit d'enseigner cette science ailleurs qu'à Rome, à Constantinople et à Bérythe.

Malgré cette sorte d'exclusion, Justinien s'occupa beaucoup de l'Egypte, et introduisit de grands changemens dans son administration vicieuse. Il lui sembla que, plus divisées, les provinces égyptiennes auraient moins à souffrir des concussions qui les avaient appauvries, et il s'occupa d'une nouvelle division territoriale. En même temps il chercha à se créer des alliances parmi les puissances limitrophes de l'Egypte. Le roi d'Ethiopie était alors un monarque influent, qui, maître d'une portion des côtes d'Arabie, y avait établi un roi puissant, que l'on nommait Abraham. Justinien rechercha l'alliance du souverain éthiopien; il lui envoya une ambassade autant commerciale que politique. Il s'agissait d'abord d'inviter ce prince à se rendre maître du commerce de la soie, qui jusqu'alors s'était fait par l'intermédiaire de la Perse, et à tirer directement de l'Inde, par l'entremise de son nouvel allié, le roi d'Arabie, cette marchandise précieuse. De cette façon,

la soie parvenue en Ethiopie serait descendue en Egypte et aurait rayonné de là dans tout l'empire. Par ce biais on neutralisait l'effet commercial de la guerre avec la Perse, à qui appartenait alors le monopole de la soie.

En même temps, pour assurer des relations suivies et bienveillantes entre l'Egypte et l'Ethiopie, Justinien envoya dans la vallée du Nil son général Narsès avec le titre de comte des frontières (*comes limitis ægyptii*). Narsès était chargé spécialement de soumettre d'une manière définitive les Blemmies, peuples remuans et d'un voisinage si dangereux. Dans les nouvelles relations que l'on voulait établir avec l'Ethiopie, la soumission de ces peuplades était un fait d'autant plus impérieusement indiqué que, placés entre les deux royaumes, les Blemmies étaient à la fois les ennemis de l'un et de l'autre.

Ce fut dans cette expédition que Narsès fit la découverte d'un temple d'Isis conservé au sein de l'île de Philæ. L'ancien culte de la déesse égyptienne y était encore desservi par des prêtres, qui peut-être avaient aussi conservé la clef des traditions anciennes. Ce temple existait donc dans ce lieu retiré malgré de

longs siècles de persécution contre les idolâtres, à l'insu des empereurs et des populations qui habitaient l'Egypte. Aussi zélé chrétien que l'était son maître, Narsès crut devoir détruire ce dernier monument de la religion payenne. Il massacra les prêtres qui voulurent défendre leur dernier sanctuaire; puis ayant enlevé la statue de la déesse et celles des autres divinités adorées dans le même local, il envoya tous ces trophées à Constantinople.

Si Justinien fit quelque chose sous son règne pour les populations catholiques qu'il gouvernait, il parut au contraire faire peser à dessein son joug sur celles qui se tenaient en dehors de l'orthodoxie. Ainsi l'Egypte presque toute eutychéenne fut pressurée par lui comme sous ses devanciers. Il y a plus : à l'avènement de chaque empereur, souvent même plusieurs fois sous son règne, il était d'usage de faire aux débiteurs une remise générale de l'arriéré pour lequel ils étaient poursuivis. Justinien supprima cette immunité, qui était passée en usage, et donna au contraire des ordres rigoureux contre les débiteurs retardataires. Les employés du fisc se montrèrent à cette occasion si sévères que des populations entières, se voyant dans l'im-

possibilité de s'acquitter, prirent le parti de se condamner elles-mêmes à un exil volontaire. Aux décrets de l'empereur ils répondirent par l'expatriation.

Justinien, que les auteurs ecclésiastiques ont exalté outre mesure, ne se montra pas plus sage dans les démêlés religieux, si fréquens à cette époque de controverse. A la mort du patriarche d'Alexandrie, Timothée IV, survenue en l'an 535, le clergé alexandrin avait promu au siége un sectateur d'Eutychès nommé Théodose, attaché au parti de Sévère, dont les récentes querelles avaient ensanglanté l'Egypte. Cet Eutychéen avait eu le talent de se faire porter là par le parti de la cour, à la tête duquel se trouvait alors Théodora, qui de comédienne était devenue impératrice, et par les dignitaires impériaux qui gouvernaient alors l'Egypte, le chambellan Catholichius, et le duc d'Egypte (*dux Ægypti*) Aristomaque.

Mais les moines et le peuple d'Alexandrie ne semblaient pas vouloir s'accommoder d'un pareil choix. Ils chassèrent Théodore et installèrent à sa place Gaïnas, qui, protégé par les corps de métiers et par les notables d'Egypte, se soutint durant environ trois mois sur le siége pa-

triarcal. Bientôt pourtant parut Narsès à la tête de ses troupes, avec l'ordre formel d'expulser Gaïnas. Encore une fois Alexandrie devint le théâtre de combats sanglans, dans lesquels les femmes fanatisées assommèrent les soldats de Narsès à coups de pierres. Ce que voyant, Narsès mit le feu à la ville. Gaïnas prit la fuite, et Théodose vint s'installer au milieu d'une ville révoltée. Il occupa le siége pendant seize mois, au milieu d'agitations continuelles et de combats interminables entre les sévériens et les julianistes; après quoi l'empereur exila l'un et l'autre compétiteur et nomma à leur place, en 537, le moine Paul de Tanis, qui n'était ni julianiste ni sévérien.

Paul était orthodoxe, et en cette qualité il avait obtenu de l'empereur les pouvoirs les plus étendus; entre autres le droit exorbitant de destituer les magistrats et les officiers, quel que fût leur grade. Il suffisait pour cela qu'ils fussent suspects au patriarche. Les troupes qui gardaient alors l'Egypte obéissaient à un tribun militaire nommé Elie, indépendant du préfet et conséquemment jalousé par lui. Rhédon, préfet d'Egypte, fit sa cour au patriarche tout-puissant pendant que le chef des troupes

se renfermait dans une sorte de fierté militaire : de là complot entre Paul et Rhédon pour déposséder Elie et le perdre dans l'esprit du maître. Malheureusement le secret de ce complot fut trahi par un diacre nommé Psoës qui prévint Elie des intrigues tramées contre lui. Le diacre indiscret paya de la vie cet avertissement. Arrêté par les ordres du patriarche, il fut tué dans sa prison. C'était là un meurtre accompli en dehors de toute loi criminelle, et l'empereur ne pouvait s'empêcher de sévir. Rhédon fut condamné à perdre la tête ; le patriarche en fut quitte pour l'exil.

A Paul succéda dans le patriarcat d'abord Zoïle, puis Apollinaire. Dans la préfecture le premier successeur de Rhédon fut le sénateur Libère, remplacé par l'Egyptien Jean Laxarion. Mais ces derniers changemens n'eurent pas lieu sans effusion de sang. Deux partis se trouvèrent en présence, l'un soutenant Laxarion, l'autre Libère. Dans une de ces révoltes, le préfet Laxarion fut tué, et Libère se vit obligé d'aller se faire relever de ce meurtre par un arrêt du sénat dont il était membre.

Le nouveau patriarche d'Alexandrie était un capitaine des gardes de Justinien ; et ce choix

si singulier tenait à une cause non moins étrange. Après sa déposition, le même Paul avait conçu un tel désir d'être rétabli sur son siége qu'il fit offrir à l'empereur, comme prix de sa réintégration, quatorze cents marcs d'or. Loin de consentir à cet indigne marché, l'empereur s'en irrita sérieusement. « Je ne veux plus, » dit-il, d'autres patriarches que mes géné- » raux. » En effet il leur envoya d'abord un capitaine aux gardes.

Le patriarche entra dans Alexandrie en 551 en habit militaire et prit possession de la ville stratégiquement. Il distribua ses soldats dans les rues, fit garder les portes de l'église par un fort détachement; puis, entouré d'un corps d'élite, il entra dans le chœur, et se tenant debout sur l'estrade pontificale, il se dépouilla tout-à-coup de ses habits guerriers et parut revêtu des insignes du patriarcat. Le premier mouvement fut la surprise. Saisie d'étonnement, la multitude garda le silence; mais le patriarche militaire ayant commencé un sermon dans lequel il heurtait de front et sans la moindre précaution oratoire, les croyances religieuses du pays, à l'instant un *tolle* général s'éleva dans tout l'auditoire. Les invectives et les impréca-

tions furent les premiers signes de mécontentement; mais ils furent bientôt suivis d'une grêle de pierres. Alors le patriarche redevint capitaine ; du haut de sa chaire il donna l'ordre à ses soldats d'attaquer cette multitude irrévérencieuse.

Ce combat fut l'un des plus sanglans dont l'histoire d'Alexandrie fasse mention. Les historiens racontent que les soldats marchaient littéralement dans le sang. Femmes, enfans, vieillards, rien ne fut épargné, et le nombre des victimes est porté, dans quelques livres exagérés peut-être, à vingt mille ames. C'était une férocité aussi froide qu'épouvantable.

A la suite de cette prise de possession, Apollinaire demeura dix-neuf ans sur le siége d'Alexandrie. Il survécut à Justinien mort en 565.

A Justinien succéda le fils de sa sœur, Justin II, surnommé *Kuropalate*, parce qu'avant son instauration il avait été préfet du palais impérial. Sous ce nouveau prince, faible et cruel, lâche et présomptueux, on regretta Justinien. L'empire touchait à son ère de grande décadence. Tant qu'il régna, Apollinaire conserva

son siége, et le précédent établi par son patriarcat s'étendit bientôt à toutes les charges ecclésiastiques. Des abbés et des moines occupèrent les premières charges civiles et militaires de l'empire.

Sous Justin II, parurent en Egypte l'abbé Plotin, gendre de Bélisaire, chargé de pouvoirs impériaux, puis l'abbé Agathon, frère du patriarche, qui devait faire rendre compte d'une gestion un peu véreuse au moine Eustochius, exerçant alors les fonctions de grand-économe, et accusé de malversations. Eustochius fut d'abord emprisonné; mais s'étant évadé, il parvint à gagner Constantinople, où ses intrigues lui valurent non-seulement l'impunité, mais encore le patriarcat de Jérusalem.

Le préfet d'Egypte était alors un nommé Justin, neveu de l'empereur, qui conspira contre lui, et, dénoncé, fut mis à mort.

Apollinaire étant mort en 569, le siége d'Alexandrie fut donné à Jean IV, qui du moins ne signala pas son avènement par une investiture sanglante.

Pendant que les choses se passaient ainsi en Egypte, l'empire était violemment secoué jusque dans sa base. La disgrâce de l'illustre Nar-

sès avait laissé les armées de Justin sans généraux habiles. Les Lombards avaient envahi les provinces de l'Occident; les Awares campaient sur le Danube; la Perse marchait en armes contre Byzance. Justin II perdit la tête; mais sa femme, l'impératrice Sophie, sut le remplacer. En 576, le général Justinien sauva l'empire en taillant en pièces l'armée du roi des Perses Khosroës. En 578, Justin II mourut, pleuré des moines qu'il avait comblés de biens, mais peu regretté du reste de ses sujets qui ne voyaient en lui qu'un prince lâche, efféminé et superstitieux.

A sa mort, Constantinople reconnut pour empereur le gendre de Justin, Tibère II déjà associé à l'empire. Tibère eut un règne brillant et utile, mais malheureusement trop court. Général expérimenté et administrateur habile, il marqua une halte de quatre ans au milieu de règnes sanglans et funestes. Il arrêta l'empire sur le bord de l'abîme.

Ce fut sous Justin et à la mort d'Apollinaire (579) que s'établit, d'une manière définitive, le classement distinct des patriarches d'Alexandrie en Melkites et en Jacobites, distinction qui s'était introduite depuis les divisions du concile

de Chalcédoine. Le nom de *Jacobites* avait été donné à ceux qui professaient la doctrine condamnée par le concile de 451 ; ce nom venait de Jacques ou *Jacobus Baradeos*, moine selon les uns, évêque selon les autres, qui coordonnant l'hérésie eutychéenne, et lui formulant un corps de doctrine, devint le chef d'une nouvelle secte, qui aujourd'hui encore, variété de l'eutychéanisme, domine parmi les populations chrétiennes de l'Egypte.

Tibère étant mort, son gendre Maurice de Cappadoce lui succéda. Les premières années de son règne furent glorieuses. Il battit les Perses en 588 et 589; mais là s'arrête la période heureuse de ce règne; le reste sembla marqué par la fatalité. Aux victoires succédèrent les triomphes, tandis que la peste dévastait une partie des provinces de l'empire. Les Awares s'étant révoltés, on envoya contre eux une armée qui les battit ; mais quand il s'agit de l'échange desprisonniers, les Awares, après avoir reçu les leurs, massacrèrent les impériaux tombés en leur pouvoir, ce qui occasiona une révolte dans l'armée. Phocas, exarque des Centurions, se fitproclamer empereur en 602, marcha sur Constantinople, et égorgea Maurice sur

le corps de ses cinq fils, de sa femme et de ses filles.

Ainsi périt Maurice, prince juste et vertueux digne d'un sort meilleur. Sous lui on ne cite rien de l'Egypte, si ce n'est qu'un préfet, Menas, y gouvernait au nom de l'empereur, et que le patriarche Eulogios y succéda à Jean IV.

Les crimes de Phocas lui avaient frayé le chemin du trône; de nouveaux crimes l'y soutinrent. Pour faire excuser ses excès, cet empereur eut une grande magnificence religieuse. Par ses ordres, le Panthéon qu'Agrippa avait fait bâtir à Rome en l'honneur de Jupiter, devint une église consacrée à la Vierge et à tous les saints.

Sous Phocas reparurent les discussions religieuses. A Alexandrie le patriarche catholique ou melkite Eulogios, appuyé de la sympathie impériale, chercha à lutter contre le patriarche jacobite, qui soutenait la plus grande partie de la population. En cela Phocas aida Eulogios, et comme pour renforcer lui-même cette barrière qui d'abord religieuse, ensuite politique, allait s'élever entre les Egyptiens et le trône de Byzance, il rendit en 606 un édit par lequel « tout » Egyptien était à l'avenir exclus des dignités

» de l'Etat et des places administratives de la » province.» Loi impolitique et injuste, qui en plaçant l'Egypte dans des conditions d'infériorité, l'enlevait par cela même à l'empire. Désormais entre Alexandrie et Byzance les haines étaient implacables.

Les premiers symptômes de cette réaction se produisirent à la mort d'Eulogios. Son successeur Théodose Scribon fut égorgé en 609. A ce meurtre Phocas répondit par des représailles horribles, et non content de persécuter les hérésiarques chrétiens, il s'attaqua aux Juifs demeurés long-temps en possession du libre exercice de leur culte. Le judaïsme comme le jacobitisme eut aussi ses martyrs.

Les crimes de Phocas ne restaient pas circonscrits dans l'Egypte. Il avait fait périr à Byzance un grand nombre d'hommes éminens, qui lui portaient ombrage, ceux-ci par le fer, ceux-là par le poison, d'autres en les jetant à la mer cousus dans des sacs. Une conspiration fut la suite de ces atrocités. Les soldats de la garde du tyran mirent le feu au prétoire, délivrèrent les victimes que Phocas destinait à la mort, et intrônisérent Héraclius arrivé

d'Afrique à point pour venger par la mort du despote toutes les victimes qu'il avait faites.

Pendant que Constantinople était témoin de ces événemens, la Perse, ne voyant plus d'armées sur ses frontières, lança des troupes nombreuses contre les provinces de l'empire. Tour à tour la Mésopotamie, l'Asie-Mineure, la Syrie avaient subi leur joug. L'Egypte était aussi devenue leur proie et Alexandrie seule résistait encore.

L'avènement d'Héraclius changea la face des affaires. Ses premières armes furent surtout heureuses. Il enleva aux Perses les provinces conquises, et les repoussa dans les limites de leur territoire. Mais bientôt cette première et glorieuse époque s'effaça devant une période de misérables controverses et de querelles religieuses, plus mesquines, plus ardentes, plus fatales qu'aucune de celles qui avaient précédé. Sous lui l'Egypte travailla à se détacher davantage de l'empire. Jamais à aucune époque les Egyptiens n'avaient complètement abjuré leur nationalité. Cette haine du joug étranger, exaltée encore par la manière odieuse dont on exploitait la province, avait revêtu, suivant les époques, ou un caractère politique, ou un ca-

ractère religieux. L'accession de la contrée tout entière aux hérésies qui avaient partagé le christianisme ne signifiait pas, chez les Egyptiens, une conviction à ces croyances, mais seulement une opposition aux empereurs. Les Egyptiens étaient aussi fougueux catholiques quand l'empereur était arien, qu'ils étaient fougueux ariens quand l'empereur était catholique. Dans ces derniers temps, le peuple d'Alexandrie devint jacobite en haine des patriarches melkites que Constantinople lui envoyait. Le mot de *Jacobite*, hors de la langue religieuse, signifiait citoyen ; celui de *Melkite* voulait dire étranger. On n'avait accueilli l'hérésie que comme un drapeau. *Jacobite* ou *cophte* devinrent synonymes d'insurgés.

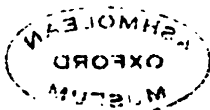
Voilà quelle physionomie présentait l'Egypte à la veille d'une révolution plus grande encore qu'aucune de celles qui avaient précédé. Depuis quatre siècles environ, elle n'avait plus, à proprement parler, d'histoire politique, et les faits qui se rattachent à elle n'ont guère qu'un caractère religieux, monotone et insignifiant. L'heure approchait où de nouveaux conquérans, sortis des déserts de l'Arabie, allaient imprimer à ce territoire un aspect et un carac-

tère nouveaux, et faire une province musulmane de cette province qui avait cessé d'être égyptienne pour être tour à tour persane, romaine et grecque. L'ère de Mahomet était arrivée.

FIN DU PREMIER VOLUME DE L'HISTOIRE ANCIENNE.



TABLE.



FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME
DE L'HISTOIRE ANCIENNE.